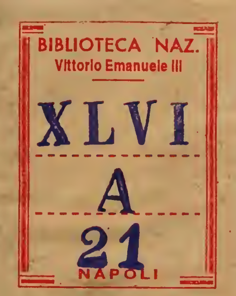



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLVI
A
21
NAPOLI



# SUITE
# DE
# L'HISTOIRE
## UNIVERSELLE.
*TOME SECOND.*

# DISCOURS
## SUR
# L'IHSTOIRE
## UNIVERSELLE
## *A MONSEIGNEUR*
# LE DAUPHIN,

Tome Second,

*Par Messire IACQVES BENIGNE BOSSVET.*

---

A PARIS.

*M D C L X X X I I.*



# DISCOURS
## SUR
# L'HISTOIRE
## UNIVERSELLE
## A MONSEIGNEUR
# LE DAUPHIN,

Tome Second,

*Par Messire JACQUES BENIGNE BOSSUET.*

---

A PARIS.

M D C L X X X I I.

# SUITE.

Pour répandre dans tous les lieux & dans tous les siecles de si hautes veritez, & pour y mettre en vigueur au milieu de la corruption des pratiques si épurées, il falloit une vertu plus qu'humaine. C'est pourquoy Jesus-Christ promet d'envoyer le S. Esprit pour fortifier ses Apôtres, & animer éternellement le corps de l'Eglise.

VII. *La descête du S. Esprit l'établissement de l'Eglise: les jugemēs de Dieu sur les Iuifs & sur les Gentils.*

Cette force du Saint Esprit, pour se declarer d'avantage, devoit paroître dans l'infirmité. *Ie vous envoyeray*, dit Iesus Christ à ses Apôtres, *ce que mon Pere a promis*, c'est à dire le Saint Esprit: en attendant, *tenez-vous en repos dans Ierusalem*, n'entreprennez rien *jusqu'à ce que vous soyez revétus de la force d'enhaut.*

*Luc. XXIV. 49.*

Pour se conformer à cét ordre ils demeurent enfermez quarante jours:

le Saint Esprit descend au temps arrété ; les langues de feu tombées sur les Disciples de Iesus-Christ marquent l'efficace de leur parole ; la Prédication commence ; les Apôtres rendent témoignage à Iesus-Christ ; ils sont prest à tout souffrir pour soûtenir qu'ils l'ont veû ressuscité. Les miracles suivent leurs paroles en deux Prédications de Saint Pierre huit mille Iuifs se convertissent, & pleurant leur erreur ils sont lavez dans le sang qu'ils avoient versé.

Ainsi l'Eglise est fondée dans Ierusalem, & parmi les Iuifs, malgré l'incredulité du gros de la Nation. Les Disciples de Iesus-Christ font voir au monde une charité, une force, & une douceur qu'aucune societé n'avoit jamais eûë. La persecution s'éleve ; la Foy s'augmente, les enfans de Dieu apprennent de plus en plus à ne desirer que le Ciel ; les Iuifs, par leur malice obstinée, attirent la vengeance de Dieu

& avancent les maux extrêmes dont ils étoient menacez ; leur Estat & leurs affaires empirent. Pendant que Dieu continuë à en separer un grand nombre qu'il range parmi ses Eleûs ; Saint Pierre est envoyé pour baptiser Corneille Centurion Romain. Il apprend premierement par une celeste vision, & aprés par experience, que les Gentils sont appellez à la connoissance de Dieu. Iesus-Christ qui les vouloit convertir parle d'enhaut à Saint Paul, qui en devoit être le Docteur ; & par un miracle inoûï jusqu'alors, de persecuteur il le fait non seulement défenseur, mais zelé Prédicateur de la Foy : il luy découvre le secret profond de la vocation des Gentils par la reprobation des Iuifs ingrats, qui se rendent de plus en plus indignes de l'Evangile. Saint Paul tend les mains aux Gentils : il traite avec une force merveilleuse ces importantes questions, *Si le Christ devoit souf-*

Act. XXVI. 23. *frir, & s'il estoit le premier qui devoit annoncer la verité au peuple & aux Gentils, aprés être ressuscité des morts :* il prouve l'affirmative par Moyse, & par les Prophetes, & appelle les Idolatres à la connoissance de Dieu, au nom de Iesus-Christ ressuscité. Ils se convertissent en foule: S Paul fait voir que leur vocation est un effet de la grace, qui ne distingue plus ni Iuifs ni Gentils. La fureur & la jalousie transporte les Iuifs ; ils font des complots terribles contre Saint Paul, outrez principalement de ce qu'il presche les Gentils, & les amene au vray Dieu : ils le livrent enfin aux Romains, comme ils leur avoient livré Iesus-Christ Tout l'Empire s'émeut contre l'Eglise naissante, & Neron persecuteur de tout le genre humain, fut le premier persecuteur des fidelles. Ce tyran fait mourir Saint Pierre & Saint Paul. Rome est consacrée par leur sang ; & le martyre de Saint Pierre Prince des Apôtres établit dans la Capita-

le de l'Empire le siege principal de la Religion. Cependant le temps approchoit où la vengeance divine devoit éclater sur les Iuifs impenitens : le desordre se met parmi eux ; un faux zele les aveugle, & les rend odieux à tous les hommes; leurs faux Prophetes les enchantent par les promesses d'un regne imaginaire. Seduits par leurs tromperies, ils ne peuvent plus souffrir aucun empire legitime, & ne donnent aucunes bornes à leurs attentats. Dieu les livre au sens reprouvé Ils se revoltent contre les Romains qui les accablent ; Tite même qui les ruine, reconnoît qu'il ne fait que préter sa main *à Dieu irrité contre eux.* Adrien acheve de les exterminer. Ils perissent avec toutes les marques de la vengeance divine : chassez de leur terre, & esclaves par tout l'Uniers, ils n'ont plus ni Temple, ni Autels, Sacrifice, ni Païs, & on ne voit en Iuda aucune forme du peuple.

*Philost. Vit. Apol. ly. an. lib. VI. Ioseph. de bell. Iud. lib. VI. 16.*

Dieu cependant avoit pourvû à

l'éternité de son culte : les Gentils ouvrent les yeux, & s'unissent en esprit aux Iuifs convertis. Ils entrent par ce moyen dans la race d'Abraham, & devenus ses enfans par la Foy, ils heritent des promesses qui luy avoient été faites. Un nouveau Peuple se forme, & le nouveau Sacrifice tant celebré par les Prophetes commence à s'offrir par toute la terre.

Ainsi fut acconpli de point en point l'ancien Oracle de Jacob. Juda est multiplié dés le commencement plus que tous ses freres ; & ayant toûjours conservé une certaine préeminence, il reçoit enfin la Royauté comme hereditaire. Dans la suite, le Peuple de Dieu est reduit à sa seule race ; & renfermé dans sa Tribu, il prend son nom. En Juda se continuë ce grand Peuple promis à Abraham, à Isaac & à Iacob ; en luy se perpetuent les autres promesses, le culte de Dieu, le Temple les Sacrifices, la possession de la Terre promise qui ne s'appelle plus que la

Iudée. Malgré leur divers Estats, les Iuifs demeurent toûjours en corps de Peuple reglé & de Royaume, usant de ses Loix. On y voit naître toûjours ou des Rois, ou des Magistrats & des Iuges, jusqu'à ce que le Messie vienne : il vient, & le Royaume de Iuda peu à peu tombe en ruine. Il est détruit tout à fait, & le Peuple Iuif est chassé sans esperance de la Terre de ses Peres. Le Messie devient l'attente des Nations, & il regne sur un nouveau Peuple.

Mais pour garder la succession & la continuité, il falloit que ce nouveau Peuple fût enté pour ainsi dire sur le premier, & comme dit Saint Paul, *l'Olivier sauvage sur le franc olivier, afin de participer à sa bonne seve.* Aussi est il arrivé que l'Eglise établie premierement parmi les Iuifs, a receû enfin les Gentils pour faire avec eux un même arbre, un même corps, un même peuple, & les rendre participans de ses graces & de ses promesses.

Ce qui arrive aprés cela au Iuifs

incredules sous Vespasien & sous Tite, ne regarde plus la suite du Peuple de Dieu. C'est un châtiment des rebelles, qui par leur infidelité envers la semence promise à Abraham & à David, ne sont plus Iuifs, ni fils d'Abraham que selon sa chair & renoncent à la promesse par laquelle les Nation doivent être benies.

Ainsi cette derniere & épouvantables desolation des Iuifs n'est plus une transmigration, comme celle de Babylone; ce n'est pas une suspension du gouvernement & de l'état du Peuple de Dieu, ni du service solennel de la Religion: le nouveau Peuple déja formé & continué avec l'ancien en Jesus Christ n'est pas transporté, il s'étend, & se dilate sans interruption depuis Jerusalem où il devoit naître jusqu'aux extremitez de la terre. Les Gentils aggregez aux Juifs deviennent d'oresnavant les vrais Juifs, le vray Royaume de Iuda opposé à cét Israël Schismatique & retran-

ché du Peuple de Dieu, le vray Royaume de David par l'obeyſſance qu'il rendent aux Loix & à l'Evangile de Ieſus Chriſt fils de David.

Aprés l'établiſſement de ce nouveau Royaume ; il ne faut pas s'étonner ſi tout perit dans la Iudée. Le ſecond Temple ne ſervoit plus de rien depuis que le Meſſie y eût accompli ce qui étoit marqué par les Propheties. Ce Temple avoit eu la gloire qui luy eſtoit promiſe, quand le deſiré des Nations y étoit venu. La Ieruſalem viſible avoit fait ce qui luy reſtoit à faire, puis que l'Egliſe y avoit pris ſa naiſſance, & que de là elle étendoit tous les jours ſes branches par toute la terre. La Iudée n'eſt plus rien à Dieu ni à la Religion, non plus que les Iuifs, & il eſt juſte qu'en punition de leur endurciſſément, leurs ruines ſoient diſpersées par toute la terre.

C'eſt ce qui leur devoit arriver au temps du Meſſie ſelon Iacob, ſelon Daniel, ſelon Zacharie, &

*Osé II* selon tous leurs Prophetes : mais
4. 5. comme ils doivent revenir un jour
*Is.LIX.* à ce Messie qu'ils ont méconnu,&
20. 21. que le Dieu d'Abraham n'a pas en-
*Rom.XI* core épuisé ses misericordes sur la
11. *&c.* race quoy qu'infidelle de ce Patriarche, il a trouvé un moyen, dont il n'y a dans le monde que ce seul exemple, de conserver les Iuifs hors de leur païs & dans leur ruïne, plus long-temps même que les Peuples qui les ont vaincus On ne voit plus aucun reste ni des anciens Assyriens, ni des anciens Medes, ni des anciens Perses, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains. La trace s'en est perduë, & ils se sont confondus avec d'autres Peuple. Les Iuifs qui ont été la proye de ses anciennes Nations si celebres dans les Histoires, leur ont survécu, & Dieu en les conservant nous tient en attente de ce qu'il veut faire encore des malheureux restes d'un Peuple autrefois si favorisé Cependant leur endurcissement sert aux salut des

Gentils,& leur donne cét avantage de trouver en des mains non suspectes les Escritures qui ont prédit Jesus-Christ & ses mysteres. Nous voyons entre autres choses dans ces Ecritures, & l'aveuglement & les malheurs des Iuifs qui les conservent si soigneusement. Ainsi nous profitons de leur disgrace : leur infidelitez fait un des fondemens de nôtre Foy ; ils nous apprennent à craindre Dieu, & nous sont un spectacle éternel des jugemens qu'il exerce sur ses enfans ingrats, afin que nous apprenions à ne nous point glorifier des graces faites à nos Peres.

*Is. VI. LI. LIII LXV. Dan. IX. Matt. XIII. Io. XII. Act. XXVIII. Rom. XI.*

Un mysteres si merveilleux & si utile à l'instruction du genre humain merite bien d'estre considere. Mais nous n'avons pas besoin des discours humains pour l'entendre : le S.Esprit a pris soin de nous l'expliquer par la bouche de S. Paul, & je vous prie d'écouter ce que cét Apôtre en a écrit aux Romains.

*Rom. XI 1.2. &c.*

Aprés avoir parlé du petit nom-

bre Iuifs qui avoit receû l'Evangile & de l'aveuglement des autres, il entre dans une profonde consideration de ce que doit devenir un Peuple honoré de tant de graces, & nous découvre tous ensembles le profit que nous tirons de leur chute, & les fruits que produira un

*Ibid.* 11. *&c.*

jour leur conversion. *Les Iufs sont-ils donc tombez*, dit-il, *pour ne se relever jamais? A Dieu ne plaise. Mais leur chute a donné occasion au salut des Gentils, afin que le salut des Gentils leur causast une émulation* qui les fit rentrer en eux-mêmes. *Que si leur chute a esté la richesse des Gentils* qui se sont convertis en si grand nombre, *qu'elle grace ne verrons-nous pas reluire quand ils retournerons avec plenitude! Si leur réprobation a esté la reconciliation du monde: leur rappel ne sera-t-il pas une résurrection de mort à vie? Que si les premices tirées de ce Peuples sõt saintes, la masse l'est aussi; si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi; & si quelques unes des bran-*

*ches ont eſté retranchées, & que toy Gentil qui n'eſtois Olivier qu'un ſauvage, tu ayes eſté tenté parmi les branches qui ſont demeurées ſur l'olivier franc, en ſorte que tu participes au ſuc découlé de ſa racine, garde toy de t'élever contre les branches naturelles. Que ſi tu t'éleves, ſonge que ce n'eſt pas toy qui portes la racine, mais que c'eſt la racine qui te porte. Tu diras peut eſtre; Les branches naturerlles ont eſté coupées afin que je fuſſe enté en leur place. Il eſt vray, l'incredulité a causé ce retranchemẽt, & c'eſt ta foy qui te ſouſtient. Prens donc garde de ne t'enfler pas, mais demeure dans la crainte: car ſi Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, tu dois craindre qu'il ne t'épargne encore moins.*

Qui ne trembleroit en écoutans ces paroles de l'Apôtre? Pouvons-nous n'eſtre pas épouvantez de la vengeance qui éclate depuis tant de ſiecles ſi terriblement ſur les Iuifs, puis que Saint Paul nous avertit de la part de Dieu que nôtre

ingratitude nous attirera un semblable traitement ; Mais écoutons la suite de ce grand mystere. L'Apôtre continuë à parler aux Gentils convertis. *Considerez*, leur dit-il, *la clemence & la severitez de Dieu ; sa severité envers ceux qui sont décheus de sa grace, & sa clemence envers vous, si toutefois vous demeurez fermes en l'état où sa bonté vous a mis: autrement vous serez retranchez comme eux. Que s'ils cessent d'estre incredules, ils seront entez de nouveau, parce que Dieu* qui les a retranchez *est assez puissant pour les faire encore reprendre. Car si vous avez été détachez de l'olivier sauvage où la nature vous avoit fait naistre pour être entez dans l'olivier franc contre l'ordre naturel, combien plus facilement les branches naturelles de l'olivier même seront-elles entées sur leur propre tronc ?* Icy l'Apôtre s'éleve au dessus de tout ce qu'il vient de dire, & entrant dans les profondeurs des conseils de Dieu, il poursuit ainsi son discours. *Ie ne veux pas, mes Freres, que*

*Ibid. 11. & seq.*

*Ibid. 25. & seq.*

*vous Ignoriez ce mystere, afin que vous appreniez à ne presumer pas de vous-mêmes. C'est qu'une partie des Iuifs est tombée dans l'aveuglement, afin que la multitude des Gentils entrast cependant dans l'Eglise, & qu'ainsi tout Israël fust sauvé selon qu'il est écrit : Il sortira de Sion un Liberateur qui bannira l'impieté de Iacob, & voicy l'alliance que je feray avec eux lors que j'auray effacé leurs pechez.* Is. LIX. 20.

Ce passage d'Isaïe, que S. Paul cite icy selon les Septante comme il avoit accoûtumé, à cause que leur version étoit connuë par toute la terre, est encore plus fort dans l'original, & pris dans toute sa suite. Car le Prophete y prédit avant toutes choses la conversion des Gentils par ces paroles : *Ceux d'Occident craindront le nom du Seigneur, & ceux d'Orient verront sa gloire.* En suite sous la figure *d'un fleuve rapide poussé par un vent impetueux*, Isaïe voit de loin les persecutions qui feront croistre Is. LIX. 19.

l'Eglise. Enfin le S. Esprit luy apprend ce que deviendrons les Iuifs,
Is. LIX. 20. 21. & luy déclare; *Que le Sauveur viendra à Sion, & s'approchera de ceux de Iacob, qui alors se convertiront de leurs pechez, & voicy, dit le Seigneur, l'alliance que je feray avec eux. Mon esprit qui est en toy*, ô Prophete, *& les paroles que j'ay mises en ta bouche demeureront éternellement non seulement dans ta bouche, mais encore dans la bouche de tes enfans maintenant, & à jamais, dit le Seigneur.*

Il nous fait donc voir clairement, qu'aprés la conversion des Gentils, le Sauveur que Sion avoit méconnu, & que les enfans de Iacob avoient rejetté, se retournera vers eux, effacera leurs pechez, & leur rendra l'intelligence des Propheties qu'il auront perduë durant un long temps, pour passer successivement, & de main en main dans toute la posterité, & n'estre plus oubliée.

Ainsi les Iuifs reviendront un jour, & ils reviendront pour ne

s'égarer jamais, mais il ne reviendront qu'aprés *que l'Orient & l'Occident*, c'est à dire tout l'Univers, auront esté remplis de la crainte & de la connoissance de Dieu.

Le Saint Esprit fait voir à Saint Paul, que ce bien heureux retour des Juifs sera l'effet de l'amour que Dieu a eû pour leurs Peres. C'est pourquoy il acheve ainsi son raisonnement. *Quand à l'Evangile*, dit il, que nous vous preschons maintenant, *les Iuifs sont ennemis pour l'amour de vous* : si Dieu les a réprouvez; ç'a esté, ô Gentils, pour vous appeller; *mais quant à l'election* par laquelle ils étoient choisis dés le temps de l'alliance jurée avec Abraham, *ils luy demeurent toûjours chers, à cause de leurs Peres; car les dons & la vocation de Dieu sont sans repentance. Et comme vous ne croïyez point autrefois, & que vous avez maintenant obtenu misericorde à cause de l'incredulité des Iuifs*, Dieu ayant voulu vous choisir pour les remplacer : *ainsi les Iuifs n'ont point*

*Rom. XI 28. &c.*

*cru que Dieu vous ait voulu faire misericorde, afin qu'un jour ils la reçoivent : car Dieu a tout renfermé dans l'incredulité, pour faire misericorde à tous*, & afin que tous connussent le besoin qu'ils ont de sa grace. *O profondeur des tresors de la sagesse & de la science de Dieu ! que ses jugemens sont incomprehensibles & que ses voyes sont impenetrables ! Car qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans ses conseils ; Qui luy a donné le premier pour en tirer recompense, puis que c'est de luy, & par luy, & en luy, que sont toutes choses ? la gloire luy en soit renduë durant tous les siecles.*

Voilà ce que dit S. Paul sur l'élection des Iuifs, sur leur chute, sur leur retour, & enfin sur la conversion des Gentils, qui sont appellez pour tenir leur place, & pour les ramener à la fin des siecles à la benediction promise à leurs Peres, c'est à dire, au Christ qu'il ont renié. Ce grand Apôtre nous fait voir la grace qui passe de peuple en peu-

ple pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre : & nous en montre la force invincible, en ce qu'aprés avoir converty les Idolatres, elle ſe reſerve pour dernier ouvrage de convaincre l'endurciſſement & la perfidie Iudaïque.

Par ce profond conſeil de Dieu les Iuifs ſubſiſtent encore au milieu des Nations, où ils ſont diſperſez & captifs : mais il ſubſiſtent avec le caractere de leur reprobation, décheus viſiblement par leur infidelité des promeſſes faites à leurs Peres, bannis de la terre promiſe, n'ayant même aucune terre à cultiver, eſclaves par tout où ils ſont, ſans honneur, ſans liberté, ſans aucune figure de Peuple.

Ils ſont tombez en cét état trente huit-ans aprés qu'ils ont eû crucifié Ieſus Chriſt, & aprés avoir employé à perſecuter ſes Diſciples le temps qui leur avoit été laiſſé pour ſe reconnoître. Mais pendant

que l'ancien Peuples est réprouvé pour son infidellité, le nouveau Peuple s'augmente tous les jours parmi les Gentils : l'alliance autrefois faite avec Abraham s'étend selon la promesse à tous les peuples du monde qui avoient oublié Dieu: l'Eglise Chrétienne appelle à luy tous les hommes ; & tranquille durant plusieurs siecles, parmi des persecutions inoüies, elles leur montre à ne point attendre leur felicité sur la terre.

C'étoit là, MONSEIGNEUR, le plus digne fruit de la cõnoissance de Dieu, & l'effet de cette grande benediction que le monde devoit attendre par Iesus-Christ. Elle alloit se répandant tous les jours de famille en famille, & de peuple en peuple : les hommes ouvroient les yeux de plus en plus pour connoître l'aveuglement où l'Idolatrie les avoit plongez ; & malgré toute la puissance Romaine on voyoit les Chrétiens sans révolte ; sans faire aucun trouble, & seulement en

ſouffrant toute ſorte d'inhumanitez, changer la face du monde, & s'étendre par tout l'Univers.

La promptitude inoüie avec laquelle ſe fit ce grand changement, eſt un miracle viſible. Ieſus-Chriſt avoit prédit que ſon Evangile ſeroit bien-toſt preſché par toute la terre : cette merveille devoit arriver incontinent aprés ſa mort ; & il avoit dit, qu'*aprés qu'on l'auroit élevé de terre*, c'eſt à dire qu'on l'auroit attaché à la Croix, *il attireroit à luy toutes choſes.* Ses Apôtres n'avoient pas encore achevé leur courſe, & S. Paul diſoit déja aux Romains *Que leur foy étoit annoncée dans tout le monde.* Il diſoit aux Coloſſiens que l'Evangile étoit oüy *de toute créature qui étoit ſous le Ciel ; qu'il étoit preſché, qu'il fructifioit, qu'il croiſſoit par tout l'Univers.* Une Tradition conſtante nous apprend que S. Thomas le porta aux Indes ; & les autres en d'autres païs éloignez. Mais on n'a pas beſoin des Hiſtoriens pour con-

*Ioan. VIII. 28. XII. 32.*

*Rom I. 8*

*Col. I. 5. 6. 21.*

*Greg. Naz. Orat. 25.*

firmer cette verité : l'effet parle, & on voit assez avec combien de raison Saint Paul applique aux Apôtres ce passage du Psalmiste ; *Leur voix s'est fait entendre par toute la Terre, & leur parole a esté portée jusqu'aux extrêmitez du monde.* Sous leurs Disciples il n'y avoit presque plus de païs si reculé & si inconnu où l'Evangile n'eût penetré. Cent ans aprés Iesus-Christ, Saint Iustin comptoit déja parmy les Fideles beaucoup de Nations sauvages, & jusqu'à ces Peuples vagabonds qui erroient deçà & delà sur des chariots sans avoir de demeure fixe. Ce n'estoit point une vaine exageration ; c'estoit un fait constant & notoire, qu'il avançoit en presence des Empereurs, & à la face de tout l'Univers. Saint Irenée vient un peu aprés, & on voit croistre le dénombrement qui se faisoit des Eglises. Leur concorde étoit admirable ; ce qu'on croyoit dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le

*Rom. X. 18.*

*Iust. Apol. 2. & adv. Tryph.*

*Iren. I. 2. 3.*

*Ibid.*

se croyoit dans l'Egypte & dans l'Orient;& comme *il n'y avoit qu'un même Soleil dans tout l'Vnivers, on voyoit dans toute l'Eglise depuis une extrémité du monde à l'autre la même lumiere de la verité.*

Si peu qu'on avance, on est étonné des progrés qu'on voit. Au milieu du troisiéme siecle. Tertullien & Origene font voir dans l'Eglise des Peuples entiers qu'un peu devant on n'y mettoit pas. Ceux qu'Origene exceptoit, qui étoient les plus éloignez du monde connu, y sont mis un peu aprés par Arnobe. Que pouvoit avoir veû le monde pour se rendre si prompte-ment à Iesus-Christ ? S'il a vû des miracles, Dieu s'est meslé visiblement dans cét ouvrage; & s'il se pouvoit faire qu'il n'en eût pas veû,*ne seroit-ce pas un nouveau miracle* plus grand & plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, *d'avoir converti le monde sans miracle*, d'avoir fait entrer tant d'ignorans dans des mysteres si hauts,d'a-

*Tertull. adv. Iud. 7. Apolog. 37. Orig. Tr. 28. in Matth. ho. 4. in Ezech. Arn. lib. II.*

*Aug. XXI de civ. 7. XXII. 5.*

voir inspiré à tant de Sçavans une humble soûmission, *& d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incredules?*

Mais le miracle des miracles, si je puis parler de la sorte, c'est qu'avec la Foy des mysteres, les vertus les plus éminentes, & les pratiques les plus penibles se sont répanduës par toutes la terre. Les Disciples de Iesus Christ l'ont suivi dans les voyes les plus difficiles. Souffrir tout pour la verité, a esté parmy ses enfans un exercice ordinaire; & pour imiter leur Sauveur ils ont couru au tourmens avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples ni des riches qui se sont appauvris pour aider les pauvres, ni des pauvres qui ont preferé la pauvreté aux richesses, ni des vierges qui ont imité sur la terre la vie des Anges, ni des Pasteurs charitables qui se sont fait tout à tous, toûjours prests à donner a leur troupeau non seu-

lement, leurs veilles & leurs travaux, mais leurs propres vies. Que diray-je de la penitence & de la mortification ? Les Iuges n'exercent pas plus severement la justice sur les criminels, que les pecheurs penitens l'ont exercée sur eux-mêmes. Bien plus, les innocens ont puni en eux avec une rigueur incroyable cette pente prodigieuse que nous avons au peché. La vie de Saint Iean Baptiste qui parut si surprenante aux Iuifs, est devenuë commune parmi les fideles; les deserts ont esté peuplez de ses imitateurs; & il y a eû tant de solitaires, que des solitaires plus parfaits ont esté contraints de chercher des solitudes plus profondes, tant on a fuy le monde, tant la vie contemplative a esté goûtée.

Tels étoient les fruits precieux que devoit produire l'Evangile. L'Eglise n'est pas moins riche en exemples qu'en preceptes, & sa doctrine a paru sainte, en produisant

une infinité de Saints. Dieu qui sçait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, l'a fondée par le martyre, & l'a tenuë durant trois cens ans dans cét état, sans qu'elle eût un seul moment pour se reposer. Aprés qu'il eût fait voir par une si longue experience qu'il n'avoit pas besoin du secours humain, ni des puissances de la terre pour établir son Eglise, il y appella enfin les Empereurs, & fit du Grand Constantin un Protecteur declaré du Christianisme. Depuis ce temps les Rois ont accouru de toutes parts à l'Eglise ; & tout ce qui étoit écrit dans les Propheties touchant sa gloire future, s'est accompli aux yeux de toute la terre.

Que si elle a esté invincible contre les efforts du dehors, elle ne l'est pas moins contre les divisions intestines. Ces heresies tant prédites par Iesus-Christ & par ses Apôtres sont arrivées, & la Foy perse-

cutée par les Empereurs ſouffroit en même temps des Heretiques une perſecution plus dangereuſe. Mais cette perſecution n'a jamais eſté plus violente que dans le temps où l'on vit ceſſer celle des Payens. L'Enfer fit alors ſes plus grands efforts pour détruire par elle-même cette Egliſe que les attaques de ſes ennemis declarez avoient affermie. A peine commençoit-elle à reſpirer par la paix que luy donna Conſtantin; & voilà qu'Arius ce malheureux Preſtre luy ſuſcite de plus grands troubles qu'elle n'en avoit jamais ſoufferts. Conſtance fils de Conſtantin, ſeduit par les Ariens dont il autoriſe le dogme, tourmente les Catholiques par toute la terre, nouveau Perſecuteur du Chriſtianiſme, & d'autant plus redoutable, que ſous le Nom de Ieſus-Chriſt il fait la guerre à Ieſus-Chriſt même. Pour comble de malheurs, l'Egliſe ainſi diviſée tombe entre les mains de Julien l'Apoſtat qui met tout

en œuvre pour détruire le Christianisme, & n'en trouve point de meilleur moyen que de fomenter les factions dont il étoit dechiré. Aprés luy vient un Valens autant attaché aux Ariens que Constance, mais qui violent. D'autres Empereurs protegent d'autres Heresies avec une pareille fureur. L'Eglise apprend par tant d'experience, qu'elle n'a pas moins à souffrir sous les Empereurs Chrétiens qu'elle avoit souffert sous les Empereurs Infidelles ; & qu'elle doit verser du sang pour défendre non seulement tout le corps de sa doctrine, mais encore chaque article particulier. En effet, il n'y en a aucun qu'elle n'ait vû attaqué par ses enfans. Mille Sectes & mille Heresies sorties de son sein se sont élevées contre elle. Mais si elle les a vû s'élever selon les predictions de Iésus Christ ; elle les a vû tomber toutes selon ses promesses, quoy que souvent soustenuës par les Empereurs & par les Rois

Ses veritables enfans ont esté, comme dit Saint Paul, reconnus par cette épreuve ; la verité n'a fait que se fortifier quand elle a esté contestée, & l'Eglise est demeurée inébranlable.

VIII. *Reflexions particulieres sur le chastiment des Iuifs, & sur les predictions de Iesus Christ qui l'avoient marqué.*

Pendant que j'ay travaillé à vous faire voir sans interruption la suite des conseils de Dieu, dans la perpetuité de son Peuple, j'ay passé rapidement sur beaucoup de faits qui meritent des reflexions profondes. Qu'il me soit permis d'y revenir pour ne vous laisser pas perdre de si grandes choses.

Et premierement, MONSEIGNEUR, je vous prie de considerer avec une attention plus particuliere la chute des Iuifs, dont toutes les circonstances rendent témoignage à l'Evangile. Ces circonstances nous sont expliqués par des Auteurs infideles, par des Iuifs, & par des Payens ; qui sans entendre la suite des conseils de Dieu, nous ont raconté les faits importans par lesquels il luy a plû de la déclarer.

Nous avons Ioseph Auteur Iuif, Historien tres-fidele,& tres-instruit des affaires de sa Nation, dont aussi il a illustré les Antiquitez par un ouvrage admirable. Il a écrit la derniere guerre, où elle a peri, aprés avoir esté present à tout, & y avoir luy-même servi son païs avec un commandement considerable.

Les Iuifs nous fournissent encore d'autres Auteurs tres-anciens, dont vous verrez les témoignages. Ils ont d'anciens Commentaires sur les Livres de l'Ecriture, & entre autres les Paraphrases Chaldaïques qu'ils impriment avec leurs Bibles. Ils ont leur Livre qu'ils nomment Talmud,c'est à dire doctrine, qu'ils ne respectent pas moins que l'Ecriture elle-même. C'est un ramas des Traitez & des Sentences de leurs anciens Maîtres ; & encore que les parties dont ce grand Ouvrage est composé ne soient pas toutes de la même antiquité, les derniers Auteurs qui y sont citez

ont vécu dans les premiers ſiecles de l'Egliſe. Là, parmi une infinité de fables impertinentes qu'on voit commencer pour la pluſpart aprés les temps de Nôtre-Seigneur, on trouve de beaux reſtes des anciennes Traditions du Peuple Iuif, & des preuves pour le convaincre.

Et d'abord il eſt certain de l'aveu des Iuifs que la vengeance divine ne s'eſt jamais plus terriblement, ni plus manifeſtement declarée, qu'elle fit dans leur derniere deſolation.

C'eſt une Tradition conſtante atteſtée dans leur Talmud, & confirmée par tous leurs Rabbins, que quarante ans avant la ruïne de Ieruſalem, ce qui revient à peu prés au temps de la mort de Ieſus-Chriſt, on ne ceſſoit de voir dans le Temple des choſes étranges. Tous les jours il y paroiſſoit de nouveaux prodiges; de ſorte qu'un fameux Rabbin s'écria un jour : *O Temple, ô Temple, qu'eſt-ce*

R. Iohanan fils de Zacai. *qui t'emeut, & pourquoy te fait-tu peur à toy même ;*

Tr. de fest. expiat. Qu'y a t-il de plus marqué que ce bruit affreux qui fut oüy par les Prestres dans le sanctuaire le jour de la Pentecote, & cette voix manifeste qui sortit du fond de ce lieu saché, *Sortons d'icy, sortons d'icy.* Les Saints Anges protecteurs du Temple, déclarerent hautement qu'ils l'abandonnoient, parce que Dieu qui y avoit établi sa demeure durant tant de siecles, l'avoit reprouvé.

Ioseph. lib. VII. de bell. Iud. c. 12. Tacit. hist. lib. V. c. 13. Josephe & Tacite même ont raconté ce prodige. Il ne fut apperçû que des Prestres. Mais voicy un autre prodige qui a éclaté aux yeux de tout le peuple ; & jamais aucun autre peuple n'avoit rien vû de semblable. Lib. VII. de bell. Iud. c. 12. *Quatre ans devant la guerre declarée, un paysan,* dit Iosephe, *se mit à crier, Vne voix est sortie du costé de l'Orient, une voix est sortie du costé de l'Occident, une voix est sortie du costé des quatre vents: voix contre Ierusalem & contre*

*le Temple; voix contre les nouveaux mariez & les nouvelles mariées; voix contre tout le peuple.* Depuis ce temps, ni jour ni nuit il ne cessa de crier, *Malheur, malheur à Ierusalem.* Il redoubloit ses cris les jours de feste. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche : ceux qui le plaignoient, ceux qui le maudissoient, ceux qui luy donnoient ses necessitez, n'entendirent jamais de luy que cette terrible parole, *Malheur à Ierusalem.* Il fut pris, interrogé, & condamné au foüet par les Magistrats : à chaque demande, & à chaque coup, il répondoit, sans jamais se plaindre, *Malheur à Ierusalem.* Renvoyé comme un insensé, il couroit tout le païs, en répetant sans cesse sa triste prediction. Il continua durant sept ans à crier de cette sorte, sans se relâcher, & sans que sa voix s'affoiblist. Au temps du dernier siege de Ierusalem, il se renferma dans la ville; tournant infatigablement autour des murailles, & criant de toute

sa force : *Malheur au Temple, malheur à la Ville , malheur à tout le Peuple.* A la fin il ajoûta, *Malheur, à moy-même ;* & en même temps il fut emporté d'un coup de pierre langé par une machine.

Ne diroit-on pas, MONSEIGNEUR, que la vengeance divine s'estoit comme renduë visible en cét homme qui ne subsistoit que pour prononcer ses Arrêts ; qu'elle l'avoit rempli de sa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses cris ; & qu'enfin il devoit perir par un effet de cette vengeance qu'il avoit si long-temps annoncé, afin de la rendre plus sensible, & plus presente, quand il en seroit non seulement le Prophete & le témoin, mais encore la victime ?

Ce Prophete des malheurs de Ierusalem s'appelloit Iesus. Il sembloit que le Nom de Iesus, nom de Salut & de Paix, devoit tourner aux Iuifs qui le méprisoient en la personne de nôtre Sauveur, à un

funeſte preſage; & que ces ingrats ayant rejetté un Ieſus qui leur annonçoit la grace, la miſericorde & la vie, Dieu leur envoyoit un autre Ieſus qui n'avoit à leur annoncer que des maux irremediables, & l'inevitable decret de leur ruine prochaine.

Penetrons plus avant dans les jugemens de Dieu ſous la conduite de ſes Ecritures. Ieruſalem & ſon Temple ont été deux fois détruits; l'une par Nabuchodonoſor, l'autre par Tite. Mais en chacun de ces deux temps, la Iuſtice de Dieu s'eſt declarée par les mêmes voyes, quoy que plus à découvert dans le dernier.

Pour mieux entendre cét ordre des conſeils de Dieu, poſons avant toutes choſes cette verité ſi ſouvent établie dans les ſaintes Lettres; que l'un des plus terribles effets de la vengeance divine, eſt lors qu'en punition de nos pechez précedens, elle nous livre à nôtre ſens réprouvé, en ſorte que nous

sommes sourds à tous les sages avertissemens, aveugles aux voyes de salut qui nous sont montrées, prompts à croire tout ce qui nous perd pourvû qu'il nous flate, & hardis à tout entreprendre, sans jamais mesurer nos forces avec celles des ennemis que nous irrions.

Ainsi perirent la premiere fois sous la main de Nabuchodonosor Roy de Babylone, Jerusalem & ses Princes. Foibles & toûjours battus par ce Roy victorieux, ils avoient souvent éprouvé qu'ils ne faisoient contre luy que de vains efforts, & avoient été obligez à luy jurer fidelité. Le Prophete Ieremie leur declaroit de la part de Dieu, que Dieu même les avoit livrez à ce Prince, & qu'il n'y avoit de salut pour eux qu'à subit le ioug. Il disoit à Sedecias Roy de Judée & à tout son Peuple, *Soûmettez vous à Nabuchodonosor Roy de Babylonne, afin que vous viviez : car pourquoy voulez vous perir, & faire de cette ville une solitude*? Ils ne crurét point

2. Par. XXXVI 13.

Jerem. XXVII. 12, 17.

à sa parole. Pendant que Nabuchodonosor les tenoit étroitement enfermez par les prodigieux travaux dont il avoit entouré leur Ville, ils se laissoient enchanter par leurs faux Prophetes qui leur rémplissoient l'esprit de victoires imaginaires, & leur disoient au nom de Dieu, quoy que Dieu ne les eût point envoyez, *J'ay brisé le joug du Roy de Babylone : vous n'avez plus que deux ans à porter ce joug ; & aprés vous verrez ce Prince contraint à vous rendre les vaisseaux sacrez qu'il a enlevez du Temple.* Le Peuple seduit par ces promesses, souffroit la faim & la soif, & les plus dures extremitez fit tant par son audace insensée, qu'il n'y eût plus pour luy de misericorde. La Ville fut renversée, le Temple fut brûlé, tout fut perdu.

Ierem. XXVII. 2. 3.

4. Reg. XXV.

A ces marques les Iuifs connurent que la main de Dieu étoit sur eux. Mais afin que la vengeance divine leur fut aussi manifeste dans la derniere ruine de Ierusalem qu'elle l'avoit été dans la premiere, on a vû

dans l'une & dans l'autre la même ſeduction, la même temerité, & le même endurciſſement.

Quoy que leur rebellion eût attiré ſur eux les Armes Romaines, & qu'ils ſecoüaſſent temerairement un joug ſous lequel tout l'Univers avoit ployé, Tite ne vouloit pas les perdre : au contraire, il leur fit ſouvent offrir le pardon, non ſeulement au commencement de la guerre, mais encore lors qu'ils ne pouvoient plus échaper de ſes mains. Il avoit déja élevé autour de Ieruſalem une longue & vaſte muraille munie de tours & de redoutes auſſi fortes que la Ville même, quand il leur envoya Ioſephe leur Concitoyen, un de leurs Capitaines, un de leurs Prêtres qui avoit été pris dans cette guerre en défendant ſont païs. Que ne leur dit-il pas pour les émouvoir ? Par combien de fortes raiſons les invita-t'il à rentrer dans l'obeïſſance ? Il leur fit voir le Ciel & la Terre conjurez contre eux, leur perte inévi-

table dans la resistance, & tout ensemble leur salut dans la clemence de Tite. *Sauvez, leur disoit-il, la Cité Sainte ; sauvez-vous vous-mêmes ; sauvez ce Temple la merveille de l'Univers, que les Romains respectent, & que Tite ne voit perir qu'à regret.* Mais le moyen de sauver des gens si obstinez à se perdre? Seduits par leurs faux Prophetes, il n'écoutoient pas ces sages discours. Ils étoient reduits à l'extrêmité : la faim en tuoit plus que la guerre, & les meres mangeoient leurs enfans. Tite touché de leurs maux prenoit ses Dieux à témoin, qu'il n'étoit pas cause de leur perte. Durant ces malheurs, ils ajoûtoient foy aux fausses predictions qui leur promettoient l'Empire de l'Univers. Bien plus, la ville étoit prise ; le feu y étoit déja de tous costez : & ces insensez croyoient encore les faux Prophetes qui les asseuroient que le jour de salut étoit venu, afin qu'ils resistassent toûjours, & qu'il n'y eût plus pour eux de misericor-

*Ioseph. VI. de bell. Iud 4.*

*Ioseph. ibid.* 11.

de. En effet, tout fut massacré, la Ville fut renversée de fonds en comble, & à la reserve de quelques restes de tours que Tite laissa pour servir de monumẽt à la posterité, il n'y demeurera pas pierre sur pierre.

Vous voyez donc, MONSEIGNEUR, éclater sur Ierusalem la même vengeance qui avoit autrefois paru sous Sedecias. Tite n'est pas moins envoyé de Dieu que Nabuchodonosor: les Iuifs perissent de la même sorte. On voit dans Ierusalem la même rebellion, la même famine, les mêmes extrémitéz, les mêmes voyes de salut ouvertes; la même seduction, le même endurcissement, la même chute; & afin que tout soit semblable, le second Temple est brûlé sous Tite le même mois & le même jour que l'avoit été le premier sous Nabuchodonosor: il falloit que tout fût marqué, & que le peuple ne pût douter de la vengeance divine. *Ibid. 9. 10.*

Il y a pourtant entre ces deux chutes de Ierusalem & des Iuifs de

memorables differences, mais qui toutes vont à faire voir dans la derniere une juſtice plus rigoureuſe & plus declarée. Nabuchodonoſor fit mettre le feu dans le Temple : Tite n'oublia rien pour le ſauver, quoy que ſes Conſeillers luy repreſentaſſent que tant qu'il ſubſiſteroit, les Iuifs qui y attacheroient leur deſtinée, ne ceſſeroient jamais d'être rebelles. *Ibid.* Mais le jour fatal étoit venu : c'eſtoit le dixiéme d'Aouſt qui avoit déja vû brûler le Temple de Salomon. Malgré les défenſes de Tite prononcées devant les Romains & devant les Iuifs, & malgré l'inclination naturelle des Soldats qui devoit les porter plûtôt à piller qu'à conſumer tant de richeſſes, un Soldat, pouſſé, dit Ioſephe, par *une inſpiration divine*, *Ibid.* ſe fait lever par ſes compagnons à une feneſtre; & met le feu dans ce Temple auguſte. Tite accourt, Tite commande qu'on ſe haſte d'éteindre la flâme naiſſante. Elle prend par tout en un inſtant,

& cét admirable édifice est reduit en cendres.

Que si l'endurcissement des Iuifs sous Sedecias étoit l'effet le plus terrible & la marque la plus asseurée de la vengeance divine, que dirons nous de l'aveuglement qui a paru du temps de Tite ? Dans la premiere ruine de Ierusalem les Iuifs s'attendoient du moins entre eux : dans la derniere, Ierusalem assiegée par les Romains estoit dechirée par trois factions ennemies. Si la haine qu'elles avoient toutes pour les Romains alloit jusqu'à la fureur, elles n'étoient pas moins acharnées les unes contre les autres : les combats du dehors coûtoient moins de sang aux Iuifs que ceux du dedans. Un moment aprés les assauts soûtenus contre l'Etranger, les Citoyens recommençoient leur guerre intestine, la violence & le brigandage regnoit par tout dans la Ville. Elle perissoit, elle n'étoit plus qu'un grand champ couvert de corps morts, &

*Ioseph. lib. VI. VII.*

les Chefs des factions y combatoient pour l'Empire. N'étoit-ce pas une image de l'Enfer où les damnez ne ſe haïſſent pas moins les uns les autres qu'ils haïſſent les Demons qui ſont leurs ennemis communs, & où tout eſt plein d'orgueil, de confuſion & de rage?

Confeſſons donc, MONSEIGNEUR, que la juſtice que Dieu fit des Iuifs par Nabuchodonoſor n'étoit qu'une ombre de celle dont Tite fut le Miniſtre. Quelle Ville a jamais vû perir onze cens mille hommes en ſept mois de temps & dans un ſeul ſiege? C'eſt ce que virent les Iuifs au dernier ſiege de Ieruſalem. Les Chaldéens ne leur avoient rien fait ſouffrir de ſemblable. Sous les Chaldéens leur captivité ne dura que ſoixante & dix ans: il y a ſeize cens ans qu'ils ſont eſclaves par tout l'Univers, & ils ne trouvent encore aucun adouciſſement à leur eſclavage.

Il ne faut plus s'eſtonner ſi Tite

victorieux, aprés la prise de Ierusalem, ne vouloit pas recevoir les congratulations des peuples voisins, ni les couronnes qu'ils luy envoyoient pour honorer sa victoire. Tant de memorables circonstances, la colere de Dieu si marquée, & sa main qu'il voyoit encore presente, le tenoient dans un profond étonnement; & c'est ce qui luy fit dire ce que vous avez oüi, qu'il n'etoit pas le vainqueur, qu'il n'étoit qu'un foible instrument de la vengeance divine.

Il n'en sçavoit pas tout le secret: l'heure n'étoit pas encore venuë où les Empereurs devoient reconnoître Iesus-Christ. C'estoit le temps des humiliations & des persecutions de l'Eglise. C'est pour quoy Tite assez éclairé pour connoître que la Iudée perissoit par un effet manifeste de la Iustice de Dieu, ne connut pas quel crime Dieu avoit voulut punir si terriblement. C'estoit le plus grand de tous les crimes; crime jusques alors inouï,

c'est à dire, le Deïcide, qui aussi a donné lieu à une vengeance dont le monde n'avoit vû encore aucun exemple.

Mais si nous ouvrons un peu les yeux, & si nous considerons la suite des choses, ni ce crime des Iuifs, ni son châtiment ne pourront nous être cachez.

Souvenons nous seulement de ce que Iesus-Christ leur avoit predit. Il avoit predit la ruine entiere de Ierusalem & du Temple. *Il n'y restera pas*, dit-il, *pierre sur pierre.* Il avoit predit la maniere dont cette ville ingrate seroit assiegée, & cette effroyable circonvallation qui la devoit environner: il avoit predit cette faim horrible qui devoit tourmenter ses Citoyens, & n'avoit pas oublié les faux Prophetes, par lesquels ils devoient étre seduits. Il avoit averti les Iuifs que le temps de leur malheur estoit proche: il avoit donné le signes certains qui devoient en marquer l'heure précise: il leur avoit expli-

*Matth.* XXIV. 1. 2. *Marc.* XIII. 1. 2. *Luc.* XXI. 5. 6.

qué la longue suite des crimes qui devoit leur attirer un tel châtiment: en un mot, il avoit fait toute l'histoire du siege & de la desolation de Ierusalem.

Et remarquez, MONSEIGNEUR, qu'il leur fit ces predictions vers le temps de sa Passion, afin qu'ils connussent mieux la cause de tous leurs maux. Sa Passion approchoit quand il leur dit: *La Sagesse divine vous a envoyé des Prophetes, des Sages, & des Docteurs; vous en tuerez les uns, vous en crucifierez les autres; vous les flagellerez dans vos Synagogues; vous les persecuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste, jusques au sang de Zacharie fils de Barachie que vous avez consacré entre le Temple & l'Autel. Ie vous dis en verité, toutes ces choses viendront sur la race qui est à present. Ierusalem, Ierusalem qui tuës les Prophetes, & qui lapides ceux qui te sont envoyez, combien de fois ay-je voulu*

*Matth. XXIII. 34. &c.*

*rassembler*

*rassembler tes enfans comme une poule rassemble ses petits sous ses aîles ; & tu ne l'as pas voulu ! Le temps approche que vos maisons demeureront desertes.*

Voilà l'Histoire des Iuifs. Ils ont persecuté leur Messie & en sa personne & en celle des siens : ils ont remué tout l'Univers contre ses Disciples, & ne l'ont laissé en repos dans aucune Ville : ils ont armé les Romains & les Empereurs contre l'Eglise naissante : ils ont lapidé saint Estienne, tué les deux Iacques que leur Sainteté rendoit venerables même parmi eux ; immolé saint Pierre & saint Paul par le glaive & par les mains des Gentils. Il faut qu'ils perissent. Tant de sang mélé à celuy des Prophetes qu'ils ont massacrez, crie vengeance devant Dieu : *leurs maisons, & leurs ville va être deserte :* leur desolation ne sera pas moindre que leur crime. I. C. les en avertit : le temps est proche: *toutes choses viendrõt sur la race qui est à presẽt:* & en- *Matth. XXIV. 34.*

*Marc. XXIII. 30.* core, *Cette generation ne passera pas sans que ces choses arrivent*, c'est à dire, que les hommes qui vivoient alors en devoient être les témoins.
*Luc. XIX. 32*

Mais écoutons la suite des predictions de nôtre Sauveur. Comme il faisoit son entrée dans Jerusalem quelques jours avant sa mort, touché des maux que cette mort devoit attirer à cette malheureuse Ville, il la regarde en pleurant : *Ha*, dit-il, Ville infortunée, *si tu connoissois du moins en ce jour qui t'est encore donné* pour te repentir, *ce qui te pourroit apporter la paix ! Mais maintenant tout cecy est caché à tes yeux. Viendra le temps que tes ennemis t'environneront de tranchées, & t'enfermeront, & te serreront de toutes parts, & te détruiront entierement toy & tes enfans, & ne laisseront en toy pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée.*
*Luc. XIX. 41*

C'étoit marquer assez clairement & la maniere du siege & les derniers effets de la vengeance. Mais

il ne falloit pas que Jesus allast au supplice sans dénoncer à Jerusalem combien elle seroit un jour punie de l'indigne traitement qu'elle luy faisoit. Comme il alloit au Calvaire portant sa Croix sur ses épaules, *il étoit suivi d'une grande multitude de peuple & de femmes qui se frapoiẽt la poitrine, & qui déploroient sa mort.* Luc. XXIII. 27. Il s'arresta, se tourna vers elles, & leur dit ces mots: *Filles de Ierusalem, ne pleurez pas sur moy, mais pleurez sur vous-mêmes & sur vos enfans, car le temps s'approche auquel on dira: Heureuses les steriles! heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfans, & les mammelles qui n'en ont point nourri! Ils commenceront alors à dire aux montagnes, Tombez sur nous; & aux collines, Couvrez-nous Car si le bois verd est ainsi traité, que sera-ce du bois sec?* Si l'Innocent, si le Juste souffre un si rigoureux supplice, que doivent attendre les coupables.

Jeremie a-t'il jamais plus amerement deploré la perte des Juifs?

Quelles paroles plus fortes pouvoit employer le Sauveur pour leur faire entendre leurs malheurs & leur desespoir, & cette horrible famine funeste aux enfans, funestes aux meres qui voyoient secher leurs mammelles, qui n'avoient plus que des larmes à donner à leurs enfans, & qui mangerent le fruit de leurs entrailles ?

IX. *Deux memorables predictions de N.S. sont expliquées & leur accomplissement est justifié par l'Histoire.* *Matth. XXIV. Marc. XIII. Luc. XXI.*

Telles sont les predictions qu'il a faites à tout le peuple. Celles qu'il fit en particulier à ses Disciples meritent encore plus d'attention. Elles sont comprises dans ce long & admirable discours où il joint ensemble la ruine de Ierusalem avec celle de l'Univers. Cette liaison n'est pas sans mystere ; & en voicy le dessein.

Ierusalem Cité bienheureuse que le Seigneur avoit choisie, tant qu'elle demeura dans l'alliance & dans la foy des promesses, fut la figure de l'Eglise & la figure du Ciel où Dieu se fait voir à ses enfans. C'est pourquoy nous voyons souvent les

Prophetes joindre dans la ſuite du même diſcours ce qui regarde Ieruſalem, à ce qui regarde l'Egliſe, & à ce qui regarde la gloire celeſte. C'eſt un des ſecrets des Propheties, & une des clefs qui en ouvrent l'intelligence : mais Ieruſalem reprouvée & ingrate envers ſon Sauveur, devoit étre l'image de l'Enfer. Ses perfides Citoyens devoient repreſenter les damnez; & le Iugement terrible que Ieſus-Chriſt devoit exercer ſur eux étoit la figure de celuy qu'il exercera ſur tout l'Univers lors qu'il viendra à la fin des ſiecles en ſa Majeſté juger les vivans & les morts. C'eſt une coûtume de l'Ecriture, & un des moyens dont elle ſe ſert pour imprimer les myſteres dans les eſprits, de méler pour nôtre inſtruction la figure à la verité. Ainſi Nôtre Seigneur a mélé l'Hiſtoire de Ieruſalem deſolée avec celle de la fin des ſiecles, & c'eſt ce qui paroît dans le Diſcours dont nous parlons.

Ne croyons pas toutefois que ces

choses soient tellement confonduës que nous ne puissions discerner ce qui appartient à l'une & à l'autre. Iesus-Christ les a distinguées par des caracteres certains que je pourrois aisément marquer, s'il en estoit question. Mais il me suffit de vous faire entendre ce qui regarde la desolation de Ierusalem & des Iuifs.

*Matth. XXIV. 1. 2. Marc. XIII. 1. 2. Luc. XXI. 5 6.*

Les Apôtres (c'estoit encore au temps de la Passion) assemblez autour de leur Maître, luy montroient le Temple & les bâtimens d'alentour : ils en admiroient les pierres, l'ordonnance, la beauté, la solidité ; & il leur dit, *Voyez-vous ces grands bâtimens ? Il n'y restera pas pierre sur pierre.* Etonnez de cette parole, ils luy demandent le temps d'un évenement si terrible, & luy qui ne vouloit pas qu'ils fussent surpris dans Ierusalem lors qu'elle seroit saccagée, (car il vouloit qu'il y eût dans le sac de cette ville une image de la derniere separation des bons & des mauvais)

commança à leur raconter tous les malheurs comme ils devoient arriver l'un aprés l'autre.

Premierement, il leur marque *dès pestes, des famines, & des tremblemens de terre* : & les Histoires font foy, que jamais ces choses n'avoient esté plus frequentes ni plus remarquables qu'ils le furent durant ce temps. Il ajoûte qu'il y auroit par tout l'Univers *des troubles, des bruits de guerre, des guerres sanglantes; que toutes les Nations se soûleveroient les unes contre les autres*, & qu'on verroit toute la terre dans l'agitation. Pouvoit-il mieux nous representer les dernieres années de Neron, lors que tout l'Empire Romain, c'est à dire, tout l'Univers, si paisible depuis la victoire d'Auguste & sous la puissance des Empereurs, commença à s'ébranler, & qu'on vit les Gaules les Espagnes, tous les Royaumes dont l'Empire étoit composé, s'émouvoir tout à coup; quatre Empereurs s'élever presque en même temps

Matth. XXIV. 7. Marc. XIII. 8. Luc. XIX. 9.

Matth. XXIV. 6. 7. Marc. XIII. 7. Luc XXI. 9. 10.

contre Neron & les uns contre les autres ; les Cohortes Pretoriennes, les armées de Syrie, de Germanie, & toutes les autres qui étoient répanduës en Orient & en Occident s'entrechoquer & traverser sous la conduite de leurs Empereurs d'une extremité du monde à l'autre pour decider leur querelle par de sanglantes batailles ? Voilà de grands maux, dit le Fils de Dieu ;
*Matth. XXIV. 68.* *mais ce ne sera pas encore la fin.* Les Iuifs souffriront comme les autres
*Marc. XIII. 7. 8.* dans cette commotion universelle du monde : mais il leur viendra bien-tôt aprés des maux plus parti-
*Luc. XXI. 9.* culiers, *& ce ne sera icy que le commencement de leurs douleurs.*

*Matth. XXIV 9* Il ajoûte, que son Eglise toûjours affligée depuis son premier
*Marc. XIII. 9.* établissement, verroit la persecution
*Luc. XXI. 12* s'allumer contre elle plus violente que jamais durant ces temps. Vous avez veû que Neron dans ses dernieres années entreprit la perte des Chrêtiens, & fit mourir saint Pierre & saint Paul. Cette persecu-

tion excitée par les jalousies & les violences des Iuifs avançoit leur perte, mais elle ne marquoit pas encore le terme précis.

La venuë des faux Christs & des faux Prophetes sembloit étre un plus prochain acheminement à la derniere ruine : car la destinée ordinaire de ceux qui refusent de préter l'oreille à la verité est d'étre entraînez à leur perte par des Prophetes trompeurs. Iesus-Christ ne cache pas à ses Apôtres que ce malheur arriveroit aux Iuifs. *Il s'élevera*, dit-il, *un grand nombre de faux Prophetes qui seduiront beaucoup de monde.* Et encore : *Donnez-vous de garde des faux Christs & des faux Prophetes.* *Matth. XXIV. 11.* *Matth. XXIV. 23. 24.* *Marc. XIII. 22. 23.* *Luc. XXI. 8.*

Qu'on ne dise pas que c'étoit une chose aisée à deviner à qui connoissoit l'humeur de la nation : car au contraire je vous ay fait voir que les Iuifs rebutez de ces seducteurs qui avoient si souvent causé leur ruine, & sur tout dans le temps de Sedecias, s'en étoient tel-

lement desabusez, qu'ils cesserent de les écouter. Plus de cinq cens ans se passerent sans qu'il parût aucun faux Prophete en Israël. Mais l'Enfer qui les inspire, se reveilla à la venuë de Iesus-Christ, & Dieu qui tient en bride autant qu'il luy plaît les esprits trompeurs, leur lâcha la main, afin d'envoyer dans le même temps ce supplice aux Iuifs, & cette épreuve à ses fideles. Jamais il ne parut tant de faux Prophetes que dans les temps qui suivirent la mort de Nôtre-Seigneur. Sur tout vers le temps de la guerre Iudaïque, & sous le regne de Neron qui la commença, Iosephe nous fais voir une infinité de ces imposteurs qui attiroient le peuple au desert par de vains prestiges & des secrets de magie, leur promettant une prompte & miraculeuse délivrance. C'est aussi pour cette raison que le desert est marqué dans les predictions de Nôtre-Seigneur comme un des lieux où seroient cachez ces faux li-

*Ioseph. ant. XX 6. de bell. II. 22.*

*Matt. XXIV. 26.*

berateurs que vous avez veûs à la fin entraîner le peuple dans ſa derniere ruine. Vous pouvez croire que le nom du Chriſt, ſans lequel il n'y avoit point de délivrance parfaite pour les Iuifs, étoit mélé dans ces promeſſes imaginaires, & vous verrez dans la ſuite dequoy vous en convaincre.

La Iudée ne fut pas la ſeule Province expoſée à ces illuſions. Elles furent communes dans tout l'Empire. Il n'y a aucun temps où toutes les Hiſtoires nous faſſent paroître un plus grand nombre de ces impoſteurs qui ſe vantent de predire l'avenir, & trompent les peuples par leurs preſtiges. Un Simon le Magicien, un Elymas, un Apollonius Tyaneus, un nombre infini d'autres Enchanteurs marquez dans les Hiſtoires ſaintes & profanes s'éleverent durant ce ſiecle où l'Enfer ſembloit faire ſes derniers efforts pour ſoûtenir ſon Empire ébranlé. C'eſt pourquoy Ieſus-Chriſt remarque

en ce temps, principalement parmi les Iuifs, ce nombre de faux Prophetes. Qui considerera de si prés ses paroles, verra qu'ils devoient se multiplier devant & apres la ruine de Ierusalem, mais vers ces temps; & que ce seroit alors que la seduction fortifiée par de faux miracles, & par de fausses doctrines, seroit tout ensemble si subtile, & si puissante, que les
Matth. XXIV. 24. *Eleûs mêmes, s'il estoit possible, y seroient trompez.*
Marc. XIII. 22. Ie ne dis pas qu'à la fin des siecles, il ne doive encore arriver quelque chose de semblable & de plus dangereux, puis que même nous venons de voir que ce qui se passe dans Ierusalem, est la figure manifeste de ces derniers temps: mais il est certain que Iesus-Christ nous a donné cette seduction comme un des effets sensibles de la colere de Dieu sur les Iuifs, & comme un des signes de leur perte. L'évenement a justifié sa Prophetie: tout est icy attesté par des témoignages

irreprochables. Nous liſons la prédiction de leurs erreurs dans l'Evangile : nous en voyons l'accompliſſement dans leurs Hiſtoires, & ſur tout dans celle de Ioſeph.

Aprés que Ieſus-Chriſt a prédit ces choſes ; dans le deſſein qu'il avoit de tirer les ſiens des malheurs dont Ieruſalem eſtoit menacée, il vient aux ſignes prochains de la derniere deſolation de cette ville.

Dieu ne donne pas toûjours à ſes Elûs de ſemblables marques. Dans ces terribles châtimens qui font ſentir ſa puiſſance à des Nations entieres, il frape ſouvent le juſte avec le coupable : car il a de meilleurs moyens de les ſeparer, que ceux qui paroiſſent à nos ſens. Les même coups qui briſent la paille ſeparent le bon grain ; l'or s'épure dans le même feu où la paille en conſumée ; & ſous les mêmes châtimens par leſquels les méchans ſont exterminez, les fideles ſe purifient. Mais dans la deſolation *Aug. l. 1. de Civ. Dei c. 8.*

de Ierusalé, afin que l'image du Iugement dernier fust plus expresse, & la vengeance divine plus marquée sur les incredules, il ne voulut pas que les Iuifs qui avoient receû l'Evangile, fussent confondus avec les autres ; & Iesus-Christ donna à ses Disciples des signes certains ausquels ils pussent connoître quand il seroit temps de sortir de cette ville reprouvée. Il se fonda, selon sa coûtume, sur les anciennes Propheties dont il estoit l'interprete aussi bien que la fin; & repassant sur l'endroit où la derniere ruine de Ierusalẽ fut mõtrée si clairement à Daniel, il dit
Matth. XXIV. 15. Marc. XIII. 14 ces paroles: *Quãd vous verrez l'abomination de la desolatiõ que Daniel a prophetisée, que celuy qui lit entende; quand vous la verrez établie dans le lieu Saint*, ou comme il est porté dans Saint Marc, *dans le lieu où elle ne doit pas estre, alors que ceux qui sont dans la Iudée s'enfuyent dans les montagnes.* Saint Luc raconte la même chose en d'autres termes: *Quand vous verrez les armées entourer Ieru-*
Luc. XXI. 20. 21.

*salem, sçachez que sa desolation est proche, alors que ceux qui sont dans la Iudée se retirent dans les montagnes.*

Un des Evangelistes explique l'autre,& en conferant ces passages, il nous est aisé d'entendre que cette abomination prédite par Daniel est la même chose que les armées autour de Ierusalem. Les Saints Peres l'ont ainsi entendu & la raison nous en convain.

*Orig. Tr.29. in Mat. Aug.ep. 80. ad Hesych.*

Le mot d'abomination,dans l'usage de la langue sainte, signifie Idole : & qui ne sçait que les armées Romaines portoient dans leurs Enseignes les Images de leurs Dieux, & de leurs Cesars qui estoient les plus respectez de tous leurs Dieux? Ces Enseignes estoient aux soldats un objet de culte; & parce que les Idoles, selon les ordres de Dieu, ne devoient jamais paroître dans la Terre Sainte,les Enseignes Romaines en estoient bannies. Aussi voyons - nous dans les Histoires, que tant qu'il a resté aux Romains

tant soit peu de consideration pour les Iuifs, jamais ils n'ont fait paroître les Enseignes Romaines dans la Iudée. C'est pour cela que Vitellius, quand il passa dans cette Province pour porter la guerre en Arabie, fit marcher ses Troupes sans Enseignes; car on révetoit encore alors la Religion Iudaïque, & on ne vouloit point forcer ce Peuple à souffrir des choses si contraires à sa Loy. Mais au temps de la derniere guerre Iudaïque, on peut bien croire que les Romains n'épargnerent pas un Peuple qu'ils vouloient exterminer. Ainsi quand Ierusalem fut assiegée, elle étoit environnée d'autant d'Idoles qu'il y avoit d'Enseignes Romaines; & l'abomination ne parut jamais tant *où elle ne devoit pas estre*, c'est à dire, dans la Terre Sainte, & autour du Temple.

*Ioseph. ant. XVIII. c. 7.*

Est-ce donc là, dira-t'on, ce grand signe que Iesus-Christ devoit donner? Estoit-il, temps de s'enfuir quand Tite assiégea Ierusa-

lem, & qu'il en ferma de ſi prés les avenuës qu'il n'y avoit plus moyen de s'échaper? C'eſt icy qu'eſt la merveille de la Prophetie. Ieruſalem a eſté aſſiegée deux fois en ces temps: la premiere, par Ceſtius Gouverneur de Syrie, l'an 68. de Nôtre Seigneur; la ſeconde, par Tite, quatre ans aprés, c'eſt à dire, l'an 72. Au dernier ſiége, il n'y avoit plus moyen de ſe ſauver. Tite faiſoit cette guerre avec trop d'ardeur : il ſurprit toute la nation renfermée dans Ieruſalem durant la Feſte de Paſque, ſans que perſonne échapât, & cette effroyable circonvallation qu'il fit autour de la Ville ne laiſſoit plus d'eſperance à ſes habitans. Mais il n'y avoit rien de ſemblable dans le ſiége de Ceſtius : il eſtoit campé à 50. ſtades, c'eſt à dire à ſix milles de Ieruſalem. Son armée ſe répandoit tout autour, mais ſans y faire de tranchées; & il faiſoit la guerre ſi negligemment; qu'il manqua l'occaſion de prendre la Ville, dont la terreur, les ſedi-

*Ioſeph. II. de bell. Iud. c. 23. 24. Id. lib. VII. VI.*

*Ioſeph. lib. II. c. 24. 24.*

tions,& même ses intelligences luy ouvroient les portes. Dans ce temps, loin que la retraite fût impossible, l'Histoire marque expressément que plusieurs Iuifs se retirerent. C'étoit donc alors qu'il falloit sortir, c'étoit le signal que le Fils de Dieu donnoit aux siens. Aussi a-t'il distingué tres-nettement les deux sieges : l'un, où *la Ville seroit entourée de fossez & de forts* ; alors il n'y auroit plus que la mort pour tous ceux qui y étoient enfermez : l'autre, où elle seroit seulement *enceinte de l'Armée*, & plûtôt investie qu'assiegée dans les formes ; c'est alors *qu'il falloit fuir, & se retirer dans les montagnes.*

*Ioseph. ibid.*

*Luc. XIX. 41.*

*Luc. XXI. 20. 2.*

Les Chrêtiens obeïrent à la parole de leur Maître. Quoy qu'il y en eût des milliers dans Ierusalem & dans la Iudée, nous ne lisons ni dans Ioseph, ni dans les autres Histoires, qu'il s'en soit trouvé aucun dans la Ville quand elle fut prise. Au contraire, il est constant par l'Histoire Ecclesiastique & par

*Euseb. III. Hist. Eccl. c. 5*

tous les monumens de nos ancestres, qu'ils se retirerent à la petite ville de Pella, dans un païs de montagnes auprés du desert, aux confins de la Iudée & de l'Arabie.

*Epiph. hær. VII. Nazaræorum. & li. de pond. & mens.*

On peut connoître par là combien precisément ils avoient esté avertis ; & il n'y a rien de plus remarquable que cette separation des Iuifs incredules d'avec les Iuifs convertis au Christianisme, les uns étant demeurez dans Ierusalem pour y subir la peine de leur infidelité, & les autres s'étant retirez, comme Loth sorti de Sodome, dans une petite ville où ils consideroient avec tremblement les effets de la vengeance divine, dont Dieu avoit bien voulu les mettre à couvert.

Outre les predictions de Iesus-Christ, il y eût des predictions de plusieurs de ses Disciples, entre autres celles de Saint Pierre & de Saint Paul. Comme on traînoit au supplice ces deux fideles témoins de Iesus-Christ ressuscité, ils

dénoncerent aux Iuifs qui les livroient aux Gentils, leur perte prochaine. Ils leur dirent ; *que Ierusalem alloit estre renversée de fonds en comble, qu'ils periroient de faim & de desespoir; qu'ils seroient bannis à jamais de la Terre de leurs Peres, & envoyez en captivité par toute la terre; que le terme n'estoit pas loin, & que tous ces maux leur arriveroient pour avoir insulté avec tãt de cruelles railleries au bien-aimé Fils de Dieu qui s'estoit declaré à eux par tant de miracles.* La pieuse antiquité nous a conservé cette prediction des Apôtres, qui devoit estre suivie d'un si prompt accomplissement. S. Pierre en avoit fait beaucoup d'autres, soit par une inspiration particuliere, soit en expliquant les paroles de son Maître; & Phlegon Auteur Payen, dont Origene produit le témoignage, a écrit que tout ce que cét Apôtre avoit prédit, s'étoit accompli de point en point.

*Lact. div Instit. lib. IV. c. 21.*

*Phleg. lib. 13. & 14. Chron. apud Orig. lib. 2. cont. Cels.*

Ainsi rien n'arrive aux Iuifs qui ne leur ait esté prophetisé. La cause

de leur malheur nous est clairement marquée dans le mépris qu'ils ont fait de JESUS-CHRIST & de ses Disciples. Le temps des graces étoit passé, & leur perte étoit inévitable.

C'étoit donc en vain, MONSEIGNEUR, que Tite vouloit sauver Ierusalem & le Temple. La sentence étoit partie d'enhaut : il ne devoit plus y rester pierre sur pierre. Que si un Empereur Romain tenta vainement d'empêcher la ruine du Temple, un autre Empereur Romain tenta encore plus vainement de le rétablir. Iulien l'Apostat, aprés avoir declaré la guerre à Iesus-Christ, se crut assez puissant pour aneantir ses predictions. Dans le dessein qu'il avoit de susciter de tous côtez des ennemis aux Chrétiens, il s'abbaissa jusqu'à rechercher les Iuifs, qui étoient le rebut du monde. Il les excita à rebâtir leur Temple ; il leur donna des sommes immenses, & les assista de toute la force de l'Empire. Ecoûtez *Amm. Maecri. lib. XXIII. init.*

quel en fut l'évenement, & voyez comme Dieu confond les Princes superbes. Les Saints Peres & les Historiés Ecclesiastiques le rapportent d'un commun accord, & le justifient par des monumens qui restoient encore de leur temps. Mais il falloit que la chose fust attestée par les Payens mêmes. Ammian Marcellin Gentil de Religion, & zelé défenseur de Julien, l'a racontée en ces termes. *Pendant qu'Alipius aidé du Gouverneur de la Providence avançoit l'ouvrage autant qu'il pouvoit, de terribles globes de feu sortirent des fondemens qu'ils avoient auparavant ébranlez par des secousses violentes; les ouvriers qui recommencerent souvent l'ouvrage, furent brûlez à diverses reprises; le lieu devint inaccessible, & l'entreprise cessa.*

*Ibid.*

Les Auteurs Ecclesiastiques plus exats à representer un évenement si mémorable, joignent le feu du Ciel au feu de la Terre. Mais enfin la parole de Jesus-Christ demeura

ferme. Saint Jean Chrysostome s'écrie : *Il a bâti son Eglise sur la pierre, rien ne l'a pû renverser : il a renversé le Temple, rien ne l'a pû relever : nul ne peut abbatre ce que Dieu éleve ; nul ne peut relever ce que Dieu abbat.* Orat. in Iudæos.

Ne parlons plus de Jerusalem, ni du Temple. Jettons les yeux sur le Peuple même, autrefois le Temple vivant du Dieu des armées, & maintenant l'objet de sa haine. Les Juifs sont plus abbatus que leur Temple & que leur Ville. L'Esprit de verité n'est plus parmi eux : la Prophetie y est éteinte : les promesses sur lesquelles ils appuyoient leur esperance, se sont évanoüies : tout est renversé dans ce Peuple, *& il n'y reste plus pierre sur pierre.* Ioan. V. 43.

Et voyez jusques à quel point ils sont livrez à l'erreur. Jesus-Christ leur avoit dit : *Ie suis venu à vous au nom de mon Pere, & vous ne m'avez pas receû ; un autre viendra en son nom, & vous le recevrez.* Depuis ce temps, l'esprit de se-

duction regne tellement parmi eux, qu'ils sont prêts encore à chaque moment à s'y laisser emporter. Ce n'estoit pas assez que les faux Prophetes eussent livré Ierusalem entre les mains de Tite ; les Iuifs n'étoient pas encore bannis de la Iudée, & l'amour qu'ils avoient pour Ierusalem en avoit obligé plusieurs à choisir leur demeure parmi ses ruines. Voicy un faux Christ qui va achever de les perdre. Cinquante ans aprés la prise de Ierusalem, dans le siecle de la mort de nôtre Seigneur, l'infame Barchochebas, un voleur, un scelerat, parce que son nom signifioit le fils de l'étoile ; se disoit l'étoile de Iacob prédite au Livre des Nombres, & se porta pour le Christ. Akibas le plus autorisé de tous les Rabbins, & à son exemple tous ceux que les Iuifs appelloient leurs Sages, entrerent dans son parti, sans que l'imposteur leur donnât aucune autre marque de sa Mission, sinon qu'Akibas disoit que le Christ ne pouvoit pas

*Num. XXIV. 17.*
*Euseb. hist. Eccles. IV. 6. 8.*

beau

beaucoup tarder. Les Iuifs se revolterent par tout l'Empire Romain sous la conduite de Barchochebas qui leur promettoit l'Empire du monde. Adrien en tua six cens mille: le joug de ces malheureux s'appesantit, & ils furent bannis pour jamais de la Iudée.

*Talm. Hier. Tract. de jejun. et in vet. Com. sup. Lam. Ierem. Maimonid. lib. de jure reg. c. 12*

Qui ne voit que l'esprit de seduction s'est saisi de leur cœur ? *L'amour de la verité qui leur apportoit le salut, s'est éteint en eux : Dieu leur a envoyé une éficace d'erreur qui les fait croire au mensonge.* Il n'y a point d'imposture si grossiere qui ne les seduise. De nos jours un Imposteur s'est dit le Christ en Orient: tous les Iuifs commençoient à s'attrouper autour de luy : nous les avons veûs en Italie, en Hollande, en Allemagne, & à Mets, se preparer à tout vendre & à tout quitter pour le suivre. Ils s'imaginoient déja qu'ils alloient devenir les maîtres du monde, quand ils apprirent que leur Christ s'étoit fait Turc, & avoit abandonné la Loy de Moïse.

*Thess. II. 11. 12.*

X. *La suite des erreurs des Iuifs & la maniere dont ils expliquent les Propheties.*

Il ne faut pas s'étonner qu'ils soient tombez dans de tels égaremens, ni que la tempeste les ait dissipez aprés qu'ils ont eû quitté leur route. Cette route leur étoit marquée dans leurs Propheties, principalement dans celles qui designoient le temps du Christ. Ils ont laissé passer ces precieux momens sans en profiter : c'est pourquoy on les voit ensuite livrez au mensonge, & ils ne sçavent plus à quoy se prendre.

Donnez-moy encore un moment pour vous raconter la suite de leurs erreurs, & tous les pas qu'ils ont faits pour s'enfoncer dans l'abisme. Les routes par où on s'égare, tiennent toûjours au grand chemin ; & en considerant où l'égarement a commencé, on marche plus seûrement dans la droite voye.

Nous avons vû, MONSEIGNEUR, que deux Propheties marquoient aux Iuifs le temps du Christ, celle de Iacob, & celle de Daniel. Elles marquoient toutes deux

la ruïne du Royaume de Iudas au temps que le Chriſt viendroit Mais Daniel expliquoit que la totale deſtruction de ce Royaume devoit eſtre une ſuite de la mort du Chriſt: & Iacob diſoit clairement, que dans la décadence du Royaume de Iudas, le Chriſt qui viendroit alors ſeroit *l'attente des Peuples*; c'eſt à dire, qu'il en ſeroit le Liberateur, & qu'il ſe feroit un nouveau Royaume composé non plus d'un ſeul Peuple, mais de tous les Peuples du monde. Les paroles de la Prophetie ne peuvent avoir d'autre ſens, & c'eſtoit la Tradition conſtante des Iuifs qu'elles devoient s'entendre de cette ſorte.

De là cette opinion répanduë parmi les anciens Rabbins, & qu'on voit encore dans leur Talmud, que dans le temps que le Chriſt viendroit, il n'y auroit plus de magiſtrature : de ſorte qu'il n'y avoit rien de plus important pour connoître le temps de leur Meſſie, que d'obſerver quand ils tombe- *Gem.Tr. Sanhed. c. XI.*

roient dans cét état malheureux.

En effet, ils avoient bien commencé; & s'ils n'avoient eû l'esprit occupé des grandeurs mondaines qu'ils vouloient trouver dans le Messie, afin d'y avoir part sous son Empire, ils n'auroient pû méconnoître Iesus-Christ. Le fondement qu'ils avoient posé étoit certain : car aussi-tost que la tyrannie du premier Herode, & le changement de la Republique Iudaïque qui arriva de son temps, leur eût fait voir le moment de la décadence marquée dans la Prophetie, il ne douterent point que le Christ ne deût venir, & qu'on ne vît bien-tost ce nouveau Royaume où devoient se réünir tous les Peuples.

*Talm. Hier. Tr. Sanhed.* Une des choses qu'ils remarquerent, c'est que la puissance de vie & de mort leur fut ostée. C'estoit un grand changement, puis qu'elle leur avoit toûjours esté conservée jusqu'alors, à quelque domination qu'ils fussent soûmis, & même

dans Babylone pendant leur capti- *Dan. XIII.*
vité. L'Histoire de Susanne le fait
assez voir, & c'est une Tradition
constante parmi eux. Les Rois de
Perse qui les rétablirent, leur laisserent cette puissance par un decret exprés que nous avons remarqué en son lieu ; & nous avons veû *1. Esd. VII. 25 26.*
aussi que les premiers Seleucides
avoient plûtôt augmenté que restraint leurs Privileges. Je n'ay pas
besoin de parler icy encore une fois
du regne des Machabées où ils
furent non seulement affranchis,
mais puissans & redoutables à
leurs ennemis. Pompée qui les affoiblit à la maniere que nous
avons veuë, content du tribut qu'il
leur imposa, & de les mettre en
état que le Peuple Romain en
pût disposer dans le besoin, leur
laissa leur Prince avec toute la jurisdiction. On sçait assez que les
Romains en usoient ainsi, & ne
touchoient point au gouvernement
du dedans dans les païs à qui ils
laissoient leurs Rois naturels.

Enfin les Iuifs sont d'accord qu'ils perdirent cette puissance de vie & de mort, seulement quarante ans avans la desolation du second Temple; & on ne peut douter que ce ne soit le premier Herode qui ait commancé à faire cette playe *Ioseph ant. XIV 17.* à leur liberté. Car depuis que pour se venger du Sanedrin, où il avoit esté obligé de comparoître luy-même avant qu'il fût Roy, & en suite pour s'attirer toute l'autorité à luy seul, il eût attaqué cette assemblée qui étoit comme le Senat fondé par Moïse, & le Conseil perpetuel de la Nation où la suprême jurisdiction étoit exercée, peu à peu ce grands corps perdit son pouvoir, & il luy en restoit bien peu quand Iesus-Christ vint au monde. Les affaires empirerent sous les enfans d'Herode, lors que le Royaume d'Archelaus, dont Ierusalem étoit la capitale, réduit en Province Romaine, fut gouverné par des Presidens que les Empereurs envoyoient.

Dans ce malheureux état les Iuifs garderent ſi peu la puiſſance de vie & de mort, que pour faire mourir Ieſus-Chriſt, qu'à quelque prix que ce fût ils vouloient perdre, il leur fallut avoir recours à Pilate ; & ce foible Gouverneur leur ayant dit qu'ils le fiſſent mourir eux-mêmes, ils répondirent tout d'une voix, *Nous n'avons pas le* *Ioan. pouvoir de faire mourir perſonne.* *XVIII. 31.* Auſſi fut-ce par les mains d'Herode qu'ils firent mourir Saint Iacques *Act. XII 1. 2. 3.* frere de Saint Iean, & qu'ils mirent S. Pierre en priſon. Quand ils eurent reſolu la mort de Saint *Act. XXIII. XXIV.* Paul, ils le livrerent entre les mains des Romains comme ils avoient fait Ieſus-Chriſt ; & le vœu ſacrilege de leurs faux zelez qui jurerent de ne boire ni ne manger juſques à ce qu'ils euſſent tué ce ſaint Apôtre, montre aſſez qu'ils ſe croyoient décheus du pouvoir de le faire mourir juridiquement. Que s'ils lapiderent Saint Eſtienne, *Act. VII* ce fut tumultuairement, & par un *56. 57.*

effet de ces emportemens seditieux que les Romains ne pouvoient pas toûjours réprimer dans ceux qui se disoient alors les zelateurs. On doit donc tenir pour certain, tant par ces Histoires que par le consentement des Iuifs, & par l'estat de leurs affaires, que vers les temps de Nôtre-Seigneur, & sur tout dans ceux où il commença d'exercer son ministere, ils perdirent entierement l'autorité temporelle. Ils ne purent voir cette perte, sans se souvenir de l'ancien Oracle de Iacob, qui leur predisoit que dans le temps du Messie il n'y auroit plus parmi eux ni puissance, ni autorité, ni magistrature.
*Tract. voc. magna Gen. seu comm. in Gen.* Un de leurs plus anciens Auteurs le remarque; & il a raison d'avoüer que le Sceptre n'estoit plus alors dans Iudas, ni l'autorité dans les Chefs du peuple, puis que la puissance publique leur étoit ostée, & que le Sanedrin étant degradé, les membres de ce grand Corps n'étoient plus considerez comme Iu-

ges, mais comme ſimples Docteurs. Ainſi, ſelon eux mêmes, il étoit temps que le Chriſt parût. Comme ils voyoient ce ſigne certain de la prochaine arrivée de ce nouveau Roy, dont l'Empire devoit s'étendre ſur tous les peuples, ils crurent qu'en effet il alloit paroître. Le bruit s'en répandit aux environs, & ont fut perſuadé dans tout l'Orient qu'on ne ſeroit pas long-temps ſans voir ſortir de Iudée ceux qui regneroient ſur toute la terre.

Tacite & Suétone rapportent ce bruit comme établi par une opinion conſtante, & par un ancien Oracle qu'on trouvoit dans les livres ſacrez du peuple Iuif. Ioſephe recite cette Prophetie dans les mêmes termes, & dit comme eux qu'elle ſe trouvoit dans les ſaints Livres. L'autorité de ces Livres dont on avoit vû les prédictions ſi viſiblement accomplies en tant de rencontres, étoit grande dans tout l'Orient ; & les Iuifs plus

*Suet. Veſpaſ. Tac. lib. V. hiſt. c. 13. Ioſeph. de bell. Iud. VII. 12. Hegeſ. de Excid. Ier. V. 44.*

attentifs que les autres à observer des conjonctures qui étoient principalement écrites pour leur instruction, reconnurent le temps du Messie que Iacob avoit manqué dans leur décadance. Ainsi les réflexions qu'ils firent sur leur état furent justes; & sans se tromper sur les temps du Christ, ils connurent qu'il devoient venir dans le temps qu'il vint en effet. Mais, ô foiblesse de l'esprit humain, & vanité sur ce inévitable d'aveuglement ! L'humilité du Sauveur cacha à ces orgueilleux les veritables grandeurs qu'ils devoient chercher dans leur Messie. Ils vouloient que ce fût un Roy semblable aux Rois de la terre. C'est pourquoy le flateurs du premier Herode, ébloüis de la grandeur & de la magnificence de ce Prince, qui tout tyran qu'il étoit, ne laissa pas d'enrichir la Iudée, dirent qu'il étoit luy-même ce Roy tant promis. C'est aussi ce qui donna lieu à la Secte des Herodiens, dont il est tant parlé

*Epiphph. lib. I. har. 20. Herodian.*

dans l'Evangile, & que les Payens ont connuë, puis que Perse & son Scholiaste nous apprennent, qu'encore du temps de Neron, la naissance du Roy Herode étoit celebrée par ses Sectateurs avec la même solennité que le Sabath. Iosephe tomba dans une semblable erreur. *Matt. XXII. 6 Marc. III. 13. Vers. & vet. Schol. Sat. V. 11. 180.*

Cét homme *instruit*, comme il dit luy-même, *dans les Propheties Iudaiques, comme étant Prestre & sorti de la sacerdotale*, reconnut à la verité que la venuë de ce Roy promis par Iacob convenoit aux temps d'Herode, où il nous montre luy-même avec tant de soin un commencement manifeste de la ruïne des Iuifs: mais comme il ne vit rien dans sa Nation qui remplist ces ambitieuses idées qu'elle avoit conceües de son Christ, il poussa un peu plus avant le temps de la Prophetie, & l'appliquant à Vespasien, il asseura que *cét Oracle de l'Ecriture signifioit ce Prince déclaré Empereur dans la Iudée.* *Ioseph. de bell. Iud III 14. Lib. III de bell. Iud. 14. VII. 12.*

C'est ainsi qu'il détournoit l'Ecri-

ture Sainte pour autoriser sa flaterie : aveugle, qui transportoit aux Estrangers l'esperance de Iacob & de Iuda ; qui cherchoit en Vespasien le fils d'Abraham & de David; & attribuoit à un Prince idolatre le Titre de celuy dont les lumieres devoient retirer les Gentils de d'Idolatrie.

La conjoncture des temps le favorisoit. Mais pendant qu'il attribuoit à Vespasien ce que Iacob avoit dit du Christ, les zelez qui défendoient Ierusalem se l'attribuoien à eux-même. C'est sur ce seul fondement qu'ils se promettoient l'Empire du monde, comme Iosephe le raconte ; plus raisonnables que luy, en ce que du moins il ne sortoient pas de la Nation pour chercher l'accomplissement des promesses faites à leurs Peres.

*Ioseph. lib. VII. de bell. Iud.*

Comment n'ouvroient-ils pas les yeux au grand fruit que faisoit deslors parmi les Gentils la predication de l'Evangile, & à ce nouvel Empire que Iesus-Christ éta-

bliſſoit par toute la terre ? Qu'y avoit-t'il de plus beau qu'ũ Empire où la pieté regnoit, où le vray Dieu triomphoit de l'Idolatrie, où la vie eternelle étoit annoncée aux Nations infidelles ; & l'Empire même des Ceſars n'étoit-il pas une vaine pompe à comparaiſon de celuy-cy? Mais cét Empire n'étoit pas aſſez éclatant aux yeux du monde.

Qu'il faut étre deſabusé des grandeurs humaines pour connoître Ieſus-Chriſt ! Les Iuifs connurent les temps ; les Iuifs voyoient les Peuples appellez au Dieu d'Abraham ſelon l'Oracle de Iacob par Ieſus-Chriſt & par ſes Diſciples : & toutefois ils le méconnurent ce Ieſus qui leur étoit declaré par tant de marques. Et encore que durant ſa vie & aprés ſa mort il confirmât ſa Miſſion par tant de miracles , ces aveugles le rejetterent, parce qu'il n'avoit en luy que la ſolide grandeur deſtituée de tout l'appareil qui frape les ſens & qu'il venoit plûtôt pour condamner que pour cou-

ronner leur ambition aveugle.

Et toutefois forcez par les conjonctures & les circonstances du temps, malgré leur aveuglement il sembloient quelquefois sortir de leurs preventions. Tout se disposoit tellement du temps de Nôtre-Seigneur à la Manifestation du Messie, qu'ils soubçonnerent que
*Luc.III.* Saint Iean Baptiste le pouvoit bien
15. être. Sa maniere de vie aûstere, ex-
*Ioan. I.*
19. 20. traordinaire, étonnante, les frapa; & au défaut des grandeurs du monde, ils parurent vouloir d'abord se contenter de l'éclat d'une vie si prodigieuse. La vie simple & commune de Iesus-Christ rebuta ces esprit grossiers autant superbes qui ne pouvoient étre pris que par les sens, & qui d'ailleurs éloignez d'une conversion sincere, ne vouloient rien admirer que ce qu'ils regardoient comme inimitables. De cette sorte Saint Iean Baptiste, qu'on jugea digne d'étre le Christ, n'en fut pas crû quand il montra le Christ veritable; & Iesus-Christ,

qu'il falloit imiter quand on y croyoit, parut trop humble aux Juifs pour étre ſuivi.

Cependant l'impreſſion qu'ils avoient conceüë que le Chriſt devoit paroître en ce temps, étoit ſi forte, qu'elle demeura prés d'un ſiecle parmi eux. Ils crurent que l'accompliſſement des Propheties pouvoit avoit une certaine étenduë, & n'étoit pas toûjours toute renfermée dans un point précis; de ſorte que prés de cent ans il ne ſe parloit parmi eux que des faux Chriſt qui ſe faiſoient ſuivre, & des faux Prophetes qui les annonçoient. Les ſiecles precedens n'avoient rien veû de ſemblable, & les Iuifs ne prodiguerent le nom du Chriſt, ni quand Iudas le Machabée remporta ſur leur Tyran tant de victoires, ni quand ſon frere Simon les affranchit du joug des Gentils, ni quand le premier Hyrcan fit tant de conqueſtes. Les temps & les autres marques ne convenoient pas, & ce n'eſt que dans

le siecle de Iesus - Christ qu'on a commencé à parler de tous ces Messies. Les Samaritains qui lisoient dans le Pentateuque la Prophetie de Iacob, se firent des Christs aussi-bien que les Iuifs, & un peu aprés Iesus - Christ ils reconnurent leur Dosithée. Simon le Magicien de même païs se vantoit aussi d'estre le Fils de Dieu, & Menandre son Disciple se disoit le Sauveur du monde. Dés le vivant de Iesus-Christ la Samaritaine avoit cru que le Messie *alloit venir* : tant il estoit constant dans la Nation, & parmi tous ceux qui lisoient l'ancien Oracle de Iacob, que le Christ devoit paroître dans ces conjonctures.

*Orig. tract. 27 in Matt. tom. 14. in Ioan. 1. cont. Cels. Iren. I. 20. 21. ἔρχεται Ioan. IV. 25.*

Quand le terme fut tellement passé qu'il n'y eût plus rien à attendre, & que les Iuifs eûrent veû par experience que tous les Messies qu'ils avoient suivis, loin de les tirer de leurs maux, n'avoient fait que les y enfoncer davantage: alors ils furens long-temps sans qu'il parût parmi eux de nouveaux Messies, & Bar-

chochebas est le dernier qu'ils ayent recõnu pour tel dans ces premiers temps du Christianisme. Mais l'ancienne impression ne pût étre entierement effacée. Au lieu de croire que le Christ avoit paru, comme ils avoiẽt fait encore au temps d'Adrien ; sous les Antonins ses successeurs, ils s'aviserent de dire que leur Messie estoit au monde, bien qu'il ne parût pas encore, parce qu'il attendoit le Prophete Elie qui devoit venir le sacrer. Ce discours étoit commun parmi eux dans le temps de Saint Iustin ; & nous trouvons aussi dans leur Talmud la doctrine d'un de leurs Maîtres des plus anciens, qui disoit *que le Christ estoit venu selon qu'il estoit marqué dans les Prophetes ; mais qu'il se tenoit caché quelque part à Rome parmi les pauvres mandians.* *Iustin. adv. Tryph.* *R. Iudas filius Levi. Gem. San. XI.*

Une telle reverie ne put pas entrer dans les esprits ; & les Iuifs contraints enfin d'avoüer que le Messie n'étoit pas venu dans le tẽps qu'ils avoient raison de l'attendre

selon leurs anciennes Propheties, tomberent dans un autre abîme. Peu s'en fallut qu'ils ne renonçassent à l'esperance de leur Messie qui leur manquoit dans le temps ; & plusieurs suivirent un fameux Rabbin, dont les paroles se trouvent encore conservées dans le Talmud. Celuy-cy voyant le terme passé de si loin, conclut, que *les Israëlites n'avoient plus de Messie à attendre, parce qu'il leur avoit été donné en la presence du Roy Ezechias.*

*R. Hill. Ibid. If. Abrau. de cap. fidei.*

A la verité cette oppinion, loin de prévaloir parmi les Iuifs ; y a été detestée. Mais comme ils ne cõnoissent plus rien dans les temps qui leur sont marquez par leurs Propheties, & qu'ils ne sçavent par où sortir de ce labyrinthe, ils ont fait un article de foy de cette parole que nous lisons dans le Talmud, *Tous les termes qui étoient marquez pour la venuë du Messie sont passez* ; & ont prononcé d'un commun accord, *Maudits soient ceux qui supputeront les temps du*

*Gem. San. c. XI. Moses Maim. in Epit. Talm.*

*Messie* : comme on voit dans une tempeste qui a écarté le vaisseau trop loin de sa route, le Pilote desesperé abandonner son calcul, & aller ou le mene le hazard.

*Is. Abrau. de cap. fidei.*

Depuis ce temps, toute leur étude a esté d'éluder les Propheties où le temps du Christ estoit marqué : ils ne se sont pas souciez de renverser toutes les Traditions de leurs Peres, pourvû qu'ils pussent ôter aux Chrêtiens ces admirables Propheties ; & ils en sont venus jusques à dire que celle de Iacob ne regardoit pas le Christ.

Mais leurs anciens livres les démentent. Cette Prophetie est entenduë du Messie dans le Talmud, & la maniere dont nous l'expliquons se trouve dans leurs Paraphrases, c'est à dire, dans les Commentaires les plus authentiques & les plus respectez qui soient parmi eux.

*Gem. Tr. Saned. c. XI.*

*Paraph. Onkelos Iohanã & Ierosol. V. Polyg. Ang.*

Nous y trouvons en propres termes que la maison & le Royaume de Iudas ; auquel se devoit reduire

un jour toute la posterité de Iacob & tout le Peuple d'Israël, produiroit toûjours *des Iuges & des Magistrats*, jusqu'à la venuë du Messie, sous lequel il se formeroit un Royaume composé de tous les Peuples.

C'est le témoignage que rendoient encore aux Iuifs dans les premiers temps du Christianisme, leurs plus celebres Docteurs & les plus receûs. L'ancienne Tradition si ferme, & si établie ne pouvoit étre abolie d'abord; & quoy que les Iuifs n'appliquassent pas à Iesus-Christ la Prophetie de Iacob, ils n'avoient encore osé nier qu'elle ne convînt au Messie. Ils n'en sont venus à cét excés que long temps aprés, & lors que pressez par les Chrêtiens ils ont enfin apperceû que leur propre Tradition estoit contre eux.

Pour la Prophetie de Daniel où la venuë du Christ étoit renfermée dans le terme de 490. ans, à compter depuis la vingtiéme année d'Artaxerxe à la longue main: com-

me ce terme menoit à la fin du quatriéme millenaire du monde, c'étoit auſſi une Tradition tres-ancienne parmi les Iuifs, que le Meſſie paroîtroit vers la fin de ce quatriéme millenaire, & environ deux mille ans aprés Abraham. Un Elie, dont le nom eſt grand parmi les Iuifs*, quoy que ce ne ſoit pas le Prophete, l'avoit ainſi enſeigné avant la naiſſance de Ieſus-Chriſt; & la Tradition s'en eſt conſervée dans le livre du Talmud. Vous avez veû ce terme accompli à la venuë de Nôtre-Seigneur, puis qu'il a paru en effet environ deux mille ans apres Abraham, & vers l'an 4000. du monde. Cependant les Iuifs ne l'ont pas connu; & fruſtrez de leur attente, ils ont dit que leurs pechez avoient retardé le Meſſie qui devoit venir. Mais cependant nos dates ſont aſſeurées de leur aveu propre; & c'eſt un trop grand aveuglement de faire dépendre des hommes un terme que Dieu a marqué ſi preciſémét dans Daniel.

*Gem. Tr. San. c. XI.*

C'est encore pour eux un grand embarras de voir que ce Prophete fasse aller le temps du Christ avant celuy de la ruine de Ierusalem ; de sorte que ce dernier temps étant accompli, celuy qui le precede le doit étre aussi.

*Antiq. X.c.ult. de bell. Iud.VII. 4.*

Iosephe s'est icy trompé trop grossierement. Il a bien compté les semaines qui devoient étre suivies de la desolation du Peuple Iuif ; & les voyãt accomplies dans le temps que Tite mit le siege devant Ierusalem, il ne douta point que le moment de la perte de cette Ville ne fût arrivé. Mais il ne considera pas que cette desolation devoit étre precedée de la venuë du Christ & de sa mort ; de sorte qu'il n'entendit que la moitié de la Prophetie.

Les Iuifs qui sont venus aprés luy ont voulu suppléer à ce defaut. Ils nous ont forgé un Agrippa descendu d'Herode, que les Romains, disent-ils, ont fait mourir un peu devant la ruine de Ierusalem, & ils veulent que cét Agrippa, Christ

par ſon titre de Roy, ſoit le Chriſt dont il eſt parlé dans Daniel : nouvelle preuve de leur aveuglement. Car outre que cét Agrippa ne peut étre ni le Iuſte, ni le Saint des Saints, ni la fin des Propheties, tel que devoit étre le Chriſt que Daniel marquoit en ce lieu ; outre que le meurtre de cét Agrippa, dont les Iuifs eſtoient innocens, ne pouvoit pas étre la cauſe de leur deſolation, comme devoit étre la mort du Chriſt de Daniel:ce que diſſent icy les Iuifs eſt une fable. Cet Agrippa deſcendu d'Herode fut toûjours du parti des Romains : il fut toûjours bien traité par leurs Empereurs, & regna dans un canton de la Iudée long-temps aprés la priſe de Ieruſalem, comme l'atteſte Ioſephe & les autres contemporains.

Ainſi tout ce qu'inventent les Iuifs pour éluder les Propheties, les confond. Eux-mêmes ils ne ſe fient pas à des inventions ſi groſſieres, & leur meilleure défenſe eſt dans cette loy qu'ils ont établie de

Ioſeph. lib VII. de bell. Iud. Iuſtus Tiber. Biblioth. Phot. cod. 33.

ne ſupputer plus les jour du Meſſie. Par là ils ferment les yeux volontairement à la verité, & renoncent aux Propheties où le ſaint Eſprit a luy-même compté les années: mais pendant qu'ils y renoncent, ils les accompliſſent, & font voir la verité de ce qu'elles diſent de leur aveuglement & de leur chute.

Qu'ils répondent ce qu'ils voudront aux Propheties : la deſolation qu'elles prediſoient leur eſt arrivée dans le temps marqué; l'évenement eſt plus fort que toutes leurs ſubtilitez ; & ſi le Chriſt n'eſt venu dans cette fatale conjoncture, les Prophete en qui ils eſperent les ont trompez.

Et pour achever de les convaincre, remarquez deux circonſtances qui ont accompagné leur chute & la venuë du Sauveur du monde : l'une, que la ſucceſſion des Pontifes perpetuelle & inalterable depuis Aaron, finit alors ; l'autre, que la diſtinction des Tribus & des familles toûjours conſervée juſqu'à

ce temps-y perit de leur aveu propre.

Cette diſtinction eſtoit neceſſaire juſques au temps du Meſſie. De Levi doivent naître les Miniſtres des choſes ſacrées. D'Aaron devoient ſortir les Prêtres & les Pontifes. De Iudas devoit ſortir le Meſſie même. Si la diſtinction des familles n'eût ſubſiſté juſqu'à la ruine de Ieruſalem, & juſqu'à la venuë de Ieſus-Chriſt, les Sacrifices Iudaïques auroient peri devant le temps, & David eût eſté fruſtré de la gloire d'étre reconnu pour le Pere du Meſſie. Le Meſſie eſt-il arrivé? Le Sacerdoce nouveau, ſelon l'Ordre de Melchiſedech, a-t'il commencé en ſa perſonne,& la nouvelle Royauté qui n'étoit pas de ce monde a-t'elle paru? On n'a plus beſoin d'Aaron, ni de Levi, ni de Iudas, ni de David, ni de leurs familles. Aaron n'eſt plus neceſſaire dans un temps où les Sacrifices devoient ceſſer ſelon Daniel. La maiſon de David & de *Dan. IX 27.*

Iudas a accompli sa destinée lors que le Christ de Dieu en est sorti; & comme si les Juifs renonçoient eux-mêmes à leur esperance, ils oublient precisément en ce temps la succession des familles jusques alors si soigneusement & si religieusement retenuë.

N'omettons pas une des marques de la venuë du Messie, & peut-étre la principale si nous la sçavons bien entendre, quoy qu'elle fasse le scandale & l'horreur des Juifs. C'est la remission des pechez annoncée au nom d'un Sauveur souffant. d'un Sauveur humilié & obeïssant jusqu'à la mort. Daniel avoit marqué parmi ses semaines, la semaine mysterieuse que nous avons observée, où le Christ devoit étre immolé, où l'alliance devoit étre confirmée par sa mort, où les anciens Sacrifices devoient perdre leur vertu. Ioignons Daniel avec Isaye: nous trouverons tout le fond d'un si grand mystere ; nous verrons *l'Homme de douleurs, qui est chargé*

*Dan.* IX 26.27.

*Is.* LIII.

*des iniquitez de tout le Peuple, qui donne sa vie pour le peché, & le guerit par ses playes.* Ouvres les yeux, incredules : n'est-il pas vray que la remission des pechez vous a été préchée au Nom de Iesus-Christ crucifié ? S'estoit-on avisé d'un tel mystere ? Quelqu'autre que Jesus-Christ, ou devant luy,ou aprés, s'est-il glorifié de laver les pechez par son sang ? Se sera-t'il fait crucifier exprés pour acquerir un vain honneur, & accomplir en luy-méme une si funeste Prophetie ? Il faut se taire, & adorer dans l'Evangile une doctrine qui ne pourroit pas méme venir dans la pensée d'aucun homme, si elle n'estoit veritable.

L'embarras des Juifs est extréme dans cét endroit : il trouvent dans leurs Ecritures trop de passages où il est parlé des humiliations de leur Messie. Que deviendront donc ceux où il est parlé de sa gloire & de ses triomphes ? Le dénoyement naturel est, qu'il viendra aux

triomphes par les combats, & à la gloire par les souffrances.
*Tr.Suca & Com sive Paraphr. sup. Cant. c.7.v.3.* Choses incroyable! Les Iuifs ont mieux aimé mettre deux Messies. Nous voyons dans leur Talmud & dans d'autres livres d'une pareille antiquité, qu'ils attendent un Messie souffrant, & un Messie plein de gloire; l'un mort & ressuscité; l'autre toûjours heureux & toûjours vainqueur, l'un à qui conviennent tous les passages où il est parlé de foiblesse; l'autre à qui conviennent tous ceux où il est parlé de grandeur, l'un enfin fils de Ioseph, car on n'a pu luy denier un des caracteres de Iesus-Christ qui a été reputé fils de Ioseph; & l'autre fils de David: sans jamais vouloir entendre que ce Messie fils de David devoit, selon David, *boire du torrent* avant que *de lever la teste*; *Ps.CIX.* c'est à dire, estre affligé avant que d'estre *triomphant*, comme le dit luy-même le fils de David. *O insensez & pesans de cœur qui ne pouvez croire ce qu'ont dit les Prophetes,*

*ne falloit-il pas que le Christ souffrît ces choses, & qu'il entrast dans sa gloire par ce moyen?*

Au reste, si nous entendons du Messie ce grand passage où Isaïe nous represente si vivement *l'Homme de douleurs frapé pour nos pechez* & defiguré *comme un Lepreux*, nous sommes encore soûtenus dans cette explication aussi-bien que dans toutes les autres par l'ancienne Tradition des Iuifs, & malgré leurs prévention, le Chapitre tant de fois cité de leur Talmud nous enseigne que ce *Lepreux chargé des pechez du peuple sera le Messie.* Les douleurs du Messie qui luy seront causées par nos pechez, sőt celebres & dans le même endroit & dans les autres Livres des Iuifs. Il y est souvẽt parlé de l'entrée aussi humble que glorieuse qu'il devoit faire dans Ierusalem Prophetie de Zacharie luy monté sur un asne, & cette célèbre st appliquée. De quoy les Iuifs ont-ils à se plaindre?. Tout leur estoit marqué en termes précis dans

*Is. LIII.*

*Gem. Tr. Sanhed lib. XI.*

*Ibid.*

*Ibid.*

leurs Prophetes : leur ancienne Tradition avoit conservé l'explica-
*Matth. XVI. 2. 3. 4. Luc. XII. 56.* tion naturelle de ces celebres Propheties ; & il n'y a rién de plus juste que ce reproche que leur fait le Sauveur du monde : *Hypocrites, vous sçavez juger par les vents, & par ce qui vous paroît dans le Ciel ; si le temps sera serein ou pluvieux ; & vous ne sçavez pas connoître à tant de signes qui vous sont donnez, le temps où vous estes !*

Concluons dont que les Iuifs ont eû veritablement raison de dire que *tous les termes de la venuë du Messie sont passez.* Iudas n'est plus un Royaume ni un Peuple : d'autres Peuples ont reconnu le Messie qui devoit estre envoyé. Iesus-Christ a esté montré aux Gentils : à ce signe, ils ont accouru au Dieu d'Abraham, & la benediction de ce Patriarche s'est répanduë par toute la terre. L'homme de douleurs a esté presché, & la remission des pechez a esté annoncée par sa mort. Toutes les semaines sont écoulées, la de-

solation du Peuple & du Sanctuaire, juste punition de la mort du Christ, a eû son dernier accomplissement; enfin le Christ a paru avec tous les caracteres que la Tradition des Iuifs y reconnoissoit, & leur incredulité n'a plus d'excuse.

Aussi voyons-nous depuis ce temps des marques indubitables de leur réprobation. Aprés Iesus-Christ ils n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus dans l'ignorance & dans la misere, d'où la seule extremité de leurs maux, & la honte d'avoir esté si souvent en proye à l'erreur les fera sortir, ou plûtôt la bonté de Dieu, quand le temps arresté par sa Providence pour punir leur ingratitude & dompter leur orgueïl sera accompli.

Cependant ils demeurent la risée des Peuples, & l'objet de leur aversion sans qu'une si longue captivité les fasse revenir à eux, encore qu'elle deût suffire pour les convaincre. Car enfin, comme leur dit Saint Ierôme. *Qu'attends-tu ô*

Hie.Ep. ad Dar. Tom. 3. Epist.

*Iuif incredule ? Tu as commis plusieurs crimes durant le temps des Iuges : ton Idolatrie t'a rendu l'esclave de toutes les Nations voisines, mais Dieu a eû bientôt pitié de toy, & n'a pas tardé à t'envoyer des Sauveurs. Tu as multiplié tes Idolatries sous tes Rois ; mais les abomitations où tu es tombé sous Achaz & sous Manasses n'ont esté punies que par 70. ans de captivité. Cyrus est venu, & il t'a rendu ta Patrie, ton Temple, & tes Sacrifices. A la fin tu as esté accablé par Vespasien & par Tite. Cinquante ans aprés. Adrien a achevé de t'exterminer, & il y a quatre cens ans que tu demeure dans l'oppression.* C'est ce que disoit Saint Jerôme. L'argument s'est fortifié depuis, & douze cens ans ont esté ajoûtez à la desolation du Peuple Iuif. Disons-luy donc au lieu de quatre cens ans que seize siecles ont veû durer sa captivité sans que son joug devienne plus leger. *Qu'as-tu fait, ô Peuple ingrat ? Esclave dans tous les païs, & de tous les Princes,*

*tu ne ſers point les Dieux étrangers. Comment Dieu qui t'avoit éleû t'a-t'il oublié, & que ſont devenuës ſes anciennes miſericordes ? Quel crime, quel attentat plus grand que l'Idolatrie te fait ſentir un châtiment que jamais tes Idolatries ne t'avoient attiré? Tu te tais? Tu ne peux comprendre ce qui rend Dieu ſi inéxorable ? Souvien-toy de cette parole de tes Peres ? Son ſang ſoit ſur nous & ſur nos enfans : & encore, Nous n'avons point de Roy que Ceſar. Le Meſſie ne ſera pas un Roy ; garde bien ce que tu as choiſi : demeure l'eſclave de Ceſar & des Rois juſqu'a ce que la plenitude des Gentils ſoit entrée, & qu'enfin tout Iſraël ſoit ſauvé.*

*Matth. XXVII. 26. Ioan. XIX. 15 Rom. 25. XI.*

*Reflexions particulieres ſur la converſion des Gentils.*

*Profond conſeil de Dieu, qui les voulut convertir par la Croix de I. C.*

Cette converſion des Gentils étoit la ſeconde choſe qui devoit arriver au temps du Meſſie, & la marque la plus aſſeurée de ſa venuë. Nous avons veû comme les Prophetes l'avoient clairement predite, & leurs promeſſes ſe ſont verifiées dans les temps de Nôtre-Sei-

*Raiſonnement de ſaint Paul ſur cette maniere de les convertir.*

gneur. Il est certain qu'alors seulement, & ni plûtôt, ni plus tard, ce que les Philosophes n'ont osé tenter, ce que les Prophetes ni le Peuple Iuif, lors qu'ils a été le plus protegé & le plus fidele n'ont pu faire, douze Pescheurs envoyez par Iesus-Christ & témoins de sa Resurrection l'ont accompli. C'est que la conversion du monde ne devoit étre l'ouvrage ni des Philosophes, ni même des Prophetes : il étoit reservé au Christ, & c'estoit le fruit de sa Croix.

Il falloit à la verité que ce Christ & ses Apôtres sortissent des Iuifs, & que la predication de l'Evangile
*Is. II. 2.* commençât à Ierusalem. *Vne montagne élevée devoit paroître dans les derniers temps*, selon Isaïe : c'estoit
*Ibid. 23.* l'Eglise Chrêtienne. *Tous les Gentils y devoient venir, & plusieurs*
*Ibid. 17.* *peuples devoient s'y assembler. En ce*
*18.* *jour le Seigneur devoit seul estre élevé, & les Idoles devoient estre tout à fait brisées.* Mais Isaïe qui a veû ces choses, a veû aussi en même

temps, que *la Loy qui devoit juger les Gentils, sortiroit de Sion, & que la parole du Seigneur qui devoit corriger les Peuples, sortiroit de Ierusalem*, ce qui a fait dire au Sauveur *que le salut devoit venir des Iuifs.* Et il estoit convenable que la nouvelle lumiere dont les peuples plongez dans l'Idolatrie, devoient un jour estre éclairez, se répandît par tout l'Univers du lieu où elle avoit toûjours esté. C'étoit en Iesus-Christ fils de David & d'Abraham que toutes les Nations devoient estre benies & sanctifiées. Nous l'avons souvent remarqué. Mais nous n'avons pas encore observé la cause pour laquelle ce Iesus souffrant, ce Iesus crucifié & ancanti, devoit estre le seul auteur de la conversion des Gentils, & le seul vainqueur de l'Idolatrie.

*Ioan. IV. 22.*

Saint Paul nous a expliqué ce grand mystere au 1. Chapitre de la 1. Epître aux Corinthiens, & il est bon de considerer ce bel

1.Cor.I. endroit dans toute sa suite. *Le Sei-*
17.18. *gneur*, dit-il, *m'a envoyé prêcher*
19.20. *l'Evangile, non par la sagesse & par le raisonnement humain, de peur de rendre inutile la Croix de Iesus-Chr. car la predication du mystere de la Croix est folie à ceux qui perissent, & ne paroît un effet de la puissance de Dieu qu'à ceux qui se sauvent, c'est*
Is. *à dire, à nous. En effet il est écrit, Ie*
XXIX. *détruiray la sagesse des Sages, & je re-*
14.
XXXIII. *jetteray la science des Sçavās. Où sōt*
18. *maintenant les Sages, où sont les Docteurs? Que sont devenus ceux qui recherchoient les sciences de ce siecle? Dieu n'a-t'il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde?* Sans doute, puis qu'elle n'a pû tirer les hommes de leur ignorance. Mais voicy la raison que Saint Paul en
1.Cor.I. donne. C'est que *Dieu voyant que*
21.1. *le monde avec la sagesse humaine ne l'avoit point reconnu par les ouvrages de sa Sagesse*, c'est à dire, par les creatures qu'il avoit si bien ordonnée, il a pris une autre voye, & *a resolu de sauver ses fideles par*

*la folie de la Predication*, c'eſt à dire, par le myſtere de la Croix ; où la ſageſſe humaine ne peut rien comprendre.

Nouveau & admirable deſſein de la divine Providence ! Dieu avoit introduit l'homme dans le monde, où de quelque coſté qu'il tournât les yeux, la ſageſſe du Createur reluiſoit dans la grandeur, dans la richeſſe & dans la diſpoſition d'un ſi bel ouvrage. L'homme cependant l'a méconnu : les creatures qui ſe preſentoient pour élever nôtre eſprit plus haut, l'ont arreſté : l'homme aveugle & abruti les a ſervies ; & non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ſes propres mains. Des fables plus ridicules que celles que l'on conte aux enfans, ont fait ſa religion : il a oublié la raiſon, Dieu la luy veut faire oublier d'une autre ſorte. Un ouvrage dont il entendoit la ſageſſe ne l'a point touché ; un autre ouvrage luy eſt preſenté, où ſon raiſonnement ſe perd, & où tout

luy paroît folie : c'est la Croix de Iesus-Christ. Ce n'est point en rai-
2 Cor.X sonnant qu'on entend ce mystere ;
4. 5. c'est *en captivant son intelligence sous l'obeïssance de la Foy* ; c'est *en détruisant les raisonnemens humains , & toute hauteur qui s'éleve contre la science de Dieu.*

En effet, que comprenons-nous dans ce mystere où le Seigneur de gloire est chargé d'opprobres ; où la Sagesse divine est traitée de folle; où celuy qui asseuré en luy-même
Phil.II. de sa naturelle grandeur , *n'a pas*
7. 8. *crû s'attribuer trop quand il s'est dit égal à Dieu , s'est anéanti luy-même jusqu'à prendre la forme d'esclave, & à subir la mort de la Croix ?* Toutes nos pensées se confondent; & comme disoit Saint Paul , il n'y a rien qui paroisse de plus insensé à ceux qui ne sont pas éclairez d'enhaut.

Tel étoit le remede que Dieu preparoit à l'Idolatrie. Il connoissoit l'esprit de l'homme , & il sçavoit que ce n'estoit pas par raisonne-

ment qu'il falloit détruire une erreur que le raiſonnement n'avoit pas établie. Il y a des erreurs où nous tombons en raiſonnant, car l'homme s'embroüille ſouvent à force de raiſonner : mais l'Idolatrie étoit venuë par l'extrêmité oppoſée ; c'eſtoit en éteignant tout raiſonnement, & en laiſſant dominer les ſens qui vouloient tout reveſtir des qualitez dont ils ſont touchez. C'eſt par-là que la Divinité étoit devenuë viſible, & groſſiere. Les hommes luy ont donné leur figure, & ce qui étoit plus honteux encore, leurs vices & leurs paſſions. Le raiſonnement n'avoit point de part à une erreur ſi brutale. C'eſtoit un renverſement du bon ſens, un délire, une phreneſie. Raiſonnez avec un phrenetique, & contre un homme qu'une fiévre ardente fait extravaguer ; vous ne faites que l'irriter, & rendre le mal irremediable : il faut aller à la cauſe, redreſſer le temperâment, & calmer les humeurs dont la violence cauſe

de si étranges transports. Ainsi ce ne doit pas estre le raisonnement qui guerisse le délire de l'Idolatrie. Qu'ont gagné les Philosophes avec leurs discours pompeux, avec leur stile sublime, avec leurs raisonnemens si artificieusement arrangez? Platon avec son éloquence qu'on a crû divine, a-t'il renversé un seul Autel où ces monstrueuses Divinitez étoient adorées? Au contraire, luy & ses Disciples, & tous les Sages du siecle ont sacrifié au mensonge: *Ils se sont perdus dans leurs pensées; leur cœur insensé a esté rempli de tenebres, & sous le nom de Sages qu'ils se sont donnez, ils sont devenus plus fols que les autres*, puis que contre leurs propres lumieres ils ont adoré les creatures.

Rom I. 21.22.

1. Cor. I. 20.

N'est-ce donc pas avec raison que S. Paul s'est écrié dans nôtre passage, *Où sont les Sages, où sont les Docteurs? Qu'ont operé ceux qui recherchoient les sciences de ce siecle?* Ont-ils pû seulement détruire les fables de l'Idolatrie? Ont ils seu-

lement soupçonné qu'il fallût s'opposer ouvertement à tant de blâphêmes, & souffrir, je ne dis pas le dernier supplice, mais le moindre affront pour la verité? Loin de le faire, *ils ont retenu la verité* Rom. I.
*captive*, & ont posé pour maxime 18.
qu'en matiere de Religion, il falloit suivre le peuple : le peuple qu'ils méprisoient tant, a esté leur regle dans la matiere la plus importante de toutes, où leurs lumieres sembloient le plus necessaires, Qu'as tu donc servi, ô Philosophie? *Dieu n'a-t'il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde*, comme nous disoit S. Paul? *N'a-t'il pas détruit la sagesse des Sages, & montré l'inutilité de la science des sçavans?*

C'est ainsi que Dieu a fait voir par experience, que la ruïne de l'Idolatrie ne pouvoit pas estre l'ouvrage du seul raisonnement humain. Loin de luy commettre la guerison d'une telle maladie, Dieu a achevé de le confondre par le mystere de la Croix, & tout ensemble

il a porté le remede jusqu'à la source du mal.

L'Idolatrie, si nous l'entendons, prenoit sa naissance de ce profond attachement que nous avons à nous-mêmes. C'est ce qui nous avoit fait inventer des Dieux semblables à nous ; des Dieux qui en effet n'estoient que des hommes sujets à nos passions, à nos foiblesses, & à nos vices : de sorte que sous le nom des fausses Divinitez, c'estoit en effet leurs propres pensées, leurs plaisirs & leurs fantaisies que les Gentils adoroient.

Iesus-Christ nous fait entrer dans d'autres voyes. Sa pauvreté, ses ignomines & sa Croix le rendent un objet horrible à nos sens. Il faut sortir de soy-même, rénoncer à tout, tout crucifier pour le suivre. L'homme arraché à luy-même & à tout ce que sa corruption luy faisoit aimer, devient capable d'adorer Dieu & sa verité éternelle, dont il veut dorénavant suivre les regles.

Là perissent & s'évanoüissent tou-

tes les Idoles, & celles qu'on adoroit ſur des Autels, & celles que chacun ſervoit dans ſon cœur. Celles-cy avoient élevé les autres. On adoroit Venus, parce qu'on ſe laiſſoit dominer à l'amour, & qu'on en aimoit la puiſſance. Bachus le plus enjoüé de tous les Dieux avoit des Autels, parce qu'on s'abandonnoit, & qu'on ſacrifioit, pour ainſi dire, à la joye des ſens plus douce & plus enyvrante que le vin. Ieſus-Chriſt par le myſtere de ſa Croix vient imprimer dans les cœurs l'amour des ſouffrances au lieu de l'amour des plaiſirs. Les Idoles qu'on adoroit au dehors furent diſſipées, parce que celles qu'on adoroit au dedans ne ſubſiſtoient plus : le cœur purifié, comme dit Ieſus-Chriſt luy-même, eſt rendu capable de voir Dieu ; & l'homme loin de faire Dieu ſemblable à ſoy, tâche plûtôt, autant que le peut ſouffrir ſon infirmité, à devenir ſemblable à Dieu. Matth. V. 8.

Le myſtere de Ieſus-Chriſt nous

a fait voir comment la Divinité pouvoit sans se ravilir estre unie à nôtre nature, & se revestir de nos foiblesses. Le Verbe s'est incarné: celuy qui avoit *la forme* & la natu-
Phil. II. 6. re *de Dieu*, sans perdre ce qu'il étoit, *a pris la forme d'esclave.* Inalterable en luy-même, il s'unit, & il s'approprie une nature étrangere. O hommes, vous vouliez des Dieux qui ne fussent, à dire vray, que des hommes, & encore des hommes vicieux! C'étoit un trop grand aveuglement. Mais voicy un nouvel objet d'adoration qu'on vous propose; c'est un Dieu & un Homme tout ensemble, mais un Homme qui n'a rien perdu de ce qu'il étoit en prenant ce que nous sommes. La Divinité demeure immuable, & sans pouvoir se dégrader, elle ne peut qu'élever ce qu'elle uni avec elle.

Mais encore qu'est-ce que Dieu a pris de nous? Nos vices & nos pechez? A Dieu ne plaise: il n'a pris de l'homme que ce qu'il y a

fait; & il eſt certain qu'il n'y avoit fait, ni le peché, ni le vice. Il y avoit fait la nature; il la priſe. On peut dire qu'il avoit fait la mortalité avec l'infirmité qui l'accompagne, parce qu'encore qu'elle ne fût pas du premier deſſein, elle étoit le juſte ſupplice du peché, & en cette qualité elle étoit l'œuvre de la Iuſtice divine. Auſſi Dieu n'a-t'il pas dédaigné de la prendre, & en prenant la peine du peché ſans le peché même, il a montré qu'il étoit non pas un coupable qu'on puniſſoit; mais le Iuſte qui expioit les pechez des autres.

De cette ſorte, au lieu de vices que les hommes mettoient dans leurs Dieux, toutes les vertus ont paru dans ce Dieu-homme; & afin qu'elles y paruſſent dans les dernieres épreuves, elles y ont paru au milieu des plus horribles tourmens. Ne cherchons plus d'autre Dieu viſible aprés celuy-cy: il eſt ſeul digne d'abbatre toutes les Idoles; & la victoire qu'il devoit remporter

ſus elles eſt attaché à ſa Croix.

1.Cor.I. 22.23. 24.25. C'eſt à dire, qu'elle eſt attachée à une folie apparente. *Car les Iuifs,* pourſuit Saint Paul, *demandent des miracles*, par leſquels Dieu en remuant avec éclat toute la nature, comme il fit à la ſortie d'Egypte, il les mette viſiblement au deſſus de leurs ennemis; *& les Grecs où les Gentils cherchent la ſageſſe* & des diſcours arrangez, comme ceux de leur Platon & de leur Socrate. *Et nous*, continuë l'Apoſtre, *nous prêchons Ieſus-Chriſt crucifié, ſcandale aux Iuifs*, & non pas miracle; *folie aux Gentils*, & non pas ſageſſe: *mais qui eſt aux Iuifs & aux Gentils appellez à la cõnoiſſance de la verité, la puiſſance & la ſageſſe de Dieu, parce qu'en Dieu ce qui eſt fol, eſt plus ſage que toute la ſageſſe humaine, & ce qui eſt foible eſt plus fort que toute la force humaine.* Voilà le dernier coup qu'il falloit donner à nôtre ſuperbe ignorance. La ſageſſe où on nous mene eſt ſi ſublime, qu'elle paroît folie à nôtre ſageſſe;

& les regles en ſont ſi hautes, que tout nous y paroit un égarement.

Mais ſi cette divine Sageſſe nous eſt impenetrable en elle-même, elle ſe declare par ſes effets. Une vertu fort de la Croix, & toutes les Idoles ſont ébranlées Nous les voyons tomber par terre, quoy que ſoûtenuës par toute la puiſſance Romaine. Ce ne ſont point les Sages; ce ne ſont point les Nobles, ce ne ſont point les Puiſſans qui ont fait un ſi grand miracle. L'œuvre de Dieu a eſté ſuivie, & ce qu'il avoit commencé par les humiliations de Ieſus-Chriſt, il l'a conſommé par les humiliations de ſes Diſciples. *Conſiderez, mes freres*, c'eſt ainſi que Saint Paul acheve ſon admirable diſcours, *conſiderez ceux que Dieu a appellez parmi vous*, & dont il a composé cette Egliſe victorieuſe du monde. *Il y a peu de ces Sages* que le monde admire, *il y a peu de Puiſſans & peu de Nobles : mais Dieu a choiſi ce qui eſt fol ſelon le monde, pour confondre*

1. Cor. I. 26. 27. 28. 29.

*les Sages: il a choisi ce qui estoit foible, pour confondre les Puissans; il a choisi ce qu'il y avoit de plus méprisable & de plus vil, & enfin ce qui n'estoit pas, pour détruire ce qui étoit, afin que nul homme ne se glorifie devant luy.* Les Apôtres & leurs Diciples, le rebut du monde, & le néant mesme, à les regarder par les yeux humains, ont prévalu à tous les Empereurs & à tout l'Empire. Les hommes avoient oublié la création, & Dieu l'a renouvellée en tirant de néant son Eglise qu'il a rendu toute puissante contre l'erreur. Il a confondu avec les Idoles toute la grandeur humaine qui s'interessoit à les défendre; & il a fait un si grand ouvrage, comme il avoit fait l'Univers, par la seule force de sa parole.

XII. *Diverses formes de l'idolatrie: les sës, l'interest, l'ignorance.*

L'Idolatrie nous paroist la foiblesse même, & nous avons peine à comprendre qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Mais au contraire son extravagance fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre;

vaincre ; & un ſi grand renverſe-ment du bon ſens montre aſſez combien le principe eſtoit gâté. Le monde avoit vieilly dans l'Idolatrie ; & enchanté par ſes Idoles il eſtoit devenu ſourd à la voix de la nature qui crioit contre elles. Quelle puiſſance falloit-il pour rappeller dans la memoire des hommes le vray Dieu ſi profondément oublié, & retirer le genre humain d'un ſi prodigieux aſſoupiſſement ?

*un faux reſpect de l'antiquité, la Politique, la Philoſophie, & les Hereſies viennẽt à ſon ſecours : l'Egliſe triomphe de tout.*

Tous les ſens, toutes les paſſions, tous les interêts combatoient pour l'Idolatrie. Elle eſtoit faite pour le plaiſir : les divertiſſemens, les ſpectacles, & enfin la licence même y faiſoient une partie du culte divin. Les fêtes n'étoient que des jeux ; & il n'y avoit nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de ſoin qu'elle l'eſtoit des myſteres de la Religion. Comment accoûtumer des eſprits ſi corrompus à la régularité de la Religion ve-

ritable, chaste, severe, ennemie des sens, & uniquement attachée aux biens invisibles? Saint Paul par-
*Act.* loit à Felix Gouverneur de Judée,
*XXIV.* *de la Iustice, de la Chasteté, & du*
*25.* *Iugement à venir.* Cét homme effrayé luy dit; *Retirez-vous quant à present, je vous manderay quand il faudra.* C'estoit un discours à remettre au loin à un homme qui vouloit joüir sans scrupule & à quelque prix que ce fust des biens de la terre.

Voulez-vous voir remuër l'interêt, ce puissant ressort qui donne le mouvement aux choses humaines? Dans ce grand décri de l'Idolatrie que commençoient à causer dans toute l'Asie les Prédications de Saint Paul, les Ouvriers qui gaignoient leur vie en faisant de petits Temples d'argent de la Diane d'Ephese s'assemblerent, & le plus accredité d'entre eux leur representa
*Act.* que leur gain alloit cesser: *Et non*
*XIX.* *seulement*, dit-il, *nous courons for-*
*24.* *tune de tout perdre; mais le Temple*

*de la grande Diane va tomber dans le mépris, & la Majesté de celle qui est adorée dans toute l'Asie, & même dans tout l'Vnivers, s'anéantira peu à peu.*

Que l'interêt est puissant, & qu'il est hardi quand il peut se couvrir du pretexte de la Religion! Il n'en fallut pas davantage pour émouvoir ces Ouvriers. Ils sortirent tous ensemble criant comme des furieux, *La grande Diane des Ephesiens*, & traînant les Compagnons de Saint Paul au Theatre, où toute la Ville s'estoit assemblée. Alors les cris redoublerent, & durant deux heures la place publique retentissoit de ces mots, *La grande Diane des Ephesiens.* Saint Paul & ses Compagnons furent à peine arrachez des mains du Peuple par les Magistrats qui craignirent qu'il n'arrivât de plus grands desordres dans ce tumulte. Joignez à l'interêt des particuliers, l'interêt des Prêtres qui alloient tomber avec leurs

Dieux, joignez à tout cela l'interêt des villes que la fausse Religion rendoit illustres, comme la ville d'Ephese qui devoit à son Temple ses privileges, & l'abord des étrangers dont elle étoit enrichie: quelle tempête devoit s'élever contre l'Eglise naissante, & faut-il s'étonner de voir les Apôtres si souvent battus, lapidez, & laissez pour morts au milieu de la populace? Mais un plus grand interêt va remüer une plus grande machine; l'interêt de l'Etat va faire agir le Senat, le Peuple Romain & les Empereurs.

*Liv. lib. XXXIX &c. Orat. Mæcen. ap. Dion L II. Tertul. Apol. 5. Euseb. Hist. Eccl. II. 2.*

Il y avoit déja long-temps que les Ordonnances du Senat défendoient les Religions Etrangeres. Les Empereurs étoient entrez dans la même politique; & dans cette belle deliberation où il s'agissoit de reformer les abus du Gouvernement, un des principaux Reglemens que Mecenas proposa à Auguste, fut d'empêcher les nouveautez dans la Religion

qui ne manquoient pas de causer de dangereux mouvemens dans les Estats. La maxime étoit veritable : car qu'y a-t'il qui émeuë plus violemment les esprits, & les porte à des excés plus étranges ? Mais Dieu vouloit faire voir que l'établissement de la Religion veritable n'excitoit pas de tels troubles ; & c'est une des merveilles qui montre qu'ils agissoit dans cét ouvrage. Car qui ne s'étonneroit de voir que durant trois cens ans entiers que l'Eglise a eû à souffrir tout ce que la rage des persecuteurs pouvoit inventer de plus cruel, parmi tant de seditions & tant de guerres civiles, parmi tant de conjurations contre la personne des Empereurs, il ne se soit jamais trouvé un seul Chrêtien, ni bon ni mauvais ? Les Chrêtiens défient leurs plus grands ennemis d'en nommer un seul ; il n'y en eût jamais aucun, tant la Doctrine Chrêtienne inspiroit de veneration pour la puissance publique ; & tant *Tertul. Apolog. 35. 36. &c.*

fut profonde l'impression que fit dans tous les esprits cette parole du Fils de Dieu, *Rendez à Cesar ce qui est à Cesar, & à Dieu ce qui est à Dieu.*

*Matth. XXII. 21.*

Cette belle distinction porta dans les esprits une lumiere si claire, que jamais les Chrêtiens ne cesserent de respecter l'image de Dieu dans les Princes persecuteurs de la verité. Ce caractere de soûmission reluit tellement dans toutes leurs Apologies, qu'elles inspirent encore aujourd'huy à ceux qui les lisent l'amour de l'ordre public, & fait voir qu'ils n'attendoient que de Dieu l'établissement du Christianisme. Des hommes si déterminez à la mort qui remplissoient tout l'Empire & toutes les armées, ne se sont pas échapez une seule fois durant tant de siecles de souffrance; ils se deffendoient à eux-mêmes, non seulement les actions seditieuses, mais encore les murmures. Le doigt de Dieu étoit dans cette œuvre, & nulle autre main que la

*Tertul. Apol.* 37

ſienne n'eût pû retenir des eſprits pouſſez à bont par tant d'injuſtices.

A la verité il leur étoit dur d'être traitez d'ennemis publics, & d'ennemis des Empereurs, eux qui ne reſpiroient que l'obeïſſance, & dont les vœux les plus ardens avoient pour objet le ſalut des Princes & le bonheur de l'Eſtat. Mais la politique Romaine ſe croyoit attaquée dans ſes fondemens, quand on mépriſoit ſes Dieux. Rome ſe vantoit d'être une Ville ſainte par ſa fondation, conſacrée dés ſon origine par des auſpices divins, & dédiée par ſon Auteur au Dieu de la Guerre. Peu s'en faut qu'elle ne crût Jupiter plus preſent dans le Capitole que dans le Ciel. Elle croyoit devoir ſes victoires à ſa Religion. C'eſt par là qu'elle avoit dompté & les Nations & leurs Dieux, car on raiſonnoit ainſi en ce temps : de ſorte que les Dieux Romains devoient eſtre les Maîtres des autres Dieux, comme les Romains étoient les Maîtres des

*Cic. Orat. pro Flac. Orat. Symm. ad Imp. Val. Theod. & Arc. ap. Amb tom. V. l. V. Ep. 30. Zozym. hist. li. 1 IV. &c.*

autres hommes. Rome en subjugant la Judée avoit compté le Dieu des Juifs parmi les Dieux qu'elle avoit vaincus : le vouloir faire regner, c'étoit renverser les fondemens de l'Empire ; c'étoit haïr les victoires & la puissance du Peuple Romain. Ainsi les Chrêtiens ennemis des Dieux, étoient regardez en même temps comme ennemis de la Republique. Les Empereurs prenoient plus de soin de les exterminer que d'exterminer les Parthes, les Marcomans & les Daces : le Christianisme abbatu paroissoit dans leurs Inscriptions avec autant de pompe que les Sarmates défaits. Mais ils se vantoient à tort d'avoir détruit une Religion qui s'accroissoit sous le fer & dans le feu. Les calomnies se joignoient en vain à la cruauté. Des hommes qui pratiquoient des vertus au dessus de l'homme étoient accusés de vices qui font horreur à la nature. On accusoit d'inceste ceux dont la chasteté faisoit les délices. On accusoit

de manger leurs propres enfans, ceux qui étoient bien-faiſans envers leurs perſecuteurs. Mais malgré la haine publique, la force de la verité tiroit de la bouche de leurs ennemis des témoignages favorables. Chacun ſçait ce qu'écrivit Pline le jeune à Trajan ſur les bonnes mœurs des Chrêtiens. Ils furent juſtifiez, mais ils ne furent pas exemptez du dernier ſupplice ; car il leur falloit encore ce dernier trait pour achever en eux l'image de Ieſus-Chriſt crucifié ; & ils devoient comme luy aller à la Croix avec une déclaration publique de leur innocence.

*Plin. lib. X. Ep. 97.*

L'Idolatrie ne mettoit pas toute ſa force dans la violence. Encore que ſon fonds fût une ignorance brutale & une entiere depravation du ſens humain, elle vouloit ſe parer de quelques raiſons. Combien de fois a-t'elle tâché de ſe déguiſer, & en combien de manieres s'eſt-elle transformée pour couvrir ſa honte ? Elle faiſoit quelquefois la reſpectueuſe envers la

Divinité. Tout ce qui est divin, disoit-elle, est inconnu : il n'y a que la Divinité qui se connoisse elle-même : ce n'est pas à nous à discourir de choses si hautes : c'est pourquoy il en faut croire les Anciens, & chacun doit suivre la Religion qu'il trouve établie dans son païs. Par ces maximes, les erreurs grossieres autant qu'impies qui remplissoient toute la terre, étoient sans remede, & la voix de la nature qui annonçoit le vray Dieu étoit étoufée.

On avoit sujet de penser que la foiblesse de nôtre raison égarée a besoin d'une autorité qui la ramene au principe, & que c'est de l'antiquité qu'il faut apprendre la Religion veritable. Aussi en avez-vous veû la suite immuable dés l'origine du monde. Mais de quelle antiquité se pouvoit vanter le Paganisme, qui ne pouvoit lire ses propres Histoires sans y trouver l'origine non seulement de sa Religion, mais encore de ses

Dieux ? Varron & Ciceron, sans compter les autres Auteurs, l'ont bien-fait voir. Ou bien aurions-nous recours à ces milliers infinis d'années que les Egyptiens remplissoient de fables confuses & impertinentes pour établir l'antiquité dont ils se vantoient? Mais toûjours y voyoit-on naître & mourir les Divinitez de l'Egypte; & ce Peuple ne pouvoit se faire ancien, sans marquer le cómencement de ses Dieux. *De nat. Deor. li. I. & III.*

Voicy une autre forme de l'Idolatrie. Elle vouloit qu'on servît tout ce qui passoit pour divin. La politique Romaine, qui défendoit si severement les Religions étrangeres, permettoit qu'on adorât les Dieux des Barbares, pourveû qu'elle les eût adoptez. Ainsi elle vouloit paroître équitable envers tous les Dieux, aussi-bien qu'envers tous les hommes. Elle encensoit quelque-fois le Dieu des Iuifs avec tous les autres. Nous trouvons une Lettre de Iulien l'Apôtat, par laquelle il promet aux Iuifs de *Iul. Ep. ad cõm. Iudæor.*

rétablir la sainte Cité,& de sacrifier avec eux au Dieu Createur de l'Univers. C'étoit une erreur commune. Nous avons vû que les Payens vouloient bien adorer le vray Dieu, mais non pas le vray Dieu tout seul, & il ne tint pas aux Empereurs que Iesus-Christ même dont - ils persecutoient les Disciples, n'eusse des Autels parmi les Romains.

Quoy donc les Romains ont-ils pû penser à honorer comme Dieu celuy que leurs Magistrats avoient condamné au dernier supplice, & que plusieurs de leurs Auteurs ont chargé d'opprobres ? Il ne faut pas s'en étonner, & la chose est incontestable.

Distinguons premierement ce que fait dire en general une haine aveugle,d'avec les faits positifs dont-on allegue la preuve. Il est certain que les Romains, quoy qu'ils ayent condamné Iesus-Christ, ne luy ont jamais reproché aucun crime particulier. Aussi Pilate le condamna-t'il avec repugnance, violenté par les

cris & par les menaces des Iuifs. Mais ce qui est bien plus merveilleux, les Iuifs eux-mêmes, à la poursuite desquels il a esté crucifié, n'ont conservé dans leurs anciens Livres la memoire d'aucune action qui notât sa vie, loin d'en avoir remarqué aucune qui luy ait fait meriter le dernier supplice : par où se confirme manifestement ce que nous lisons dans l'Evangile, que tout le crime de Nôtre-Seigneur a esté de s'estre dit le Christ Fils de Dieu.

En effet, Tacite nous rapporte bien le supplice de Iesus-Christ sous Ponce Pilate & durant l'Empire de Tibere ; mais il ne rapporte aucun crime qui luy ait fait meriter la mort, que celuy d'être l'Auteur d'une Secte convaincuë de haïr le genre humain, ou de luy estre odieuse. Tel est le crime de Iesus-Christ & des Chrêtiens ; & leurs plus grands ennemis n'ont jamais pû les accuser qu'en termes vagues, sans jamais alleguer un fait positif qu'on leur ait pû imputer. *Tac, an. XV. 44.*

Il eſt vray que dans la derniere perſecution, & trois cens ans aprés Jeſus-Chriſt,les Payens qui ne ſçavoient plus que reprocher ni à luy ni à ſes Diſciples,publierent de faux Actes de Pilate,où ils prétendoient qu'on verroit les crimes pour leſquels il avoit eſté crucifié. Mais comme on n'entend point parler de ces Actes dans tous les ſiecles precedens, & que ni ſous Neron, ni ſous Domitien qui regnoient dans l'origine du Chriſtianiſme, quelque ennemis qu'ils en fuſſent, on n'en trouve rien du tout : il paroît qu'ils ont eſté faits à plaiſir ; & il y a parmi les Romains ſi peu de preuves conſtantes contre Ieſus-Chriſt, que ſes ennemis ont eſté reduits à en inventer.

Voilà donc un premier fait, l'innocence de Ieſus-Chriſt ſans reproche. Ajoûtons en un ſecond, la ſainteté de ſa vie & de ſa doctrine reconnuë. Un des plus grands Empereurs Romains, c'eſt Alexandre Severe, admiroit Nôtre-Seigneur,

*Lamprid. in Alex. Sev. c. 45. 51.*

& faiſoit écrire dans les ouvrages publics auſſi bien que dans ſon Palais, quelques Sentences de ſon Evangile. Le même Empereur loüoit & propoſoit pour exemple, les ſaintes precautions avec leſquelles les Chrêtiens ordonnoient les Miniſtres des choſes ſacrées. Ce n'eſt pas tout : on voyoit dans ſon Palais une eſpece de Chapelle, où il ſacrifioit dés le matin. Il y avoit conſacré les images *des Ames ſaintes*, parmi leſquelles il rangeoit avec Orphée Jeſus-Chriſt & Abraham. Il avoit une autre Chapelle, ou comme on voudra traduire le mot Latin *Lararium*, de moindre dignité que la premiere, où l'on voyoit l'image d'Achilles & de quelques autres grands Hommes ; mais Jeſus-Chriſt eſtoit placé dans le premier rang. C'eſt un Payen qui l'écrit, & il cite pour témoin un Auteur du temps d'Alexandre. Voilà donc deux témoins de ce même fait, & voicy un autre fait qui n'eſt pas moins ſurprenant.

Quoy que Porphyre, en abjurant le Christianisme, s'en fut declaré l'ennemi, il ne laisse pas dans le Livre intitulé, *La Philosophie par les Oracles*, d'avoüer qu'il y en a eu de tres-favorables à la sainteté de Iesus-Christ.

*Porph. lib. de Philos. per orac Euseb. dem. Ev. III. 8. Aug. de Civ. Dei III. c. 23.*

A Dieu ne plaise que nous apprenions par les Oracles trompeurs la gloire du Fils de Dieu, qui les a fait taire en naissant. Ces Oracles cité par Porphyre sont de pures inventions : mais il est bon de sçavoir ce que les Payens faisoient dire à leurs Dieux sur Nôtre-Seigneur. Porphire donc nous asseure qu'il y a eu des Oracles, *où Iesus-Christ est appellé un homme pieux & digne de l'immortalité, & les Chrétiens au contraire, des hommes impurs & séduits.* Il recite ensuite l'Oracle de la Déesse Hecate, où elle parle de Iesus-Christ comme *d'un homme illustre par sa pieté, dont le corps a cedé aux tourmens, mais dont l'ame est dans le Ciel avec les Ames bienheureuses. Cette ame*, disoit la Déesse de

Porphyre,*par une eſpece de fatalité, a inſpiré l'erreur aux ames à qui le deſtin n'a pas aſſeuré les dons des Dieux & la connoiſſance du grand Iupiter; c'eſt pourquoy ils ſont ennemis des Dieux. Mais gardez-vous bien de le blâmer*,pourſuit-elle en parlant de Ieſus-Chriſt, *& plaignez ſeulement l'erreur de ceux dont je vous ay raconté la malheureuſe deſtinée.* Paroles pompeuſes & entierement vuides de ſens, mais qui montrent que la gloire de N. S. a forcé ſes ennemis à luy donner des loüanges.

Outre l'innocence & la ſainteté de Ieſus-Chriſt, il y a encore un troiſiéme point qui n'eſt pas moins importants, c'eſt ſes miracles. Il eſt certain que les Iuifs ne les ont jamais niez; & nous trouvons dans leur Talmud quelques uns de ceux que ſes Diſciples ont faits en ſon nom. Seulement pour les obſcurcir, ils ont dit qu'il les avoit faits par les enchantemens qu'il avoit appris en Egypte; ou même par le nom de Dieu, ce nom inconnu &

*Tr. de Idol. & Comm. in Eccl.*

*Tr. de Sabb. c. 12. lib. generat.*

*Iesu, seu hist. Iesu.* ineffable dont la vertu pèut tout selon les Juifs, & que Jesus Christ avoit découvert, on ne sçait comment, dans le Sanctuaire ; ou enfin, parce qu'il étoit un de ces Prophetes marquez par Moïse ; dont les miracles trompeurs devoient porter le Peuple à l'Idolatrie. *Deut. XIII. 1. 2.* Jesus-Christ vainqueur des Idoles, dont l'Evangile a fait reconnoître un seul Dieu par toute la terre, n'a pas besoin d'être justifié de ce reproche: les vrais Prophetes n'ont pas moins prêché sa Divinité qu'il a fait luy-même ; & ce qui doit resulter du témoignage des Juifs, c'est que Jesus-Christ a fait des miracles pour justifier sa Mission.

Au reste, quand ils luy reprochent qu'il les a faits par Magie, ils devroient songer que Moïse a esté accusé du même crime. C'étoit l'ancienne opinion des Egyptiens, qui étonnez des merveilles que Dieu avoit operées en leur païs par ce grand Homme, l'avoient mis au nombre des princi-

paux Magiciens. On peut voir encore cette opinion dans Pline & dans Apulée, où Moïse se trouve nommé avec Jannes & Mambré, ces celebres enchanteurs d'Egypte dont parle Saint Paul, & que Moïse avoit confondus par ses miracles. Mais la réponse des Juifs étoit aisée. Les illusions des Magiciens n'ont jamais un effet durable, ni ne tendent à établir, comme à fait Moïse, le culte du Dieu veritable, & la sainteté de vie : joint que Dieu sçait bien se rendre le Maître, & faire des œuvres que la puissance ennemie ne puisse imiter. Les mêmes raisons mettent Jesus-Christ au dessus d'une si vaine accusation, qui dés-là, comme nous l'avons remarqué, ne sert plus qu'à justifier que ses miracles sont incontestables.

*Plin. XXX.* 1. *Apul. Apol.* 2. *Tim. III.* 8.

Ils le sont en effet si fort, que les Gentils n'ont pû en disconvenir non plus que les Juifs. Celse le grand ennemi des Chrêtiens, & qui les attaque dés les premiers

temps avec toute l'habilité imaginable, recherchant avec un soin infini tout ce qui pouvoit leur nuire, n'a pas nié tous les miracles de Nôtre-Seigneur ; il s'en défend, en disant avec les Iuifs que Iesus-Christ avoit appris les secrets des Egyptiens, c'est à dire, la Magie, & qu'il voulut s'attribuër la Divinité par les merveilles qu'il fit en vertu de cét art damnable. C'est pour la méme raison que les Chrêtiens passoient pour Magiciens ; & nous avons un passage de Iulien l'Apostat qui méprise les miracles de Nôtre-Seigneur, mais qui ne les révoque pas en doute. Volusien, dans son Epistre à Saint Augustin, en fait de même ; & ce discours étoit commun parmi les Payens.

*Orig. cont. Cels. l. II.*

*Orig. ibid. & in Act. Magit. passim. Iul. ap. Cyr. lib. VI.*

*Ap. Aug. com. II. Ep. 3. 4.*

Il ne faut donc plus s'étonner, si accoûtumez à faire des Dieux de tous les hommes où il éclatoit quelque chose d'extraordinaire, ils voulurent ranger Iesus-Christ parmi

leurs Divinitez. Tibere, sur les relations qui luy venoient de Iudée, proposa au Senat d'accorder à Iesus-Christ les honneurs divins. Ce n'est point un fait qu'on avance en l'air, & Tertullien le rapporte comme public & notoire dans son Apologetique qu'il presente au Senat au nom de l'Eglise, qui n'eût pas voulu affoiblir une aussi bonne cause que la sienne par des choses où on auroit pû si aisément la confondre. Que si on veut le témoignage d'un Auteur Payen, Lampridius nous dira qu'*Adrien avoit élevé à Iesus-Christ des Temples qu'en voyoit encore du temps qu'il écrivoit*; & qu'Alexandre Severe, aprés l'avoir reveré en particulier, luy vouloit publiquement dresser des Autels, & le mettre au nombre des Dieux.

*Tertull. Apolog. 5. Euseb. hist. Ecel. II. 2.*

*Lamp. in Alex. c. 4.*

*Ibid.*

Il y a certainement beaucoup d'injustice à ne vouloir croire touchant Iesus-Christ que ce qu'en écrivent ceux qui ne se sont pas rangez parmi ses Disciples: car c'est

chercher la Foy dans les incredules, ou le soin & l'exactitude dans ceux qui occupez de toute autre chose tenoient la Religion pour indifferente. Mais il est vray neanmoins que la gloire de Jesus-Christ a eû un si grand éclat, que le monde ne s'est pû défendre de luy rendre quelque témoignage ; & je ne puis vous en rapporter de plus authentique que celuy de tant d'Empereurs.

Je reconnois toutefois qu'ils avoient encore un autre dessein. Il se méloit de la politique dans les honneurs qu'ils rendoient à Jesus-Christ. Ils prétendoient qu'à la fin les Religions s'uniroient, & que les Dieux de toutes les Sectes deviendroient communs. Les Chrêtiens ne connoissoient point ce culte mêlé,& ne mépriserent pas moins les condescendances que les rigueurs de la Politique Romaine. Mais Dieu voulut qu'un autre principe fist rejetter par les Payens les Temples que les Empereurs desti-

noient à Iesus-Christ. Les Prêtres des Idoles, au rapport de l'Auteur Payen déja cité tant de fois, declarerent à l'Empereur Adrien, *Que s'il consacroit ces Temples bâtis à l'usage des Chrêtiens, tous les autres Temples seroient abandonnez, & que tout le monde embrasseroit la Religion Chrêtienne.* L'Idolatrie même sentoit dans nôtre Religion une force victorieuse contre laquelle les faux Dieux ne pouvoient tenir, & justifioit elle-même la verité de cette sentence de l'Apôtre, *Quelle convention peut-il y avoir entre Iesus-Christ & Belial, & comment peut-on accorder le Temple de Dieu avec les Idoles?* *2. Cor. VI. 15. 16.*

Ainsi, par la vertu de la Croix, la Religion Payenne confonduë par elle-même; tomboit en ruine; & l'unité de Dieu s'établissoit tellement, qu'à la fin l'Idolatrie n'en parut pas éloignée. Elle disoit que la nature divine si grande & si étenduë ne pouvoit étre exprimée ni par un seul nom, ni sous une seule *Macrob. I Sat. 17 & seq. Apul. de Deo Soc. Aug. de Civ. IV. 10. 11.*

forme ; mais que Iupiter, & Mars, & Iunon, & les autres Dieux, n'étoient au fonds que le même Dieu, dont les vertus infinies étoient expliquées & representées par tant de mots differens. Quand ensuite il falloit venir aux Histoires impures des Dieux, à leurs infames genealogies, à leurs impudiques amours, à leurs festes & à leurs mysteres qui n'avoient point d'autre fondement que ces fables prodigieuses, toute la Religion se tournoit en allegories : c'estoit le Monde ou le Soleil qui se trouvoient être ce Dieu unique ; c'étoit les Etoilles, c'étoit l'Air, & le Feu, & l'Eau, & la Terre, & leurs divers assemblages qui étoient cachez sous les noms des Dieux & dans leurs amours. Foible & miserable refuge : car outre que les fables étoient scandaleuses & toutes les allegories froides & forcées, que trouvoit-on à la fin, sinon que ce Dieu unique étoit l'Univers avec toutes ses parties : de sorte que le fonds de la Religion estoit la

nature

nature, & toûjours la creature adorée à la place du Créateur ?

Ces foibles excuſes de l'Idolatrie, quoy-que tirée de la Philoſophie des Stoïciens, ne contentoient gueres les Philoſophes. Celſe & Porphyre chercherent de nouveaux ſecours dans la doctrine de Platon & de Pythagore, & voicy comment ils conciliojent l'unité de Dieu avec la multiplicité des Dieux vulgaires. Il n'y avoit, diſoient-ils, qu'un Dieu ſouverain : mais il eſtoit ſi grand qu'il ne ſe mesloit pas des petites choſes. Content d'avoir fait le Ciel & les Aſtres, il n'avoit daigné mettre la main à ce bas monde qu'il avoit laiſſé former à ſes ſubalternes; & l'homme, quoy-que né pour le connoître, parce qu'il eſtoit mortel, n'étoit pas une œuvre digne de ſes mains. Auſſi étoit-il inacceſſible à nôtre nature : il étoit logé trop haut pour nous ; les Eſprits celeſtes qui nous avoient faits, nous ſervoient de mediateurs auprés de luy, & c'eſt

*Orig. cont. Celſ. lib. V. VI. &c. Plat. Conv. Tim. &c. Porphyr. li. II. de abſtin. Apul. de Deo Socr. Aug. de Civ. VIII. 14. & ſeq. 18. 21. 22. IX. 36. &c.*

pourquoy il les falloit adorer.

Aug. Ep. III. ad Valusiã &c. Il ne s'agit pas de refuter ces réveries des Platoniciens, qui aussi bien tombent d'elles-mêmes. Le mystere de Iesus-Christ les détruisoit par le fondement. Ce mystere apprenoit aux hommes que Dieu qui les avoit faits à son image, n'avoit garde de les mépriser: que s'ils avoient besoin de mediateur, ce n'estoit pas à cause de leur nature que Dieu avoit faite comme il avoit fait toutes les autres; mais à cause de leur peché dont ils étoient les seuls auteurs: au reste, que leur nature les éloignoit si peu de Dieu, que Dieu ne dédaignoit pas de s'unir à eux en se faisant Homme, & leur donnoit pour mediateur, non point ces Esprits celestes que les Philosophes appelloient Demons, & que l'Ecriture appelloit Anges; mais un Homme, qui joignant la force d'un Dieu à nôtre nature infirme, nous fist un remede de nôtre foiblesse.

Que si l'orgüeil des Platoniciens

ne pouvoit pas ſe rebaiſſer juſqu'aux humiliations du Verbe fait chair, ne doivent-ils pas du moins comprendre que l'homme pour étre un peu au deſſus des Anges, ne laiſſoit pas d'être comme eux capable de poſſeder Dieu; de ſorte qu'il eſtoit plûtôt leur frere que leur ſujet, & ne devoit pas les adorer, mais adorer avec eux en eſprit de ſocieté celuy qui les avoit fait les uns & les autres à ſa reſſemblance? C'eſtoit donc non ſeulement trop de baſſeſſe, mais encore trop d'ingratitude au genre humain de ſacrifier à d'autre qu'à Dieu; & rien n'eſtoit plus aveugle que le Paganiſme, qui au lieu de luy reſerver ce culte ſuprême, le rendoit à tant de Demons.

C'eſt icy que l'Idolatrie qui ſembloit eſtre aux abois, découvrit tout-à-fait ſon foible. Sur la fin des perſecutions, Porphyre preſſé par les Chrêtiens fut contraint de dire que le ſacrifice n'eſtoit pas le culte ſuprême; & voyez juſqu'où

*Porphy. lib. II de abst. Aug. de Civ. X.*

il poussa l'extravagance. Ce Dieu tres-haut, disoit-il, ne recevoit point de Sacrifice : tout ce qui est materiel est impur pour luy, & ne peut luy estre offert. La parole même ne doit pas estre employée à son culte, parce que la voix est une chose corporelle : il faut l'adorer en silence, & par de simples pensées ; tout autre culte est indigne d'une majesté si haute.

Ainsi Dieu estoit trop grand pour estre loüé. C'étoit un crime d'exprimer comme nous pouvons ce que nous pensons de sa grandeur. Le sacrifice, quoy qu'il ne soit qu'une maniere de declarer nôtre dépendance profonde & une reconnoissance de sa souverainité, n'étoit pas pour luy. Porphyre le disoit ainsi expressément ; & cela qu'étoit-ce autre chose qu'abolir la Religion, & laisser tout à fait sans culte celuy qu'on reconnoissoit pour le Dieu des Dieux ?

Mais qu'estoit-ce donc que ces sacrifices que les Gentils offroient

dans tous les Temples ? Porphyre en avoit trouvé le secret. Il y avoit, disoit-il, des Esprits impurs, trompeurs, malfaisans, qui par un orgueil insensé vouloient passer pour des Dieux, & se faire servir par les hommes. Il falloit les appaiser, de peur qu'ils ne nous nuisissent. Les uns plus gais & plus enjoüez se laissoient gagner par des spectacles & des jeux : l'humeur plus sombre des autres vouloit l'odeur de la graisse, & se repaissoit de sacrifices sanglans. Que sert de refuter ces absurditez ? Tant y a que les Chrétiens gagnoient leur cause. Il demeuroit pour constant, que tous les Dieux ausquels on sacrifioit parmi les Gentils étoient des Esprits malins, dont l'orgueil s'attribuoit la Divinité: de sorte que l'Idolatrie, à la regarder en elle-même, paroissoit seulement l'efet d'une ignorance brutale ; mais à remonter à la source, c'étoit une œuvre menée de loin, poussée aux derniers excés par des esprits malicieux.

*Porph. II de abst. Lab. apud Aug. VIII. de Civ. 13.*

C'est ce que les Chrêtiens avoient toûjours prétendu ; c'est ce qu'enseignoit l'Evangile ; c'est ce que
Ps. XCV chantoit le Psalmiste : *Tous les*
5. *Dieux des Gentils sont des Demons, mais le Seigneur a fait les Cieux.*

Et toutefois, MONSEIGNEUR, étrange aveuglement du genre humain ! l'Idolatrie reduite à l'extrêmité, & confonduë par elle-même, ne laissoit pas de se soûtenir. Il ne falloit que la revêtir de quelque apparence, & l'expliquer en paroles dont le son fût agréable à l'oreille pour la faire entrer dans les esprits. Porphyre estoit admiré. Jamblique son sectateur passoit pour un homme divin, parce qu'il sçavoit envelopper les sentimens de son maistre de termes qui paroissoient mysterieux, quoy qu'en effet ils ne signifiassent rien. Julien
*Eunap.* l'Apostat, tout fin qu'il étoit, fut
*Maxim.* pris par ces apparences, les Payens
*Oribas.* même le racontent. Des enchan-
*Chry-santh.* temens vrais ou faux, que ces
*Ep. Iul.* Philosophes vantoient, leur au-

ſterité mal entenduë, leur abſtinence ridicule qui alloit juſqu'à faire un crime de manger les animaux, leurs purifications ſuperſtitieuſes, enfin leur contemplation qui s'évaporoit en vaines penſées, & leurs paroles auſſi peu ſolides qu'elles ſembloient magnifiques, impoſoient au monde. Mais je ne dis pas le fonds. La ſainteté des mœurs Chrêtiennes; le mépris des plaiſirs qu'elle commandoit, & plus que tout cela l'humilité qui faiſoit le fonds du Chriſtianiſme, offenſoit les hommes; & ſi nous ſçavons le comprendre, l'orgueil, la ſenſualité & le libertinage étoient les ſeules défenſes de l'Idolatrie.

*ad Iab. Amm. Marcel. lib. XXII. XXIII. XXV.*

L'Egliſe la déracinoit tous les jours par ſa doctrine, & plus encore par ſa patience. Mais ces eſprits malfaiſans qui n'avoient jamais ceſſé de tromper les hommes, & qui les avoient plongés dans l'Idolatrie, n'oublierent pas leur malice. Ils ſuſciterent dans l'Egliſe ces here-

ſies que vous avez veuës. Des hommes curieux, & par là vains & remüans, voulurent ſe faire un nom parmi les fidelles, & ne purent ſe contenter de cette ſageſſe ſobre & temperée que l'Apôtre avoit tant recommandée aux Chrêtiens. Ils entroient trop avant dans les myſteres qu'ils prétendoient meſurer à nos foibles conceptions : nouveaux Philoſophes qui meſloient les raiſonnemens humains avec la Foy, & entreprenoient de diminüer les difficultés du Chriſtianiſme, ne pouvāt digerer toute la folie que le monde trouvoit dans l'Evangile. Ainſi ſucceſſivement, & avec une eſpece de methode, tous les articles de nôtre Foy furent attaquez: la Création, la Loy de Moïſe fondement neceſſaire de la nôtre, la Divinité de Ieſus-Chriſt, ſon Incarnation, ſa Grace, ſes Sacremens, tout enfin donna matiere à des diviſions ſcandaleuſes. Celſe & les autres nous les reprochoient. L'Idolatrie ſembloit triompher. Elle regardoit le Chri-

*Rom. XII. 6.*

*Orig. lib. V. cont. Celſ.*

ſtianiſme comme une nouvelle ſecte de Philoſophie qui avoit le ſort de toutes les autres, & comme elles ſe partageoit en pluſieurs autres ſectes. L'Egliſe ne leu paroiſſoit qu'un ouvrage humain preſt à tomber de luy-même. On concluoit qu'il ne falloit pas en matiere de religion rafiner plus que nos anceſtres, ni entreprendre de changer le monde.

Dans cette confuſion de ſectes qui ſe vantoient d'eſtre Chrêtiennes, Dieu ne manqua pas à ſon Egliſe. Il ſceut luy conſerver un caractere d'autorité que les hereſies ne pouvoient prendre. Elle eſtoit Catholique & univerſelle: elle embraſſoit tous les temps; elle s'étendoit de tous côtés. Elle étoit Apoſtolique; la ſuite, la ſucceſſion, la chaire de l'unité, l'autorité primitive luy appartenoit. Tous ceux qui la quittoient, l'avoient premierement reconnuë, & ne pouvoient effacer le caractere de leur

*Iren. III 1. 2. 3. 4. Tertull. de carn. Ch. 2. de præſcr. 20. 21. 32. 36.*

nouveauté, ny celuy de leur rebellion. Les Payens eux-mêmes la regardoient comme celle qui estoit la tige, le tout d'où les parcelles s'étoient detachées, le tronc toûjours vif que les branches retranchées laissoient en son entier. Celse qui reprochoit aux Chrêtiens leurs divisions parmi tant d'Eglises schismatiques qu'il voyoit s'élever, remarquoit une Eglise distinguée de toutes les autres, & toûjours plus forte qu'il appelloit aussi pour cette raison, *la grande Eglise. Il y en a*, disoit-il, *parmi les Chrétiens qui ne reconnoissent pas le Createur, ni les Traditions des Iuifs*; il vouloit parler des Marcionites : *mais*, poursuivoit-il, *la grande Eglise les reçoit.* Dans le trouble qu'excita Paul de Samosate, l'Empereur Aurelien n'eût pas de peine à connoître la vraye Eglise Chrêtienne à laquelle appartenoit *la Maison de l'Eglise*, soit que ce fût le lieu d'Oraison, ou la maison de l'Evêque. Il l'ajugea à ceux *qui estoient en Com-*

*Origen. lib. V.*

*Euseb. Hist. Eccl. lib VII. c. 30.*

*munion avec les Evêques d'Italie & celuy de Rome*, parce qu'il voyoit de tout temps le gros des Chrêtiens dans cette communion. Lors que l'Empereur Constance broüilloit tout dans l'Eglise, la confusion qu'il y mettoit en protegeant les Ariens ne pût empêcher qu'Ammiam Marcellin tout Payen qu'il étoit, ne reconnût que cét Empereur s'égaroit de la droite voye *de la Religion Chrétienne, simple & précise par elle-même* dans ses Dogmes & dans sa Conduite. C'est que l'Eglise veritable avoit une majesté & une droiture que les heresies ne pouvoient ni imiter, ni obscurcir; au contraire, sans y penser, elles rendoient témoignage à l'Eglise Catholique. Constance qui persecutoit Saint Athanase défenseur de l'ancienne Foy, *souhaitoit avec ardeur*, dit Ammian Marcellin, *de le faire condamner par l'autorité qu'avoit l'Evêque de Rome au dessus des autres.* En recherchant de s'appuyer de cette autorité, il

*Amm. Marc. lib. XXI.*

*Id. lib. X.*

faisoit sentir aux Payens mêmes ce qui marquoit à sa Secte, & honoroit l'Eglise, dont les Ariens s'étoient separez : ainsi les Gentils même connoissoient l'Eglise Catholique. Si quelqu'un leur demandoit où elle tenoit ses assemblées, & quels estoient ses Evêques, jamais ils ne s'y trompoient. Pour les heresies, quoy qu'elles fissent, elles ne pouvoient se défaire du nom de leurs Auteurs. Les Sabelliens, les Paulianistes, les Ariens, les Pelagiens, & les autres s'offensoient en vain du titre de Parti qu'on leur donnoit. Le monde, malgré qu'ils en eussent, vouloit parler naturellement, & désignoit chaque Secte par celuy dont elle tiroit sa naissance. Pour ce qui est de la grande Eglise, de l'Eglise Catholique & Apostolique, il n'a jamais esté possible de luy nommer un autre Auteur que Iesus-Christ même, ni de luy marquer les premiers de ses Pasteurs sans remonter jusqu'aux Apôtres, ni de luy donner

un autre nom que celuy qu'elle prenoit. Ainſi quoy que fiſſent les Heretiques, ils ne la pouvoient cacher aux Payens. Elle leur ouvroit ſon ſein par toute la terre : ils y accouroient en foule. Quelques-uns d'eux ſe perdoient peut-eſtre dans les ſentiers détournez : mais l'Egliſe Catholique étoit la grande voye où entroient toûjours la pluſpart de ceux qui cherchoient Ieſus-Chriſt ; & l'experience a fait voir que c'eſtoit à elle qu'il étoit donné de raſſembler les Gentils. C'étoit elle auſſi que les Empereurs infideles attaquoient de toute leur force. Origene nous apprend que peu d'Heretiques ont eû à ſouffrir pour la Foy. Saint Iuſtin, plus ancien que luy, a remarqué que la perſecution épargnoit les Marcionites & les autres Heretiques. Les Payens ne perſecutoient que l'Egliſe qu'ils voyoient s'étendre par toute la terre, & ne connoiſſoient qu'elle ſeule pour l'Egliſe de Ieſus-Chriſt. Qu'importe qu'on luy

*Orig. cont. Celſ VII Iuſt. Apol. 2.*

arrachât quelques branches ? Sa bonne séve ne se perdoit pas pour cela : elle poussoit par d'autres endroits, & le retranchement du bois superflu ne faisoit que rendre ses fruits meilleurs. En effet, si on considere l'Histoire de l'Eglise, on verra que toutes les fois qu'une heresie l'a diminuée, elle a reparé ses pertes, & en s'étendant au dehors, & en augmentant au dedans la lumiere & la pieté, pendant qu'on a vû secher en des coins écartez les branches coupées. Les œuvres des hommes ont peri malgré l'Enfer qui les soûtenoit : l'œuvre de Dieu a subsisté : l'Eglise a triomphé de l'Idolatrie & de toutes les erreurs.

*XIII. Reflexion generale sur la suite de la Religion, & sur le rapport qu'il y a entre les Livres de l'Ecrit.*

Cette Eglise toûjours attaquée, & jamais vaincuë, est un miracle perpetuel, & un témoignage éclatant de l'immutabilité des conseils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choses humaines elle se soûtient toûjours avec une force invincible, en sorte que par une suite

non interrompuë depuis prés de dix sept cens ans nous la voyons remonter jusqu'à Iesus-Christ, dans lequel elle a recüeilli la succession de l'Ancien Peuple, & se trouve réünie aux Prophetes & aux Patriarches.

Ainsi tant de miracles étonnans que les Anciens Hebreux on vû de leurs yeux, servent encore aujourd'huy à confirmér nôtre Foy. Ce grand Dieu qui les a faits pour rendre témoignage à son Unité & à sa Toute-puissance, que pouvoit-il faire de plus authentique pour en conserver la memoire, que de laisser entre les mains de tout un grand Peuple, les Actes qui les attestent rédigez par l'ordre des temps ? C'est ce que nous avons encore dans les livres de l'Ancien Testament, c'est à dire, dans les livres les plus anciens qui soient au monde; dans les livres qui sont les seuls de l'antiquité où la connoissance du vray Dieu soit enseignée, & son service ordonné;

dans les Livres que le Peuple Iuif a toûjours si religieusement gardez. Il est certain que ce Peuple est le seul qui ait connu dés son origine le Dieu Createur du Ciel & de la Terre ; le seul par consequent qui devoit étre le dépositaire des secrets divins. Il les a aussi conservez avec une religion qui n'a point d'exemples. Les livres que les Egyptiens & les autres Peuples appelloient divins, sont perdus il y a long-temps, & à peine nous en reste-t'il quelque memoire confuse dans les Histoires anciennes. Les livres sacrez des Romains, où Numa Auteur de leur Religion en avoit écrit les mysteres, ont peri par les mains des Romains mêmes, & le Senat les fit brûler comme tendans à renverser la Religion. Ces mémes Romains ont à la fin laissé perir les livres Sibyllins si long-temps réverez parmi eux comme prophetiques, & où ils vouloient qu'on crût qu'ils trouvoient les decrets des Dieux immortels sur leur

*Tit. Liv lib. 40. c. 29. Varr. li. de cult. Deor. ap Aug. de Civ. VII 34.*

Empire, ſans pourtant en avoir jamais montré au public, je ne dis pas un ſeul volume, mais un ſeul Oracle. Les Iuifs ont eſté les ſeuls dont les Ecritures ſacrées ont eſté d'autant plus en veneration, qu'elles ont eſté plus connuës. De tous les Peuples anciens ils ſont le ſeul qui ait conſervé les monumens primitifs de ſa Religion, quoy qu'ils fuſſent pleins des témoignages de leur infidelité & de celle de leurs Anceſtres. Et aujourd'huy encore ce même Peuple reſte ſur la terre pour porter à toutes les Nations où il a eſté diſperſé, avec la ſuite de la Religion, les miracles & les predictions qui la rendent inébranlable.

Quand Ieſus-Chriſt eſt venu, & qu'envoyé par ſon Pere pour accomplir les promeſſes de la Loy, il a confirmé ſa Miſſion & celle de ſes Diſciples par des miracles nouveaux, ils ont eſté écrits avec la même exactitude. Les Actes en ont eſté publiez à toute la terre; les cir-

constances des temps, des personnes & des lieux ont rendu l'examen facile à quiconque a esté soigneux de son salut. Le monde s'est informé, le monde a cru; & si peu qu'on ait consideré les anciens monumens de l'Eglise, on avoüera que jamais affaire n'a esté jugée avec plus de réflexion & de connoissance.

Mais dans le rapport qu'ont ensemble les Livres des deux Testamens, il y a une difference à considerer; c'est que les Livres de l'Ancien Peuple ont esté composez en divers temps. Autres sont les temps de Moïse, autres ceux de Iosué & des Iuges; autres ceux des Rois: autres ceux où le Peuple a esté tiré d'Egypte & où il a receû la Loy, autres ceux où il a conquis la Terre promise, autres ceux où il y a esté rétabli par des miracles visibles. Pour convaincre l'incredulité d'un Peuple attaché aux sens, Dieu a pris une longue étenduë de siecles durant lesquels il a distribué ses miracles & ses Prophetes, afin de

renouveller souvent les témoignages sensibles par lesquels il attestoit ses veritez saintes. Dans le nouveau Testament il a suivi une autre conduite. Il ne veut plus rien reveler de nouveau à son Eglise aprés Iesus-Christ. En luy est la perfection & la plenitude, & tous les Livres divins qui ont esté composez dans la nouvelle Alliance, l'ont esté au temps des Apôtres.

C'est à dire, que le témoignage de Iesus-Christ & de ceux que Iesus-Christ même a daigné choisir pour témoins de sa Resurrection, a suffi à l'Eglise Chrêtienne. Tout ce qui est venu depuis l'a édifiée; mais elle n'a regardé comme purement inspiré de Dieu que ce que les Apôtres ont écrit, ou ce qu'ils ont confirmé par autorité.

Mais dans cette difference qui se trouve entre les Livres des deux Testamens, Dieu a toûjours gardé cét ordre admirable, de faire écrire les choses dans le temps qu'elles étoient arrivées, ou que la memoire

en étoit récente. Ainsi ceux qui les sçavoient les ont écrites ; ceux qui les sçavoient ont receu les Livres qui en rendoient témoignage : les uns & les autres les ont laissez à leurs descendans comme un heritage precieux ; & la pieuse posterité les a conservez.

C'est ainsi que s'est formé le corps des Ecritures Saintes tant de l'Ancien que du nouveau Testament ; Ecritures qu'on a regardées dés leur origine comme veritables en tout, comme données de Dieu même, & qu'on a aussi conservées avec tant de Religion, qu'on n'a pas cru pouvoir sans impieté y alterer une seule lettre.

C'est ainsi qu'elles sont venuës jusqu'à nous, toûjours saintes toûjours sacrées, toûjours inviolables ; conservées les unes par la Tradition constante du Peuple Iuif, & les autres par la Tradition du Peuple Chrêtien d'autant plus certaine, qu'elle a esté confirmée par le sang & par le martyre tant de ceux

qui ont écrit ces Livres divins que de ceux qui les ont receûs.

S. Auguſtin & les autres Peres demandent ſur la foy de qui nous attribuons les Livres profanes à des temps & à des Auteurs certains. Chacun répond auſſi-tôt que les Livres ſont diſtinguez par les differens rapports qu'ils ont aux Loix, aux Coûtumes, aux Hiſtoires d'un certain temps, par le ſtile même qui porte imprimé le caractere des âges & des Auteurs particuliers ; plus que tout cela par la foy publique, & par une Tradition conſtante. Toutes ces choſes concourent à établir les Livres divins, à en diſtinguer les temps, à en marquer les Auteurs ; & plus il y a eû de religion à les conſerver dans leur entier, plus la Tradition qui nous les conſerve eſt inconteſtable.

Auſſi a-t'elle toûjours eſté reconnuë, non ſeulement par les Orthodoxes, mais encore par les Héretiques, & même par les Infideles.

*Aug. cont. Fauſt. XI. 2. XXXII. 21. XXXIII 6.*
*Iren. I. 2. 17.*
*Tertull. adv. Marc. IV. 1. 4. 5*
*Aug. de utilit. cred. 3. 17. cont. Fauſtũ Manichæum. XXII. 79. XXVIII 4. XXXII. XXXIII Cont. adv. leg & Proph. I. 20. &c.*

Moïse a toûjours passé dans tout l'Orient, & ensuite dans tout l'Univers pour le Legislateur des Iuifs, & pour l'Auteur des Livres qu'ils luy attribuënt. Les Samaritains qui les ont receûs des dix Tribus separées, les ont conservez aussi religieusement que les Iuifs. Vous avez vû leur Tradition & leur Histoire.

*V. sup. I. part. p. 24. 25. 34. 49. 59. 63. 80. 86. 87.*

Deux Peuples si opposez ne les ont pas pris l'un de l'autre, mais tous les deux les ont receûs de leur origine commune dés les temps de Salomon & de David. Les anciens caracteres Hebreux que les Samaritains retiennent encore, montrent assez qu'ils n'ont pas suivi Esdras qui les a changez. Ainsi le Pentateuque des Samaritains & celuy des Juifs sont deux originaux complets, indépendans l'un de l'autre. La parfaite conformité qu'on y voit dans la substance du Texte, justifie la bonne foy des deux Peuples. Ce sont des témoins fideles qui conviennent sans s'être enten-

dus, ou pour mieux dire, qui conviennent malgré leurs inimitiez, & que la ſeule Tradition immemoriale de part & d'autre a unis dans la même penſée.

Ceux donc qui ont voulu dire, quoy-que ſans aucune raiſon, que ces Livres étant perdus, ou n'ayant jamais eſté, ont eſté ou rétablis, ou compoſez de nouveau, ou alterez par Eſdras; outre qu'ils ſont démentis par Eſdras même, comme on l'a pû remarquer dans la ſuite de ſon Hiſtoire, le ſont auſſi par le Pentateuque qu'on trouve encore aujourd'huy entre les mains des Samaritains tel que l'avoient leû dans les premiers ſiecles Euſebe de Ceſarée, S. Ierôme, & les autres Auteurs Eccleſiaſtiques; tel que ces Peuples l'avoient conſervé dés leur origine: & une Secte ſi foible ſemble ne durer ſi long-temps que pour rendre ce témoignage à l'antiquité de Moïſe.

Les Auteurs qui ont écrit les quatre Evangiles ne reçoivent pas

un témoignage moins asseuré du consentement unanime des fideles, des Payens, & des Heretiques. Ce grand nombre de Peuples divers qui ont receu & traduit ces Livres divins aussi-tôt qu'ils ont esté faits, conviennent tous de leur date & de leurs Auteurs. Les Payens n'ont pas contredit cette Tradition. Ni Celse qui a attaqué ces Livres sacrez, presque dans l'origine du Christianisme; ni Julien l'Apostat, quoy qu'il n'ait rien ignoré, ni rien omis, de ce qui pouvoit les décrier, ni aucun autre Payen ne les a jamais soupçonné d'estre supposez : au contraire, tous leur ont donné les mêmes Auteurs que les Chrêtiens. Les Heretiques quoy qu'accablez par l'autorité de ces Livres, n'osoient dire qu'ils ne fussent pas des Disciples de Nôtre-Seigneur. Il y en a pourtant de ces Heretiques qui ont veu les commencemens de l'Eglise, & aux yeux desquels ont esté écrits les Livres de l'Evangile. Ainsi la fraude,

fraude, s'il y en euſt pû avoir, euſt eſté éclairée de trop prés pour réüſſir. Il eſt vray qu'aprés les Apôtres, & lors que l'Egliſe étoit déja étenduë par toute la terre, Marcion & Manes conſtamment les plus temeraires & les plus ignorans de tous les Heretiques, malgré la Tradition venuë des Apoſtres, continuée par leurs Diſciples & par les Evêques à qui ils avoient laiſſé leur Chaire & la conduite des Peuples, & receuë unanimement par toute l'Egliſe Chrétienne, oſerent dire, que trois Evangiles étoient ſuppoſez, & que celuy de Saint Luc qu'ils preferoient aux autres, on ne ſçait pourquoy puis qu'il n'eſtoit pas venu par une autre voye, avoit eſté falſifié. Mais quelles preuves en donnoient-ils? de pures viſions, nuls faits poſitifs Ils diſoient pour toute raiſon, que ce qui eſtoit contraire à leurs ſentimens devoit neceſſairement avoir eſté inventé par d'autres que par les Apôtres, & alleguoient pour toute

preuve les opinions mêmes qu'on leur contestoit ; opinions d'ailleurs si extravagantes, & si manifestement insensées, qu'on ne sçait encore comment elles ont pû entrer dans l'esprit humain. Mais certes, pour accuser la bonne foy de l'Eglise, il falloit avoir en main des Originaux differens des siens, ou quelque preuve constante. Interpellez d'en produire eux & leurs Disciples, ils sont demeurez muets, & ont laissé par leur silence une preuve indubitable qu'au second siecle du Christianisme où ils écrivoient, il n'y avoit pas seulement un indice de fausseté, ni la moindre conjecture qu'on pût opposer à la Tradition de l'Eglise.

*Iren. Tertull. Aug. loc. cit.*

Que diray-je du consentement des Livres de l'Ecriture, & du témoignage admirable que tous les temps du Peuple de Dieu se donnent les uns aux autres ; Les temps du second Temple supposent ceux du premier, & nous ramenent à Salomon. La paix n'est venuë que par

les combats ; & les conquſtes du Peuple de Dieu nous font monter juſqu'aux Juges, juſqu'à Joſué, & juſqu'à la ſortie d'Egypte. En regardant tout un Peuple ſortir d'un Royaume où il étoit étranger, on ſe ſouvient comment il y étoit entré. Les douze Patriarches paroiſſent auſſi toſt, & un Peuple qui ne s'eſt jamais regardé que comme une ſeule famille, nous conduit naturellement à Abraham qui en eſt la tige. Ce Peuple eſt il plus ſage & moins porté à l'Idolatrie aprés le retour de Babylone? C'eſtoit l'effet naturel d'un grand chaſtiment. ques ſes fautes paſſées luy avoient attiré. Si ce peuple ſe glorifie d'avoir vû durant pluſieurs ſiecles des miracles que les autres Peuples n'ont j'amais veûs, il peut auſſi ſe glorifier d'avoir eû la connoiſſance de Dieu qu'aucun autre Peuple n'avoit. Que veut-on que ſignifie la Circoncifion,& la Feſte des Tabernacles, & la Paſque, & les autres Feſtes celebrées dans la Nation de

temps immemorial, sinon les choses qu'on trouve marquées dans le Livre de Moïse? Qu'un Peuple distingué des autres par une Religion & par des mœurs si particulieres, qui conserve dés son origine sur le fondement de la Création & sur la Foy de la Providence, une doctrine si suivie & si élevée, une memoire si vive d'une longue suite de faits si necessairement enchaisnez, des Céremonies si reglées & des Coustumes si universelles, ait esté sans une Histoire qui luy marquast son origine & sans une Loy qui luy prescrivist ses Coustumes pendant mille ans qu'il est demeuré en estat; & qu'Esdras ait commencé à luy vouloir donner tout à coup sous le nom de Moïse, avec l'Histoire de ses antiquitez, la Loy qui formoit ses mœurs quand ce Peuple devenu captif à veu son ancienne Monarchie renversée de fonds en comble: quelle fable plus incroyable pourroit-on jamais inventer? & peut-on y don-

ner créance,ſans joindre l'ignorance au blaſphême?

Pour perdre une telle Loy, quand on l'a une fois receuë, il faut qu'un Peuple ſoit exterminé, ou que par divers changemens il en ſoit venu à n'avoir plus qu'une idée confuſe de ſon origine, de ſa Religion, & de ſes couſtumes. Si ce malheur eſt arrivé au Peuple Juifs, & que la Loy ſi connuë ſous Sedecias ſe ſoit perduë ſoixante ans aprés malgré les ſoins d'un Ezechiel, d'un Jeremie, d'un Baruch, d'un Daniel, ſans compter les autres, & dans le temps que cette Loy avoit ſes Martyrs comme le montrent les perſecutiõs de Daniel & des trois enfans; ſi, dis-je, cette ſainte Loy s'eſt perduë en ſi peu de temps, & demeure ſi profondement oubliée qu'il ſoit permis à Eſdras de la rétablir à la fantaiſie: ce n'eſtoit pas le ſeul livre qu'il luy falloit fabriquer. Il luy falloit compoſer en même temps tous les Prophetes anciens &

nouveaux, c'est à dire, ceux qui avoient écrit & devant & durant la captivité; ceux que le Peuple avoit vû écrire, aussi bien que ceux dont il conservoit la memoire; & non seulement les Prophetes, mais encore les livres de Salomon, & les Pseaumes de Divid, & tous les livres d'Histoire, puis qu'à peine se trouvera-t'il dans toute cette Histoire un seul fait considerable, & dans tous ces autres livres un seul Chapitre, qui détaché de Moïse tel que nous l'avons, puisse subsister un seul moment. Tout y parle de Moïse, tout y est fondé sur Moïse; & la chose devoit estre ainsi, puis que Moïse & sa Loy, & l'Histoire qu'il a écrite étoit en effet dans le peuple Juif tout le fondement de la conduite publique & particuliere. C'estoit en verité à Esdras une merveilleuse entreprise, & bien nouvelle dans le monde, de faire parler en méme temps avec Moïse tant d'hommes de caractere & de stile different, & chacun

d'une maniere uniforme & toûjours ſemblable à elle-même, & faire accroîre tout à coup à tout un Peuple que ce ſont là les livres anciens qu'il a toûjours reverez, & les nouveaux qu'il a vû faire, comme s'il n'avoit jamais oüy parler de rien, & que ſa connoiſſance du temps preſent auſſi bien que celle du temps paſſé fuſt tout à coup abolie. Tels ſont les prodiges qu'il faut, croire quand on ne veut pas croire les miracles du Tout puiſſant, ni recevoir le témoignage par lequel il eſt conſtant qu'on a dit à tout un grand Peuple qu'il les avoit vûs de ſes yeux.

Mais ſi ce Peuple eſt revenu de Babylone dãs la terre de ſes Peres ſi nouveau & ſi ignorant qu'à peine ſe ſouvinſt il qu'il euſt eſté ; en ſorte qu'il ait receû ſans examiner tout ce qu'Eſdras aura voulu luy donner : comment donc voyons-nous dans le livre qu'Eſdras a écrit & dans celuy de Nehemias ſon Contemporain ; tout ce qu'on y dit

des livres divins ? Avec quel front
1. Esd. III. VII. 2 Esd. V. VIII. IX. XII. XIII. Esdras & Nehemias osent-ils parler de la Loy de Moïse en tant d'endroits, & publiquement, comme d'une chose connuë de tout le monde, & que tout le monde avoit entre ses mains ? Comment voit-on tout le Peuple agir naturellement en consequence de cette Loy, comme l'ayant eû toûjours presente ? 2. Par. XXXVI. 22. 2. Esdr. I. 1. Mais comment dit-on dans le méme temps, & dans le retour du Peuple, que tout ce Peuple admira l'accomplissement de l'Oracle de Jeremie touchant les 70. ans de captivité ? Ce Jeremie qu'Esdras venoit de forger avec tous les autres Prophetes, comment a-t'il tout d'un coup trouvé creance ? Par quel artifice nouveau a t'on pû persuader à tout un Peuple, & aux vieillards qui avoient veû ce Prophete, qu'ils avoient toûjours attendu la delivrance miraculeuse qu'il leur avoit annoncée dans ses écrits ! Mais tout cela sera encore supposé : Esdras & Ne-

hemias n'auront point écrit l'Hîtoire de leur temps ; quelque autre l'aura faite sous leur nom, & ceux qui ont fabriqué tous les autres livres de l'ancien Testament auront esté si favorisez de la posterité, que d'autres faussaires leur en auront supposé à eux-mémes, pour donner créance à leur imposture.

On aura honte sans doute de tant d'extravagances ; & au lieu de dire qu'Esdras ait fait tout d'un coup paroistre tant de livres si distinguez les uns des autres par caracteres du stile & du temps on dira qu'il y aura pû inserer les miracles & les prédictions qui les font passer pour divins :erreur plus grossiere encore que la précedente, puis que ces miracles & ces prédictions sont tellement répandus dás tous ces livres, sont tellement inculquez & répetez si souvent, avec tant de tours divers & une si grande varieté de fortes figures ; en un mot en font tellement tout le corps, qu'il faut n'avoir jamais

seulement ouvert ces saints Livres, pour ne voir pas qu'il est encore plus aisé de les refondre, pour ainsi dire, tout à-fait, que d'y inserer choses que les incredules sont si fâchez d'y trouver. Et quand même on leur auroit accordé tout ce qu'ils demandent, le miraculeux & le divin est tellement le fonds de ces livres, qu'il s'y retrouveroit encore malgré qu'on en eût. Qu'Esdras; si on veut, y ait ajoûté aprés toutes les prédictions des choses déja arrivées de son temps: celles qui se sont accomplies depuis que vous avez veües en si grand nombre, qui les aura ajoûtées? Dieu aura peut estre donné à Esdras le don de Prophetie, afin que l'imposture d'Esdras fust plus vraysemblable; & on aimera mieux qu'un faussaire soit Prophete, qu'Isaïe, ou que Jeremie, ou que Daniel; ou bien chaque siecle aura porté un faussaire heureux que tout le Peuple en aura cru; & de nouveaux imposteurs, par un zele ad-

mirable de Religion, auront ſans ceſſe ajouſté aux Livres divins, aprés même que le Canon aura eſté clos, qu'ils ſe ſeront répandus avec les Juifs par toute la terre, & qu'on les aura traduits en tant de langues étrangeres. N'euſt-ce pas eſté à force de vouloir établir la Religion, la détruire par les fondemens ? Tout un peuple laiſſe-t'il donc changer ſi facilement ce qu'il croit eſtre divin, ſoit qu'il le croye par raiſon ou par erreur ? Quelqu'un peut il eſperer de perſuader aux Chrétiens, ou même aux Turcs, d'ajouſter un ſeul Chapitre ou à l'Evangile, ou à l'Alcoran ? Mais peut-eſtre que les Juifs étoient plus dociles que les autres Peuples, ou qu'ils étoient moins religieux à conſerver leurs ſaints Livres: Quels monſtres d'opinions ſe faut-il mettre dans l'eſprit, quand on veut ſecoüer le joug de l'autorité divine, & ne regler ſes ſentimens, non plus que ſes mœurs, que par ſa raiſon égarée ?

Qu'on ne dise pas que la discussion de ces faits est embarassante: car quand elle le seroit, il faudroit ou s'en rapporter à l'autorité de l'Eglise & à la Tradition de tant de siecles, ou pousser l'examen jusqu'au bout, & ne pas croire qu'on en fust quitte pour dire qu'il demande plus de temps qu'on n'en veut donner à son salut. Mais au fonds, sans remuer avec un travail infini les livres des deux Testamens, il ne faut que lire le livre des Pseaumes où sont recueillis tant d'anciens Cantiques du Peuple de Dieu, pour y voir dans la plus divine Poësie qui fut jamais des monumens immortels de l'Histoire de Moïse, de celle des Iuges, de celle des Rois, imprimez par le chant & par la mesure dans la memoire des hommes. Et pour le nouveau Testament, les seules Epistres de Saint Paul si vives, si originales, si fort du temps, des affaires & des mouvemens, qui étoiét alors,&enfin d'un caractere si

marqué ; ces Epîtres, dis-je, receuës par les Egliſes auſquelles elles eſtoient adreſſées, & de là communiquées aux autres Egliſes, ſuffiroient pour convaincre les eſprits bien-faits, que tout eſt ſincere & original dans les Ecritures que les Apôtres nous ont laiſſées.

Ainſi ſe ſoûtiennent-elles les unes les autres avec une force invincible. Les Actes des Apôtres ne font que continuer l'Evangile ; leurs Epîtres le ſuppoſent neceſſairement : mais afin que tout ſoit d'accord, & les Actes & les Epîtres & les Evangiles reclament par tout les anciens Livres des Juifs. Saint Paul & les autres Apôtres ne ceſſent d'alleguer ce que *Moïſe a dit*, ce qu'il *a écrit* ; ce que les Prophetes ont dit & écrit aprés Moïſe. Jeſus-Chriſt appelle en témoignage *la Loy de Moïſe, les Prophetes & les Pſeaumes*, comme des témoins qui dépoſent tous de la méme verité. S'il veut expliquer ſes myſteres, *il commẽce par Moïſe & par les Prophetes*,

*Act. III. 22. VII. 32. &c.*
*Rom. X. 5. 19.*
*Luc. XXIV. 44.*
*Ibid. 27.*

& quand il dit aux Juifs que *Moïse a écrit de luy*, il pose pour fondement ce qu'il y avoit de plus constant parmi eux, & les ramene à la source même de leurs Traditions.

Joan V. 46.47.

Voyons neanmoins ce qu'on oppose à une autorité si reconnuë, & au consentement de tant de siecles car puis que de nos jours on a bien osé puplier en toute sorte de Langues des Livres contre l'Ecriture, il ne faut point dissimuler ce qu'on dit pour d'écrier ses antiquitez. Que dit on donc pour autoriser la supposition du Pentateuque, & que peut on objecter à une Tradition de trois mille ans soûtenuë par sa propre force & par la suite des choses; Rien de suivi, rien de positif, rien d'important; des chicanes sur des nombres, sur des lieux, ou sur des noms: & de telles observations qui dans toute autre matiere ne passeroient tout au plus que pour de vaines curiositez incapables de donner atteinte au fond des choses, nous sont icy alleguées comme fai-

sant la décision de l'affaire la plus serieuse qui fust jamais.

Il y a, dit-on, des difficultez dans l'Histoire de l'Ecriture. Il y en a sans doute qui n'y seroient pas si le Livre estoit moins ancien, ou s'il avoit esté supposé, comme on l'ose dire, par un homme habile & industrieux; si l'on eût esté moins religieux à le donner tel qu'on le trouvoit, & qu'on eût pris la liberté d'y corriger ce qui faisoit de la peine. Il y a les difficultez que fait un long temps, lors que les lieux ont changé de nom ou d'état: lors que les dates sont oubliées: lors que les Genealogies ne sont plus connuës; & qu'il n'y a plus de remede aux fautes qu'une copie tant soit peu negligée introduit si aisément en de telles choses; ou que des faits échapez à la memoire des hommes laissent de l'obscurité dans quelque partie de l'Histoire. Mais enfin cette oscurité est-elle dans la suite même, ou dans le fonds de l'affaire? Nulle-

ment tout y est suivi ; & ce qui reste d'obscur ne sert qu'à faire voir dans les Livres saints une antiquité plus venerable.

Mais il y a des alterations dans le Texte : les anciennes Versions ne s'accordent pas ; l'Hebreu en divers endroits est different de luy-même ; & le texte des Samaritains, outre le mot qu'on les accuse d'y avoir changé exprés en faveur de leur Temple de Garizim, differe encore en d'autres endroits de celuy des Juifs. Et de là que conclura-t'on ? que les Juifs ou Esdras auroient supposé le Pentateuque au retour de la captivité ? C'est justement tout le contraire qu'il faudroit conclure. Les differences du Samaritain ne servent qu'à confirmer ce que nous avons déja établi, que leur texte est indépendant de celuy des Juifs. Loin qu'on puisse s'imaginer que ces schismatiques ayent pris quelque chose des Juifs & d'Esdras, nous avons veû au contraire que c'est en haine des

*Deut. XXVII. 4.*

*V. sup. 1. p. 49. & seq. 57. 63.*

Juifs & d'Eſdras, & en haine du premier & du ſecond Temple qu'ils ont inventé leur chimere de Garizim. Qui ne voit donc qu'ils auroient plûtôt accuſé les impoſtures des Juifs que de les ſuivre? Ces rebelles qui ont mepriſé Eſdras & tous les Prophetes des Juifs, avec leur Temple & Salomon qui l'avoit bâti, auſſi bien que David qui en avoit deſigné le lieu, qu'ont-ils reſpecté dans leur Pentateuque, ſinon une antiquité ſuperieure non ſeulement à celle d'Eſdras & des Prophetes, mais encore à celle de Salomon & de David, en un mot l'antiquité de Moïſe dont les deux Peuples conviennent? Combien donc eſt inconteſtable l'autorité de Moïſe & du Pentateuque que toutes les objections ne font qu'affermir?

Mais enfin d'où viennent ces varietez des textes & des verſions? D'où viennent-elles en effet, ſinon de l'antiquité du livre méme qui a paſſé par les mains de tant de copiſtes depuis tant de ſiecles que

la langue dans laquelle il est écrit, a cessé d'estre commune ; Mais laissons les vaines disputes, & tranchons en un mot la difficulté par le fond. Qu'on me dise s'il n'est pas constant que de toutes les Versions, & de tout le Texte quel qu'il soit, il en reviendra toûjours les mêmes Loix, les mêmes Miracles, les mêmes Predictions, la même suite d'Histoire, le même corps de Doctrine, & enfin la même substance. En quoy nuisent aprés cela les diversitez des Textes ; Que nous falloit il davantage que ce fond inalterable des Livres sacrez, & que pouvions-nous demander de plus à la divine Providence ? Et pour ce qui est des Versions, est-ce une marque de supposition ou de nouveauté, que la langue de l'Ecriture soit si ancienne qu'on en ait perdu les delicatesses, & qu'on se trouve empéché à en rendre toute l'élegance en toute la force dans la derniere rigueur ; N'est-ce pas plûtôt une preuve de la plus grande antiqui-

té? Et ſi on veut s'attacher aux petites choſes,qu'on me diſe ſi de tant d'endroits où il y a de l'embaras, on en a rétabli un ſeul par raiſonnement ou par conjecture. On a ſuivi la foy des exemplaires ; & comme la Tradition n'a jamais permis que la ſaine doctrine pût étre alterée, on a cru que les autres fautes, s'il y en reſtoit, ne ſerviroient qu'à prouver qu'on n'a rien icy innové par ſon propre eſprit.

Mais enfin, & voicy le fort de l'objection : n'y a-t'il pas des choſes ajoûtées dans le Texte de Moïſe, & d'où vient qu'on trouve ſa mort à la fin du Livre qu'on luy attribuë ; Quelle merveille que ceux qui ont continué ſon Hiſtoire ayent ajoûé ſa fin bien-heureuſe au reſte de ſes actions, afin de faire du tout un méme corps ? Pour les autres additions, voyons ce que c'eſt. Eſt-ce quelque Loy nouvelle, ou quelque nouvelle Ceremonie, quelque Dogme, quelque Miracle,

quelque Predication ? On n'y songe seulement pas : il n'y en a pas le moindre soupçon, ni le moindre indice : c'eust esté ajoûter à l'œuvre de Dieu : la Loy l'avoit défendu, & le scandale qu'on eust causé eust esté horrible Quoy donc, on aura continué peut-estre une genealogie commencée ; on aura peut-estre expliqué un nom de ville changé par le temps ; à l'occasion de la manne dont le Peuple a esté nourri durant quarante ans, on aura marqué le temps où cessa cette nourriture celeste, & ce fait écrit depuis dans un autre Livre sera demeuré par remarque dans celuy de Moïse comme un fait constant & public dont tout le Peuple estoit témoin ; quatre ou cinq remarques de cette nature faites par Josué, ou par Samüel, ou par quelque autre Prophete d'une pareille antiquité ; parce qu'elles ne regardoient que des faits notoires & où constamment il n'y avoit point de difficulté, auront na-

*Deuter. IV. 2. XII. 12.*

*V suprà 2. part. p. 202.*

*Jos. V. 12.*

*Exod. XVI 34.*

turellement paſſé dans le Texte ; & la méme Tradition nous les aura apportées avec tout le reſte:auſſi-tôt tout ſera perdu ? Eſdras ſera accuſé, quoy-que le Samaritain,où ces Remarques ſe trouvent, nous montre qu'elles ont une antiquité non ſeulement au deſſus d'Eſdras, mais au-deſſus du Schiſme des dix Tribus? N'importe ; il faut que tout retombe ſur Eſdras.Si ces Remarques venoient de plus haut,le Pentateuque ſeroit encore plus ancien qu'il ne faut ; & on ne pourroit aſſez reverer l'antiquité d'un Livre dont les Notes mêmes auroient un ſi grand âge.Eſdras aura donc tout fait ; Eſdras aura oublié qu'il vouloit faire parler Moïſe, & luy aura fait écrire ſi groſſierement comme déja arrivé ce qui s'eſt paſſé aprés luy. Tout un ouvrage ſera convaincu de ſuppoſition par ce ſeul endroit ; l'autorité de tant de ſiecles & la foy publique ne luy ſervira plus de rien : comme ſi au contraire on ne voyoit pas que ces Remarques dont on ſe pré-

vaut sont une nouvelle preuve de sincerité & de bonne foy, non seulement dans ceux qui les ont faites, mais encore dans ceux qui les ont transcrites. A-t'on jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un Livre divin, mais de quelque Livre que ce soit par des raisons si legeres; Mais c'est que l'Ecriture est un Livre ennemi du genre humain, il veut obliger les hommes à soûmettre leur esprit à Dieu, & à reprimer leurs passions dereglées : il faut qu'il perisse; & à quelque prix que ce soit, il doit étre sacrifié au libertinage.

Au reste, ne croyez pas que l'impieté s'engage sans necessité dans toutes les absurditez que vous avez veuës. Si contre le témoignage du genre humain, & contre toutes les regles du bon sens, elle s'attache à ôter au Pentateuque & aux Propheties leurs Auteurs toûjours reconnus, & à leur contester leurs dates; c'est que les dates font tout en cette matiere pour deux raisons.

Premierement, parce que des Livres plein de tant de faits miraculeux qu'on y voit revétus de leurs circonſtances les plus particulieres, & avancez non ſeulement comme publics, mais encore comme preſens, s'ils euſſent pû étre démentis, auroient porté avec leur condamnation; & au lieu qu'ils ſe ſoûtiennent de leur propre poids, ils ſeroient tompez par eux-mémes il y a long-temps. Secondement, parce que leurs dates étant une fois fixées, on ne peut plus effacer la marque infaillible d'inſpiration divine qu'ils portent empreinte dans le grand nombre & la longue ſuite des Predications memorables dont on les trouve remplis.

C'eſt pour éviter ces miracles & ces prediĉtions que les impies ſont tombez dans toutes les abſurditez qui vous ont ſurpris. Mais qu'ils ne penſent pas échaper à Dieu : il a reſervé à ſon Ecriture une marque de divinité qui ne ſouffre aucune atteinte. C'eſt le rapport des deux

Testamens. On ne dispute pas du moins que tout l'ancien Testament ne soit écrit devant le nouveau. Il n'y a point icy de nouvel Esdras qui ait pû persuader aux Juifs d'inventer ou falsifier leur Ecriture en faveur des Chrêtiens qu'ils persecutoient. Il n'en faut pas davantage. Par rapport des deux Testamens, on prouve que l'un & l'autre est divin. Ils ont tous deux le même dessein & la mesme suite : l'un prepare la perfection que l'autre montre à découvert ; l'un pose le fondement, & l'autre acheve l'édifice; en un mot l'un predit ce que l'autre fait voir accompli.

Ainsi tous les temps son unis ensemble, & un dessein eternel de la divine Providence nous est revelé. La Tradition du peuple Juif & celle du Peuple Chrêtien ne font ensemble qu'une méme suite de Religion, & les Ecritures des deux Testamens ne font aussi qu'un méme corps & un mesme livre.

Et à cause que la discussion des Prédi

Predications particulieres, quoy qu'en soy pleine de lumiere, dépend de beaucoup de faits que tout le monde ne peut pas suivre également, Dieu en a choisi quelques-uns qu'il a rendu sensibles aux plus ignorans. Ces faits illustres, ces faits éclatant dont tout l'Univers est témoin, sont, MONSEIGNEUR, les faits que j'ay tasché jusques-icy de vous faire suivre, c'est à dire, la desolation du Peuple Juif & la conversion des Gentils arrivés ensemble, & toutes les deux précisément dans le mêmetemps que l'Evangile a esté presché, & que Iesus-Christ a paru.

Ces trois choses unies dans l'ordre des temps, l'estoient encore beaucoup davantage dans l'ordre des conseils de Dieu. Vous les avez vû marcher ensemble dans les anciennes Propheties : mais Iesus-Christ fidele interprete des Propheties & des volontez de son Pere, nous a encore mieux expliqué cette liaison dans son Evangile.

Il le fait dans la Parabole de la Vigne si familiere aux Prophetes. Le Pere de famille avoit planté cette Vigne, c'est à dire, la Religion veritable fondée sur son alliance, & l'avoit donnée à cultiver à des Ouvriers, c'est à dire, aux Iuifs. Pour en recueïllir les fruits, il envoye à diverses fois ses serviteurs, qui sont les Prophetes. Ces Ouvriers infideles les font mourir. Sa bonté le porte à leur envoyer son propre Fils. Ils le traitent encore plus mal que les serviteurs. A la fin il leur oste sa Vigne, & la donne à d'autres Ouvriers : il leur oste la grace de son alliance pour la donner aux Gentils.

Ces trois choses devoient dont concourir ensemble, l'envoy du Fils de Dieu, la reprobation des Iuifs, & la vocation des Gentils. Il ne faut plus de Commentaire à la Parabole que l'évenement à interpretée.

Vous avez veu que les Iuifs avoüent que le Royaume de Iuda

& l'eſtat de leur Republique a commencé à tomber dans les temps d'Herode, & alors que Ieſus-Chriſt eſt venu au monde. Mais ſi les alterations qu'ils faiſoient à la Loy de Dieu leur ont attiré une diminuſion ſi viſible de leur puiſſance, leur derniere deſolation qui dure encore, devoit eſtre la punition d'un plus grand crime.

Ce crime eſt viſiblement leur méconnoiſſance envers leur Meſſie, qui venoit les inſtruire & les affranchir. C'eſt auſſi depuis ce temps qu'un joug de fer eſt ſur leur teſte; & ils en ſeroient accablez, ſi Dieu ne les reſervoit à ſervir un jour ce Meſſie qu'ils ont crucifié.

Voilà donc déja un fait averé & public; c'eſt la ruïne totale de l'eſtat du peuple Iuif dans le temps de Jeſus-Chriſt. La converſion des Gentils qui devoit arriver dans le même temps, n'eſt pas moins averée. En même temps que l'ancien culte eſt détruit dans Ieruſalem avec le Temple, l'Idolatrie eſt

attaquée de tous côtez: & les Peuple qui depuis tant de miliers d'années avoient oublie leur Createur, se reveillent d'un si long assoupissement.

Et afin que tout conviennent, les promesses spirituelles sont développées par la prédication de l'Evangile, dans lé temps que le Peuples Iuif qui n'en avoit receu que de temporelles, réprouvé manifestement pour son incredulité, & captif par toute la terre, n'a plus de grandeur humaine à esperer. Alors le Ciel est promis à ceux qui souffrent persecution pour la Iustice: les secrets de la vie future sont prechez; & la vraye beatitude est montrée loin de ce sejour où regne la mort, où abondent le peché & tous les maux.

Si on ne découvre que pas icy un dessein toûjours soûtenu & toûjours suivi; si on n'y voit pas un même ordre des conseils de Dieu qui prepare dés l'origine du monde ce qu'il acheve à la fin des temps, & qui sous divers estats, mais avec une

succession toûjours constante, perpetuë aux yeux de tout l'Univers la sainte Societé où il veut estre servi: on merite de ne rien voir, & d'estre livré à son propre endurcissement comme au plus juste & au plus rigoureux de tous le supplices.

Et afin que cette suite du Peuple de Dieu fust claire aux mions clairvoyant, Dieu la rend sensible & palpable par des faits que personne ne peut ignorer, s'il ne ferme volontairement les yeux à la verité. Le Messie est attendu par les Hebreux; il vient, & il appelle les Gentils comme il avoit esté prédit Le Peuple qui le reconnoist comme venu, est incorporé au Peuple qui l'attendoit, sans qu'il y ait entre deux un seul moment d'interruption : ce Peuple est répandu par toute la terre : les Gentils ne cessent de s'y aggreger; & cette Eglise que Jesus-Christ a établie sur la pierre, malgré les efforts de l'Enfer, n'à jamais esté renversée.

Quelle consolation aux enfans de Dieu ! mais qu'elle conviction de la verité, quand ils voyent que d'Innocens XI. qui remplit aujourd'huy si dignement le premier Siege de l'Eglise, on remonte sans interruption jusqu'à Saint Pierre établi par Iesus-Christ Prince des Apôtres : d'où, en reprenant les Pontifes qui ont servi sous la Loy, on va jusqu'à Aaron & jusqu'à Moïse ; de là jusqu'aux Patriarches, & jusqu'à l'origine du monde ! Quelle suite, quelle Tradition, quel enchaînement merveilleux ! Si nostre esprit naturellement incertain, & devenu par ses incertitudes le joüet de ses propres raisonnemens, a besoin dans les questions où il y va du salut, d'estre fixé & déterminé par quelque autorité certaine : quelle plus grande autorité que celle de l'Eglise Catholique qui réünit en elle même toute l'autorité des siecles passez, & les anciennes Traditions du genre humain.

juſqu'à ſa premiere origine ?

Ainſi la Societé que Ieſus-Chriſt attendu durant tous les ſiecles paſſez a enfin fondée ſur la pierre, & où Saint Pierre & ſes Succeſſeurs doivent préſider par ſes ordres, ſe juſtifie elle même par ſa propre ſuite, & porte dans ſon eternelle durée le caractere de la main de Dieu.

C'eſt auſſi cette ſucceſſion, que nulle Hereſie, nulle Secte, nulle autre Societé que la ſeule Egliſe de Dieu n'a pû ſe donner. Les fauſſes Religions ont pû imiter l'Egliſe en beaucoup de choſes, & ſur tout elles l'imitent en diſant, comme elle, que c'eſt Dieu qui les a fondées : mais ce diſcours en leur bouche n'eſt qu'un diſcours en l'air Car ſi Dieu a crée le genre humain ſi le créant à ſon image, il n'a jamais dédaigné de luy enſeigner le moyen de le ſervir & de luy plaire, toute Secte qui ne montre pas ſa ſucceſſion depuis l'origine du monde n'eſt pas de Dieu.

Icy tombent aux pieds de l'Eglise toutes les Societez & toutes les Sectes que les hommes ont établies au dedans ou au dehors du Christianisme. Par exemple, le faux Prophete des Arabes a bien pû se dire envoyé de Dieu ; & aprés avoir trompé des Peuples souverainement ignorans, il a pû profiter des divisions de son voisinage, pour y étendre par les armes une Religion toute sensuelle : mais ni il n'a osé supposer qu'il ait esté attendu, ni enfin il n'a pû donner ou à sa personne, ou à sa Religion aucune liaison réelle ni apparente avec les siecles passez. L'expedient qu'il a trouvé pour s'en exempter est nouveau. De peur qu'on ne voulust rechercher dans les Ecritures des Chrestiens des témoignages de sa Mission semblables à ceux que Iesus Christ trouvoit dans les Ecritures des Juifs, il a dit que les Chrestiens & les Juifs avoient falsifié tous leurs Livres. Sés Sectateurs ignorans l'en

ont cru ſur ſa parole ſix cens ans aprés Ieſus-Chriſt ; & il s'eſt annoncé luy-même ; non ſeulement ſans aucun témoignage precedent, mais encore ſans que ni luy , ni les ſiens ayent oſé ou ſuppoſer , ou promettre aucun miracle ſenſible qui ait pû autoriſer ſa Miſſion. De méme les Hereſiarques qui ont fondé des Sectes nouvelles parmi les Chreſtiens , ont bien pû rendre la Foy plus facile,en niant les myſteres qui paſſent les ſens. Ils ont bien pû ébloüir les hommes par leur éloquence & par une apparence de pieté , les remüer par leurs paſſions , les engager par leurs intereſts , les attirer par la nouveauté & par le libertinage , ſoit par celuy de l'eſprit , ſoit méme par celuy des ſens ; en un mot , ils ont pû facilement , ou ſe tromper , ou tromper les autres, car il n'y a rien de plus humain : mais, outre qu'ils n'ont pas pû méme ſe vanter d'avoir fait aucun miracle en public, ni réduire leur Religion à des fait,

positifs dont leurs Sectateurs fussent témoins, il y a toûjours un fait malheureux pour eux, que jamais ils n'ont pû couvrir; c'est celuy de leur nouveauté. Il paroistra toûjours aux yeux de tout l'Univers, qu'eux & la Secte qu'ils ont établie se sera détachée de ce grand Corps & de cette Eglise ancienne que Iesus-Christ a fondée, où Saint Pierre & ses Successeurs tenoient la premiere place, dans laquelle toutes les Sectes les ont trouvé établis. Le moment de la separation sera toûjours si constant, que les Heretiques eux-mêmes ne le pourront desavoüer, & qu'ils n'oseront pas seulement tenter de se faire venir de la source par une suite qu'on n'ait jamais veu s'interrompre. C'est le foible inévitable de toutes les Sectes que les hommes ont établies. Nul ne peut changer les siecles passez, ni se donner des prédecesseurs, ou faire qu'il les ait trouvez en possession. La seule Eglise Catholique remplit

tous les ſiecles precedens par une ſuite qui ne luy peut eſtre conteſtée. La Loy vient au devant de l'Evangile ; la ſucceſſion de Moïſe & des Patriarches ne fait qu'une même ſuite avec celle de Ieſus-Chriſt : eſtre attendu, venir, eſtre reconnu par une poſterité qui dure autant que le monde, c'eſt le caraſtere du Meſſie en qui nous croyons. *Ieſus-Chriſt eſt aujourd'huy, il eſtoit hier, & il eſt aux ſiecles des ſiecles.* *Heb. XIII. 8.*

Ainſi outre l'avantage qu'a l'Egliſe de Ieſus-Chriſt, d'eſtre ſeule fondée ſur des faits miraculeux & divins qu'on a écrit hautement & ſans crainte d'eſtre démenti dans le temps qu'ils ſont arrivez, voicy en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ce temps, un miracle toûjours ſubſiſtant, qui confirme la verité de tous les autres ; c'eſt la ſuite de la Religion toûjours victorieuſe des erreurs qui ont tâché de la détruire. Vous y pouvez joindre encore une autre ſuite viſible d'un continuel

chastiment sur les Iuifs qui n'ont pas receu le Christ promis à leurs Peres.

Ils l'attendent neanmoins encore; & leur attente toûjours frustrée, fait une partie de leur supplice. Ils l'attendent, & font voir en l'attendant qu'il a toûjours esté attendu. Condamnez par leurs propres livres, ils asseurent la verité de la Religion ; ils en portent,pour ainsi dire, toute la suite écrite sur leur front : d'un seul regard on voit ce qu'ils ont esté, pourquoy ils sont comme on les voit, & à quoy ils sont reservez.

Ainsi quatre ou cinq faits authentiques & plus clairs que la lumiere du Soleil, font voir nôtre Religion aussi ancienne que le monde. Ils montrent par consequent, qu'elle n'a point d'autre Auteur que celuy qui a fondé l'Univers, qui tenant tout en sa main, a pû seul & commencer & conduire un dessein où tous les siecles sont compris.

Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propoſe à croire tant de choſes dignes de luy, & tout enſemble ſi impenétrables à l'eſprit humain. Mais pluſtoſt il faut s'étonner de ce qu'ayant établi la Foy ſur une autorité ſi ferme & ſi manifeſte, il reſte encore dans le monde des aveugles & des incredules.

Nos paſſions deſordonées, noſtre attachement à nos ſens, & nôtre orgueil indomptable en ſont la cauſe. Nous aimons mieux tout riſquer, que de nous contraindre: nous aimons mieux croupir dans noſtre ignorance que de l'avoüer: nous aimons mieux ſatisfaire une vaine curioſité,& nourrir dans nôtre eſprit indocile la liberté de penſer tout ce qu'il nous plaiſt, que de ployer ſous le joug de l'autorité divine.

De là vient qu'il y a tant d'incredules, & Dieu le permet ainſi pour l'inſtruction de ſes enfans.

Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infideles qui restent, & dans le sein même du Christianisme, nous ne connoistrions pas assez la corruption profonde de nostre nature, ni l'abîme d'où Iesus-Christ nous à tirez. Si la sainte verité n'étoit contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, & nous oublierions à la fin que nous sommes sauvez par la Grace. Maintenant l'incredulité des uns humilie les autres; & les rebelles qui s'opposent aux desseins de Dieu font éclater la puissance par laquelle indépendemment de toute autre chose il accomplit les promesses qu'il a faites à son Eglise.

Qu'attendons-nous donc à nous soûmettre? Attendons que Dieu fasse toûjours de nouveaux miracles; qu'il les rende inutiles en les continuant; qu'il y accoustume nos yeux comme ils le sont au cours du Soleil & à toutes les autres merveilles de la nature? Ou bien

attendons-nous que les impies & les opiniâtres se taisent ; que les gens de bien & les libertins rendent un égal témoignage à la verité ; que tout le monde d'un commun accord la préfere à sa passion, & que la fausse science, que la seule nouveauté fait admirer, cesse de surprendre les hommes ? N'est-ce pas assez que nous voyions qu'on ne peut combatre la Religion sans montrer par de prodigieux égaremens qu'on a le sens renversé, & qu'on ne se défend plus que par présomption, ou par ignorance ? L'Eglise victorieuse des siecles & des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre dans nos esprits les pitoyables raisonnemens qu'on luy oppose; & les promesses divines que nous voyons tous les jours s'y accomplir, ne pourront-elles nous élever au dessus des sens ?

Et qu'on ne nous dise pas que ces promesses demeurent encore en suspens ; & que comme elles s'étendent jusqu'à la fin du monde, ce ne

sera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir veû l'accomplissement. Car au contraire, ce qui s'est passé nous asseûre de l'avenir : tant d'anciennes prédictions si visiblement accomplies, nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accomplisse, & que l'Eglise contre qui l'Enfer, selon la promesse du Fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, sera toûjours subsistante jusqu'à la consommation des siecles, puis que Jesus-Christ veritable en tout n'a point donné d'autres bornes à sa durée.

Les mêmes promesses nous asseûrent la vie future. Dieu qui s'est montré si fidele, en accomplissant ce qui regarde le siecle present, ne le sera pas moins à accomplir ce qui regarde le siecle futur, dont tout ce que nous voyons n'est qu'une préparation, & l'Eglise sera sur la terre toûjours immuable & invincible, jusqu'à ce que ses enfans étãt ramassez, elle soit toute entiere transportée au Ciel, qui est son séjour veritable.

Pour ceux qui ſeront exclus de cette Cité celeſte, une rigueur éternelle leur eſt réſervée ; & aprés avoir perdu par leur faute une bien-heureuſe éternité, il ne leur reſtera plus qu'une éternité malheureuſe.

Ainſi les conſeils de Dieu ſe terminent par un eſtat immuable ; ſes promeſſes & ſes menaces ſont également certaines, & ce qu'il exécute dans le temps aſſeûre ce qu'il nous ordonne ou d'eſperer, ou de craindre dans l'éternité.

Voilà ce que vous apprend la ſuite de la Religion miſe en abregé devant vos yeux. Par le temps elle vous conduit à l'éternité. Vous voyez un ordre conſtant dans tous les deſſeins de Dieu, & une marque viſible de ſa puiſſance dans la durée perpetuelle de ſon Peuple. Vous reconnoiſſez que l'Egliſe a une tige toûjours ſubſiſtante, dont on ne peut ſe ſeparer ſans ſe perdre ; & que ceux qui eſtant unis à cette racine, font des œuvres dignes de leur

foy, s'asseurent la vie eternelle.

Etudiez donc, MONSEIGNEUR, mais étudiez avec attention cette suite de l'Eglise, qui vous asseure si clairement toutes les promesses de Dieu. Tout ce qui rompt cette chaîne, tout ce qui sort de cette suite, tout ce qui s'éleve de soy-même, & ne vient pas en vertu des promesses faites à l'Eglise dés l'origine du monde, vous doit faire horreur. Employez toutes vos forces à rappeller dans cette unité tout ce qui s'en est devoyé, & à faire écouter l'Eglise par laquelle le Saint Esprit prononce ses Oracles.

La gloire de vos Ancestres est non seulement de ne l'avoir jamais abandonnée, mais de l'avoir toûjours soûtenuë; & d'avoir merité par là d'estre appellez ses Fils aînez, qui est sans doute le plus glorieux de tous leurs Titres.

Ie n'ay pas besoin de vous parler de Clovis, de Charlemagne, ni de Saint Loüis. Considerez seulement

le temps où vous vivez, & de quel Pere Dieu vous a fait naître. Un Roy ſi grand en tout ſe diſtingue plus par ſa foy que par ſes autres admirables qualitez. Il protege la Religion au dedans & au dehors du Royaume, & juſqu'aux extremitez du monde. Ses Loix ſont un des plus fermes remparts de l'Egliſe. Son autorité reverée autant par le merite de ſa Perſonne que par la majeſté de ſon ſceptre, ne ſe ſoûtient jamais mieux que lors qu'elle défent la cauſe de Dieu. On n'entent plus de blaſphême ; l'impieté tremble devant luy : c'eſt ce Roy marqué par Salomon, qui diſſipe tout le mal par ſes regards. S'il attaque l'Hereſie par tant de moyens, & plus encore que n'ont jamais fait ſes Predeceſſeurs, ce n'eſt pas qu'il craigne pour ſon trône ; tout eſt tranquille à ſes pieds, & ſes armes ſont redoutées par toute la terre : mais c'eſt qu'il aime ſes Peuples, & que ſe voyant élevé par la main de Dieu à une puiſſance que

rien ne peut égaler dans l'Univers, il n'en connoît point de plus bel usage que de la faire servir à guerir les playes de l'Eglise.

Imitez, MONSEIGNEUR, un si bel exemple,& laissez-le à vos Descendans. Recommandez-leur l'Eglise plus encore que ce grand Empire que vos Ancestres gouvernent depuis tant de siecles. Que vôtre auguste Maison,la premiere en dignité qui soit au monde,soit la premiere à défendre les droits de Dieu, & à étendre par tout l'Univers le regne de Iesus-Christ qui la fait regner avec tant de gloire.

Troisiéme Partie de ce Discours.

DES EMPIRES.

I.

QUOY QU'IL N'Y AIT rien de comparable à cette suite de la vraye Eglise que je vous ay representée, la suite des Empires qu'il faut maintenant vous remettre devant les yeux, n'est gueres moins profitable aux grands Princes comme vous.

*Les revolutions des Empires sōt*

Premierement, ces Empires ont pour la plusspart une liaison necessaire avec l'Histoire du Peuple de Dieu. Dieu s'est servi des Assyriens

& des Babyloniens, pour châtier ce Peuples des Perses, pour le rétablir; d'Alexandre & de ses premiers successeurs, pour le proteger; d'Antiochus l'Illustre & de ses successeurs, pour l'exercer; des Romains, pour soûtenir sa liberté contre les Rois de Syrie, qui ne songeoient qu'à le détruire. Les Juifs ont duré jusqu'à Jesus-Christ sous la puissance des mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu & crucifié, ces mémes Romains ont presté leurs mains sans y penser à la vengeance divine, & ont exterminé ce Peuple ingrat Dieu qui avoit resolu de rassembler dans le méme temps le Peuple nouveau, de toutes les Nations, a premierement reüni les terres & les mers sous ce méme Empire. Le commerce de tant de Peuples divers, autresfois étrangers les uns aux autres, & depuis reünis sous la domination Romaine, a esté un des plus puissans moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Evãgile. Si le méme Empire

*reglées par la Providence, & servent à humilier les Princes*

Romain a perſecuté durant trois cens ans ce Peuple nouveau qui naiſſoit de tous côtez dans ſon enceinte, cette perſecution a confirmé l'Egliſe Chrêtienne, & a fait éclater ſa gloire avec ſa Foy & ſa patience. Enfin l'Empire Romain a cedé ; ayant trouvé quelque choſe de plus invincible que luy, a receu paiſiblement dans ſon ſein cette Egliſe à laquelle il avoit fait une ſi longue & ſi cruelle guerre. Les Empereurs ont employé leur pouvoir à faire obeïr l'Egliſe, & Rome a eſté le chef de l'Empire ſpirituel que Ieſus-Chriſt a voulu étendre par toute la terre.

Quand le temps a eſté venu que la puiſſance Romaine devoit tomber, & que ce grand Empire qui s'eſtoit vainement promis l'éternité, devoit ſubir la deſtinée de tous les autres, Rome devenuë la proye des Barbares, a conſervé par la Religion ſon ancienne Majeſté. Les Nations qui ont envahi l'Empire Romain, y ont appris peu à peu la

pieté Chrêtienne qui a adouci leur barbarie ; & leurs Rois, en se mettant chacun dans sa Nation à la place des Empereurs, n'ont trouvé aucun de leurs titres plus glorieux que celuy de Protecteurs de l'Eglise.

Mais il faut icy vous découvrir les secrets jugemens de Dieu sur l'Empire Romain & sur Rome même : mystere que le Saint Esprit a revelé à Saint Iean, & que ce grand Homme, Apôtre, Evangeliste, & Prophete a expliqué dans l'Apocalypse. Rome qui avoit vieilli dans le culte des Idoles, avoit une peine extrême à s'en défaire, mème sous les Empereurs Chrêtiens ; & le Senat se faisoit un honneur de défendre les Dieux de Romulus, ausquels il attribuoit toutes les victoires de l'ancienne Republique. Les Empereurs estoient fatiguez des deputations de ce grãd corps qui demandoit le rétablissement de ses Idoles, & qui croyoit que corriger Rome de ses vieilles

*Zozym. IV. Orat Symon. ap Am. Tom. V. lib. V. Ep. 50. Aug. de Civit. Dei. l. 1. &c.*

ſuperſtitions, eſtoit faire injure au nom Romain. Ainſi cette compagnie composée de ce que l'Empire avoit de plus grand, & une immenſe multitude de peuple où ſe trouvoient preſque tous les plus puiſſans de Rome, ne pouvoient eſtre retirées de leurs erreurs, ni par la predication de l'Evangile, ni par un ſi viſible accompliſſement des anciennes Propheties, ni par la converſion preſque de tout le reſte de l'Empire, ni enfin par celle des Princes dont tous les decrets autoriſoient le Chriſtianiſme. Au contraire, ils continuoient à charger d'opprobres l'Egliſe de Jeſus-Chriſt qu'ils accuſoient encore, à l'exemple de leurs Peres, de tous les malheurs de l'Empire, toûjours preſts à renouveller les anciennes perſecutions s'ils n'euſſent eſté reprimez par les Empereurs. Les choſes étoient encore en cét eſtat au quatriéme ſiecle de l'Egliſe, & cent ans aprés Conſtantin, quand Dieu enfin ſe reſſouvint de tant de

ſanglans

sanglãs decrets du Senat contre les Fideles,& tout ensemble de cris furieux dont tout le peuple Romain, avide du sang Chrétiẽ,avoit si souvent fait retentir l'amphitheatre. Il livra donc aux Barbares cette ville *enyvrée du sang des Martyrs*,cõme parle Saint Jean. Dieu renouvella sur elle les terribles châtimens qu'il avoit exercez sur Babylone: Rome méme est appellée de ce nõ. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses delices & dãs ses richesses, soüillée de ses idolatries, & persecutrice du Peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, & Saint Jean chante sa ruine. La gloire de ses conquestes qu'elle attribuoit à ses Dieux, luy est ostée : elle est en proye aux Barbares, prise trois & quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des Barbares ne pardonne qu'aux Chrétiens.Une autre Rome toute Chrétienne sort des cendres

*Apoc. XVII.16*

*Apoc. XVII. XVIII.*

de la premiere ; & c'est seulement aprés l'inondation des Barbares que s'acheve entierement la victoire de Iesus-Christ sur les Dieux Romains qu'on voit non seulement détruits, mais oubliez.

C'est ainsi que les Empires du monde ont servi à la Religion & à la conservation du Peuple de Dieu;c'est pourquoy ce même Dieu qui a fait predire à ses Prophetes les divers estats de son Peuple,leur a fait predire aussi la succession des Empires. Vous avez veû les endroits où Nabuchodonosor a esté marqué comme celuy qui devoit venir pour punir les Peuples superbes, & sur tout le Peuple Iuifs ingrat envers son auteur. Vous avez entendu nommer Cyrus deux cens ans avant sa naissance,comme celuy qui devoit rétablir le Peuple de Dieu, & punir l'orgueil de Babylone La ruine de Ninive n'a pas esté predite moins clairement. Daniel, dans ses admirables visions, a fait passer en un in-

ſtant devant vos yeux l'Empire de Babylone, celuy des Medes & des Perſes, celuy d'Alexandre & des Grecs. Les blaſphêmes & les cruautez d'un Antiochus l'Illuſtre, y ont eſté prophetisées, auſſi bien que les victoires miraculeuſes du Peuple de Dieu ſur un ſi violent perſecuteur. On y voit ces fameux Empire tomber les uns aprés les autres; & le nouvel Empire que Ieſus-Chriſt devoit établir y eſt marqué ſi expreſſement par ſes propres caracteres, qu'il n'y a pas moyen de le méconnoître. C'eſt l'Empire des Saint du Tres-haut; c'eſt l'Empire du Fils de l'Homme: Empire qui doit ſubſiſter au milieu de la ruine de tous les autres, & auquel ſeul l'éternité eſt promiſe.

Les Iugemens de Dieu ſur le plus grand de tous les Empires de ce monde, c'eſt à dire, ſur l'Empire Romain, ne nous ont pa eſté cachez. Vous les venez d'apprendre de la bouche de Saint Iean Rome à ſenti elle même la main de Dieu; &

a esté comme les autres un exemple de sa justice. Mais son sort étoit plus heureux que celuy des autres Villes. Purgée par ses desastres des restes de l'Idolatrie, elle ne subsiste plus que par le Christianisme qu'elle annonce à tous l'Univers

Ainsi tous les grands Empires que nous avons veûs sur la terre ont concouru par divers moyens au bien de la Religion & à la gloire de Dieu, comme Dieu même l'a declaré par ses Prophetes.

Quand vous lisez si souvent dans leurs écrits que les Rois entrerons en foule dans l'Eglise, & qu'ils en seront les Protecteurs & les nourriciers, vous reconnoissez à ces paroles les Empereurs & les autres Princes Chrêtiens; & comme les Rois vos Ancestres se seront signalez plus que tous les autres, en protegeant & en étendant l'Eglise de Dieu, je ne craindray point de vous asseurer que c'est eux qui de tous les Rois sont predits le plus clairement dans ces illustres Propheties.

Dieu donc qui avoit deſſein de ſe ſervir des divers Empires pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour proteger ſon peuple, voulant ſe faire connoître pour l'auteur d'un ſi admirable conſeil, en a découvert le ſecret à ſes Prophetes, & leur a fait predire ce qu'il avoit reſolu d'executer. C'eſt pourquoy, comme les Empires entroient dans l'ordre des deſſeins de Dieu ſur le peuple qu'il avoit choiſi, la fortune de ces Empires ſe trouve annoncée par les mêmes Oracles du S. Eſprit qui prédiſent la ſucceſſion du peuple fidele.

Plus vous vous accoûtumerez à ſuivre les grandes choſes, & à les rappeller à leurs principes, plus vous ſerez en admiration de ces conſeils de la Providence. Il importe que vous en preniez de bonne heure les idées qui s'éclairciront tous les jours de plus en plus dans vôtre eſprit, & que vous appreniez à rapporter les choſes humaines aux ordres de cette Sageſſe

éternelle dont elles dépendent.

Dieu ne declare pas tous les jours ses volontez par ses Prophetes touchant les Rois & les Monarchies qu'il éleve ou qu'il détruit. Mais l'ayant fait tant de fois dans ces grands Empires dont nous venons de parler, il nous montre par ces exemples fameux ce qu'il fait dans tous les autres, & il apprend aux Rois ces deux veritez fondamentales, premierement, que c'est luy qui forme les Royaumes pour les donner à qui il luy plaît; & secondement, qu'il sçait les faire servir, dans les temps & dans l'ordre qu'il a resolu, aux desseins qu'il a sur son Peuple.

C'est, MONSEIGNEUR, ce qui doit tenir tous les Princes dans une entiere dépendance, & les rendre toûjours attentifs aux ordres de Dieu, afin de prester la main à ce qu'il medite pour sa gloire dans toutes les occasions qu'il leur en presente.

Mais cette suite des Empires, mê-

me à la conſiderer plus humainement, a de grandes utilitez, principalement pour les Princes, puis que l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition ſi éminente, eſt ſi fortement rabatuë par ce ſpectacle. Car ſi les hommes apprennent à ſe moderer en voyant mourir les Rois, combien plus ſeront-ils frapez en voyant mourir les Royaumes mêmes; & où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines?

Ainſi quand vous voyez paſſer comme en un inſtant devant vos yeux, je ne dis pas les Rois & les Empereurs, mais ces grãds Empires qui ont fait trembler tout l'Univers; quand vous voyez les Aſſyriens anciens & nouveaux, les Medes, les Perſes, les Grecs, les Romains ſe preſenter devant vous ſucceſſivement, & tomber, pour ainſi dire, les uns ſur les autres: ce fracas effroyable vous fait ſentir qu'il n'y a rien de ſolide parmi les hommes, & que l'inconſtãce & l'agitatió eſt le pro-

II. pte partage des choses humaines.

*Les revolutiõs des Empires ont des causes particulieres que les Princes doivent étudier.*

Mais, MONSEIGNEUR, ce qui vous rendra ce spectacle plus utile & plus agreable,ce sera la reflexion que vous ferez non seulement sur l'élevation & sur la chute des Empires; mais encore sur les causes de leur progrés & sur celles de leur décadence.

Car,MONSEIGNEUR, ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'Univers, & qui Tout-puissant par luy-même a voulu , pour établir l'ordre,que les parties d'un si grand Tout dépendissent les unes des autres; ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eust sa suite & ses proportions : je veux dire que les hommes & les Nations ont eu des qualitez proportionnées à l'élevation à laquelle ils estoient destinez, & qu'à la reserve de certains coups extraordinaires où Dieu vouloit que sa main parût toute seule , il n'est point arrivé de grands changemens qui n'ait eu ses causes dans les siecles precedens.

Et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prepare, ce qui determine à les entreprendre, & ce qui les fait réüſſir: la vraye ſcience de l'Hiſtoire eſt de remarquer dans chaque temps ces ſecretes diſpoſitions qui ont preparé les grands changemens & les conjonctures importantes qui les ont fait arriver.

En effet,il ne ſuffit pas de regarder ſeulement devant ſes yeux,c'eſt à dire, de conſiderer ces grands évenemens qui décident tout à coup de la fortune des Empires. Qui veut entendre à fond les choſes humaines, doit les reprendre de plus haut; & il luy faut obſerver les inclinations & les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractere, tant des peuples dominans en general que des Princes en particulier, & enfin de tous les hommes extraordinaires, qui par l'importance du perſonnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué, en bien ou en mal, au chan-

gement des Estats & à la fortune publique.

I'ay tâché de vous preparer à ces importantes reflexions dans la premiere partie de ce Discours ; vous y aurez pû observer le genie des peuples & celuy des grands hommes qui les ont conduits. Les évenement qui ont porté coup dans la suite ont esté montrez ; & afin de vous tenir attentif à l'enchaînement des grandes affaires du monde que je voulois principalement vous faire entendre, j'ay omis beaucoup de faits particuliers dont les suites n'ont pas été si cōsiderables. Mais parce qu'en nous attachant à la suite, nous avons passé trop vîte sur beaucoup de choses pour pouvoir faire les reflexions qu'elles meritoient, vous devez maintenant vous y attacher avec une attention plus particuliere, & accoûtumer vôtre esprit à rechercher les effets dans leurs causes les plus éloignées.

Par là, MONSEIGNEUR, vous apprendrez ce qu'il est si necessaire

que vous ſçachiez ; qu'encore qu'à ne regarder que les rencontres particulieres, la fortune ſemble ſeule décider de l'établiſſement & de la ruine des Empires, à tout prendre il en arrive à peu prés comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.

En effet, dans ce jeu ſanglant où les peuples ont diſputé de l'Empire & de la puiſſance, qui a preveû de plus loin, qui s'eſt le plus appliqué, qui a duré le plus long temps dans les grands travaux, & enfin qui a ſceû le mieux ou pouſſer ou ſe ménager ſuivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, & a fait ſervir la fortune même à ſes deſſeins.

Ainſi ne vous laſſez point d'examiner les cauſes des grands changemens, puis que rien ne ſervira jamais tant à vôtre inſtruction ; mais recherchez-les ſur tout dans la ſuite des grands Empires, où la grandeur des évenemens les rend plus palpables.

Je ne compteray pas icy parmi les

*Les Scythes, les Ethiopiens & les Egyptiens.*

grands Empires celuy de Bacchus, ni celuy d'Hercule, ces celebres vainqueurs des Indes & de l'Orient. Leurs Histoires n'ont rien de certain, leurs conquestes n'ont rien de suivi : il les faut laisser celebrer aux Poëtes qui en ont fait le plus grand sujet de leurs fables.

*Herod. lib. I. Strab. lib. XV. Iustin. I I.*

Ie ne parleray pas non plus de l'Empire que le Madyes d'Herodote qui ressemble assez à l'Indathyrse de Megastene & au Tanaüs de Iustin, établit pour un peu de temps dans la grande Asie. Les Scythes que ce Prince menoit à la guerre, ont plûtôt fait des courses que des conquétes. Ce ne fut que par rencontre, & en poussant les Cimmeriens, qu'ils entrerent dãs la Medie, batirent les Medes, & leur enleverent cette partie de l'Asie où ils avoient établi leur domination. Ces nouveaux conquerans n'y regnerent que 28. ans. Leur impieté, leur avarice, & leur brutalité la leur fit perdre ; & Cyaxare fils de Phraorte, sur lequel ils l'avoient conquise, les en

chassa. Ce fut plûtost par adresse que par force. Reduit à un coin de son Royaume que les Vainqueurs avoient negligé, ou que peut-être ils n'avoient pû forcer, il attendit avec patience que ces Conquerans brutaux eussent excité la haine publique, & se défissent eux-mêmes par le desordre de leur Gouvernement.

Nous trouvons encore dans Strabon qui l'a tiré du même Megastene, un Tearcon Roy d'Ethiopie : ce doit estre le Tharaca de l'Ecriture, dont les armes furent redoutées du temps de Sennacherib Roy d'Assyrie. Ce Prince penetra jusqu'aux Colonnes d'Hercule, apparemment le long de la coste d'Afrique, & passa jusqu'en Europe. Mais que dirois-je d'un homme dont nous ne voyons dans les Historiens que quatre ou cinq mots, & dont la domination n'a aucune suite ?

*Lib. XV*

*4. Reg. XIX. 9. If. XXXII. 4.*

Les Ethiopiens dont il étoit Roy, estoient, selon Herodote ; les mieux faits de tous les hommes,

*Herod. III.*

& de la plus belle taille. Leur esprit étoit vif, & ferme; mais ils prenoiét peu de soin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robustes & dans leurs bras nerveux. Leurs Rois estoient électifs, & ils les mettoient sur le Trône le plus grand & le plus fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Herodote. Lors que Cambyse leur envoya pour les surprendre, des Ambassadeurs & des presens tels que les Perses les donnoient, de la pourpre, des brasselets d'or, & des compositions de parfums, ils se mocquerent de ses presens où ils ne voyoient rien d'utile à la vie, aussi-bien que de ses Ambassadeurs qu'ils prirent pour ce qu'ils estoient, c'est à dire pour des espions. Mais leur Roy voulut aussi faire un present à sa mode au Roy de Perse; & prenant en main un arc qu'un Perse eust à peine soûtenu loin de le pouvoir tirer, il le banda en presence des Ambassa-

deurs, & leur dit : *Voicy le conseil que le Roy d'Ethiopie donne au Roy de Perse. Quand les Perses se pourront servir aussi aisémẽt que je viens de faire d'un arc de cette grandeur & de force, qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, & qu'ils amenent plus de troupes que n'en a Cambyse. En attendant, qu'ils rendent graces aux Dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le desir de s'étendre hors de leur païs.* Cela dit-il débanda l'arc, & le donna aux Ambassadeurs. On ne peut dire quel eust esté l'évenement de la guerre. Cambyse irrité de cette réponse, s'avança vers l'Ethiopie comme un insensé, sans ordre, sans convoy, sans discipline ; & vit perir son armée, faute de vivres, au milieu des sables, avant que d'approcher l'ennemi.

Ces Peuples d'Ethiopie n'étoient pourtant pas si justes qu'ils s'en vantoient, ny si renfermez dans leur païs. Leurs voisins les Egyptiens avoient souvẽt éprouvé leurs

forces. Il n'y a rien de suivi dans les conseils de ces Nations sauvages, & mal cultivées : si la nature y commence souvent de beaux sentimens, elle ne les acheve jamais. Aussi n'y voyons-nous que peu de choses à apprendre, & à imiter. N'en parlons pas davantage, & venons aux Peuples policez.

Les Egyptiens sont les premiers où l'on ait sceu les regles du Gouvernement. Cette Nation grave & serieuse connut d'abord la vraye fin de la politique, qui est de rendre la vie commode & les peuples heureux. La temperature toûjour uniforme du païs y faisoit les esprits solides & constans. Comme la vertu est le fondement de toute la societé, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a esté la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée d'estre les plus reconnoissans de tous les hommes, fait voir qu'ils estoient aussi les plus sociables. Les bien-faits sont le lien de la concorde publi-

*Diod. lib. I. sect. 2.*

que & particuliere. Qui reconnoiſt les graces, aime à en faire; & en banniſſant l'ingratitude, le plaiſir de faire du bien demeure ſi pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y eſtre pas ſenſible. Leurs Loix eſtoient ſimples, pleines d'équité, & propres à unir entre eux les Citoyens. Celuy qui pouvant ſauver un homme attaqué, ne le faiſoit pas, eſtoit puni de mort auſſi rigoureuſement que l'aſſaſſin. Que ſi on ne pouvoit ſecourir le mal-heureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence, & il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainſi les Citoyens eſtoient à la garde les uns des autres, & tout le Corps de l'Eſtat eſtoit uni contre les méchans. Il n'eſtoit pas permis d'eſtre inutile à l'Eſtat: la Loy aſſignoit à chacun ſon employ, qui ſe perpetuoit de pere en fils. On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profeſſion; mais auſſi toutes les profeſſions eſtoient honorées. Il

*Ibid.*

*Ibid.*

falloit qu'il y eût des emplois des personnes plus considerables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans les corps. Leur éclat ne fait pas mépriser les pieds, ni les parties les plus basses. Ainsi parmi les Egyptiens, les Prestres & les soldats avoient des marques d'honneur particulieres : mais tous les mestiers jusqu'aux moindres, étoient en estime; & on ne croyoit pas pouvoir sans crime mépriser les Citoyens, dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient au bien public. Par ce moyen tous les Arts venoient à leur perfection: l'honneur qui les nourrit s'y mesloit par tout : on faisoit mieux ce qu'on avoit toûjours veû faire, & à quoy on s'étoit uniquement exercé dés son enfance.

Mais il y avoit une occupation qui devoit estre commune; c'estoit l'étude des Loix & de la sagesse. L'ignorance de la Religion & de la police du païs n'étoit excusée en aucun état. Au reste, chaque pro-

fession avoit son canton qui luy étoit assigné. Il n'en arrivoit aucune incommodité dans un païs dont la largeur n'estoit pas grande; & dans un si bel ordre, les faineans ne sçavoient où se cacher.

Parmi de si bonnes Loix, ce qu'il y avoit de meilleur, c'est que tout le monde étoit nourri dans l'esprit de les observer. Une Coustume nouvelle étoit un prodige en Egypte: tout s'y faisoit toûjours de même; & l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choses, maintenoit les grandes. Aussi n'y eût-il jamais de Peuple qui ait conservé plus long-temps ses usages & ses Loix. L'ordre des Iugemens servoit à entretenir cét esprit. Trente Iuges étoient tirez des principales villes pour cõposer la Compagnie qui jugeoit tout le Royaume. On étoit accoûtumé à ne voir dans ces places que les plus honnestes gens du païs & les plus graves. Le Prince leur assignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras do-

*Herod. lib. II. Diod. lib. I. sect. 2. Plat. de Leg. II.*

*Diod. I. sect. 2.*

mestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les Loix. Ils ne tiroient rien des procez, & on ne s'estoit pas encore avisé de faire un mestier de la Justice. Pour éviter les surprises, les affaires estoient traitées par écrit dans cette Assemblée. On y craignoit la fausse éloquence, qui éblouït les esprits & émeut les passions. La verité ne pouvoit estre expliquée d'une maniere trop seche. Le President du Senat portoit un collier d'or & de pierres precieuses, d'où pendoit une figure sans yeux; qu'on
*Ibid.* appelloit la Verité. Quand il la prenoit, c'estoit le signal pour commẽcer la seance. Il l'appliquoit au parti qui devoit gagner sa cause, & c'estoit la forme de prononcer les Sentences. Un des plus beaux artifices des Egyptiens pour conserver leurs anciennes maximes, estoit de les revétir de certaines ceremonies qui les imprimoient dans les esprits. Ces ceremonies s'observoient avec reflexion; & l'hu-

meur serieuse des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournassent en simples formules. Ceux qui n'avoient point d'affaires, & dont la vie estoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce severe Tribunal. Mais il y avoit en Egypte une espece de Iugement tout à fait extraordinaire, dont personne n'échapoit. C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes, & de tous les biens humains c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'estoit pas permis en Egypte de loüer indifferemment tous les morts : il falloit avoir cét honneur par un Iugement public. Aussitôt qu'un homme estoit mort, on l'amenoit en Iugement. L'accusateur public estoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnoit la memoire, & il estoit privé de la sepulture. Le peuple admiroit le pouvoir des Loix, qui s'étendoit jusqu'apres la mort, & chacun

touché de l'exemple craignoit de deshonorer sa memoire & sa famille. Que si le mort n'estoit convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissoit honorablement : on faisoit son Panegyrique, mais sans y rien méler de sa naissance. Toutes l'Egypte étoit noble, & d'ailleurs on n'y goûtoit de loüanges que celles qu'on s'attiroit par son merite.

Chacun sçait combien curieusement les Egyptiens conservoient les corps morts. Leurs momies se voyent encore. Ainsi leur reconnoissance envers leur parens étoit immortelle : les enfans, en voyant les corps de leurs ancestres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnuës, & s'excitoient à aimer les Loix qu'il leur avoient laissées.

*Herod. lib. II. Diod. I. sect. 1.*

Pour empescher les emprunts, d'où naissent la fainéantise, les fraudes & la chicane, l'Ordonnance du Roy Asychis ne permettoit d'emprunter qu'à condition d'engager le corps de son pere à celuy dont on

empruntoit. C'eſtoit une impieté & une infamie tout enſemble de ne pas retirer aſſez promptement un gage ſi precieux; & celuy qui mouroit ſans s'eſtre aquité de ce devoir, étoit privé de la ſepulture.

Le Royaume étoit hereditaire, mais les Rois étoient obligez plus que tous les autres à vivre ſelon les Loix. Ils en avoient de particulieres qu'un Roy avoit digerées, & qui faiſoient une partie des Livres ſacrez. Ce n'eſt pas qu'on diſputaſt rien aux Rois, ou que perſonne eût droit de les contraindre ; au contraire, on les reſpectoit comme des Dieux : mais c'eſt qu'une coûtume ancienne avoit tout reglé, & qu'il ne s'aviſoient pas de vivre autrement que leurs anceſtres. Ainſi ils ſouffroient ſans peine non ſeulement que la qualité des viandes & la meſure du boire & du manger leur fuſt marquée ( car c'eſtoit une choſe ordinaire en Egypte où tout le monde étoit ſobre, & où l'air du païs inſpiroit la fragilité )

*Ibid.*

*Herod. l. I.*

mais encore que toutes leurs heures fussent destinées. En s'éveillant au point du jour, lors que l'esprit est le plus net & les pẽsées les plus pures, ils lisoient leurs lettres, pour prendre une idée plus droite & plus veritables des affaires qu'ils avoiẽt à decider. Si-tost qu'ils estoient habillez, ils alloient sacrifier au Temple. Là, environnez de toute leur Cour, & les Victimes estant à l'Autel, ils assistoient à une priere pleine d'instruction, où le Pontife prioit les Dieux de donner au Prince toutes les vertus Royales; en sorte qu'il fût religieux envers les Dieux, doux envers les hommes, moderé, juste, magnanime, sincere, & éloigné du mensonge, liberal, maître de luy-même, punissant au dessous du merite, & recompensant au dessus. Le Pontife parloit en suite des fautes que les Rois pouvoient commettre: mais il supposoit toûjours qu'ils n'y tomboient que par surprise, ou par ignorance, chargeant d'imprecations

*Diod. l. sect. 2.*

cations les Miniſtres qui leur donnoient de mauvais conſeils, & leur déguiſoient la verité. Telle eſtoit la maniere d'inſtruire les Rois. On croyoit que les reproches ne faiſoient qu'aigrir leurs eſprits ; & que le moyen le plus efficace de leur inſpirer la vertu, eſtoit de leur marquer leur devoir dans des loüanges conformes aux Loix, & prononcées gravement devant les Dieux. Apres la priere & le Sacrifice, on liſoit au Roy dans les ſaints Livres, les conſeils & les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât ſon Eſtât par leurs maximes, & maintinſt les Loix qui avoient rendu ſes predeceſſeurs heureux auſſi bien que leurs ſujets. *Ibid.*

Ce qui montre que ces remontrances ſe faiſoient, & s'écoutoient ſerieuſement, c'eſt qu'elles avoient leur effet. Parmi les Thebains, c'eſt à dire, dans la Dynaſtie principale, celle où les Loix eſtoient en vigueur, & qui devint à la fin la maîtreſſe de toutes les autres, les plus

grands hommes ont esté les Rois. Les deux Mercures auteurs des sciences,& de toutes les institutions des Egyptiens l'un voisin des temps du Deluge, & l'autre qu'ils ont appellé le Trismegiste , ou le trois fois grand, contemporain de Moïse,ont esté tous deux Rois de Thebes. Toute l'Egypte a profité de leurs lumieres , & Thebes doit à leurs instructions d'avoir eû peu de mauvais Princes. Ceux-cy estoient épargnez pendant leur vie;le repos public le vouloit ainsi ; mais ils n'estoient pas exempts du jugement qu'il falloit subir apres la mort. Quelques-uns ont esté privez de la sepulture, mais on en voit peu d'exemples ; & au contraire , la plus-part des Rois ont esté si cheris des Peuples , que chacun pleuroit leur mort autant que celle de son pere ou de ses enfans.

*Herod. lib. II.* *Diod. I. sect. 2.* *Ibid.*

Cette coûtume de juger les Rois apres leur mort parut si sainte au Peuple de Dieu , qu'il l'a toûjours pratiquée. Nous voyons dans l'E-

criture que les méchãs Rois étoient privez de la sepulture de leurs Ancestres,& nous apprenons de Josephe que cette coûtume duroit encore du temps des Asmonéens. Elle faisoit entendre aux Rois, que si leur Majesté les met au dessus des jugemens humains pendant leur vie,ils y reviennent enfin quand la mort les a égalez aux autres hommes. *Ant. XIII.18*

Les Egyptiens avoient l'esprit inventif, mais ils le tournoient aux choses utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuses, & ne luy avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode & tranquille. Je ne puis laisser aux Egyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Osiris, d'avoir inventé le labourage, car on le trouve de tout temps dans les païs voisins de la terre d'où le genre humain s'est répandu, & on ne peut douter qu'il ne fût connu dés l'origine du monde. Aussi les Egyptiens don- *Diod. lib. I. &c. I. Plut. de Isid. & Osir.*

nent-ils eux-mêmes une si grande antiquité à Osiris, qu'on voit bien qu'ils ont confondu son temps avec celuy des commencemens de l'Univers, & qu'ils ont voulu luy attribuer les choses dont l'origine passoit de bien loin tous les temps cõnus dans leur Histoire. Mais si les Egyptiens n'ont pas inventé l'Agriculture, ni les autres Arts que nous voyons devant le Deluge, ils les ont tellement perfectionnez, & ont pris un si grand soin de les rétablir parmi les peuples où la barbarie les avoit fait oublier, que leur gloire n'est gueres moins grande que s'ils en avoient esté les inventeurs.

Il y en a même de tres-importans dont on ne peut leur disputer l'invention. Comme leur païs estoit uni, & leur ciel toûjours pur & sans nuage, ils ont esté les premiers à observer le cours des Astres. Ils ont aussi les premiers reglé l'année. Ces observations les ont jetté naturellement dans l'Arithmetique; & s'il est vray ce que dit Platon,

*Plat. Epin. Diod. I sect. 2. Herod. lib. II.*

que le Soleil & la Lune ayent enseigné aux hommes la science des membres, c'est à dire, qu'on ait commencé les comptes reglez par celuy des jours, des mois, & des ans, les Egyptiens sont les premiers qui ayent écouté ces merveilleux maîtres. Les Planetes & les autres Astres ne leur ont pas esté moins connus, & ils ont trouvé cette grande année qui ramene tout le Ciel à son premier point. Pour reconnoître leurs terres tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont esté obligez de recouvrir à l'arpétage qui leur a bien-tôt appris la Geometrie. Ils estoient grands Observateurs de la Nature, qui dans un air si serein & sous un Soleil si ardent estoit forte & feconde parmi eux. C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la Medecine. Ainsi toutes les sciences ont esté en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choses utiles recevoient, & de leur vivant & apres leur mort, de

*Plat. in Tim.*

*Diod. lib. I. sect. 2.*

*Diod. I. sect. 2. Herod. II. init.*

dignes recompenses de leurs travaux. C'est ce qui a consacré les Livres de leurs deux Mercures, & les a fait regarder comme des Livres divins. Le premier de tous les Peuples où on voye des Bibliotheques, est celuy d'Egypte. Le titre qu'on leur donnoit inspiroit l'envie d'y entrer, & d'en penetrer les secrets: on les appelloit, *le Tresor des remedes de l'ame*. Elle s'y guerissoit de l'ignorance la plus dangereuse de ses maladies, & la source de toutes les autres.

*Diod. lib. I. sect. 2.*

Une des choses qu'on imprimoit le plus fortement dans l'esprit des Egyptiens, estoit l'estime & l'amour de leur patrie. Elle estoit, disoient-ils, le sejour des Dieux : ils y avoient regné durant des milliers infinis d'années. Elle estoit la mere des hommes & des animaux, que la terre d'Egypte arrosée du Nil avoit enfantez pendant que le reste de la nature estoit sterile. Les Prêtres qui composoient l'Histoire d'Egypte de cette suite immense de sie-

*Plat. in Tim. Diod. l. sect. 1.*

eles, qu'ils ne rempliſſoient que de fables & des genealogies de leurs Dieux, le faiſoient pour imprimer dans l'eſprit des peuples l'antiquité & la nobleſſe de leur païs. Au reſte, leur vraye Hiſtoire eſtoit renfermée dans des bornes raiſonnables; mais ils trouvoient beau de ſe perdre dans un abîme infini de temps qui ſembloit les approcher de l'éternité.

Cependant l'amour de la patrie avoit des fondemens plus ſolides. L'Egypte eſtoit en effet le plus beau païs de l'Univers, le plus abondant par la nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche, le plus commode, & le plus orné par les ſoins & la magnificence de ſes Rois.

Il n'y avoit rien que de grand dans leurs deſſeins & dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil eſt incroyable. Il pleut rarement en Egypte : mais ce fleuve qui l'arroſe toute par ſes débordemens reglez, luy apporte les pluyes & les neiges des autres païs. Pour multiplier un fleuve ſi bien faiſant, l'Egypte

*Herod. II. Diod. I. ſect. 2.*

estoit traversée d'une infinité de canaux d'une longueur & d'une largeur incroyable. Le Nil portoit par tout la fecondité avec ses eaux salutaires, unissoit les Villes entre elles & la grande mer avec la mer rouge, entretenoit le commerce au dedans & au dehors du Royaume, & le fortifioit contre l'ennemi : de sorte qu'il estoit tout ensemble & le nourricier & le défenseur de l'Egypte. On luy abandonnoit la campagne : mais les Villes rehaussées avec des travaux immenses, & s'élevant comme des Isles au milieu des eaux, regardoient avec joye de cette hauteur toute la plaine inondée & tout ensemble fertilisée par le Nil. Lors qu'il s'enfloit outre mesure, de grands lacs creusez par les Rois tendoient leur sein aux eaux répanduës. Ils avoient leurs décharges preparées : de grandes écluses les ouvroient ou les fermoient selon le besoin; & les eaux ayant leur retraine séjournoient sur les terres qu'au-

tant qu'il falloit pour les engraisser.

Tel estoit l'usage de ce grand Lac, qu'on appelloit le Lac de Myris ou de Mœris : c'estoit le nom du Roy qui l'avoit fait faire. On est étonné quand on lit, ce qui neanmoins est certain, qu'il avoit de tout environ cent quatre-vingt de nos lieuës. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creusant, on l'avoit étendu principalemét du côté de la Lybie.La pesche en valoit au Prince des sommes immenses, & ainsi quād la terre ne produisoit rien,on en tiroit des tresors en la couvrant d'eaux. Deux Pyramides,dont chacune portoit sur un trône deux statuës Colossales, l'une de Myris, & l'autre de sa femme, s'élevoient de trois cens pieds au milieu du Lac, & occupoient sous les eaux un pareil espace. Ainsi elles faisoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût esté remply, & montroient qu'un Lac de cette étenduë avoit esté fait de main d'homme sous un seul Prince.

*Herod. & Diod. ibid.*

*Herod. l. I. Diod. l. 2.*

Ceux qui ne sçavent pas jusques à quel point on peut ménager la terre, prennent pour fable ce qu'on raconte du nombre des Villes d'Egypte. La richesse n'en estoit pas moins incroyable.

*Herod. ibid.*

Il n'y en avoit point qui ne fût remplie de temples magnifiques & de superbes palais. L'Architecture y montroit par tout cette noble simplicité, & cette grandeur qui remplit l'esprit. De longues galeries y étaloient des sculptures que la Grece prenoit pour modeles.

*Diod. ibid.*

Thebes le pouvoit disputer aux plus belles Villes de l'Univers. Ses cent portes chantées par Homere sont connuës de tout le monde.

*Pomp. Mela I. 9.*

Elle n'estoit pas moins peuplée qu'elle estoit vaste, & on a dit qu'elle pouvoit faire sortir ensemble dix mille combatans par chacune de ses portes. Qu'il y ait si l'on veut de l'exageration dans ce nombre, toûjours est-il asseuré que son peuple estoit innombrable.

*Strab. XVII. Tac. Ann. II. 60.*

Les Grecs & les Romains ont celebré sa magnificence & sa grandeur, encore

qu'ils n'en eussent vû que les ruines: tant les restes en étoient augustes.

Si nos voyageurs avoient penetré jusqu'au lieu où cette Ville étoit bâtie, ils auroient sans doute encore trouvé quelque chose d'incomparable dans ses ruines : car les ouvrages des Egyptiens estoient fait pour tenir contre le temps. Leurs Statuës estoient des Colosses. Leurs colonnes estoient immenses. L'Egypte visoit au grand, & vouloit fraper les yeux de loin, mais toûjours en les contentant par la justesse des proportions. On a découvert dans le Sayd ( vous sçavez bien que c'est le nom de la Thebaïde ) des Temples & des Palais presque encore entiers où ces Colonnes & ces Statuës sont innombrables. On y admire sur tout un Palais dont les restes semblent n'avoir subsisté que pour effacer la gloire de tous les plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de veuë, & bornées de part & d'autre par des Sphinx d'une maniere aussi rare que leur gran-

*Herod. & Diod. loc. cit.*

*Voyages imp. par M Thevenot.*

deur est remarquable, servent d'avenuës à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Quelle magnificence, & quelle étenduë ! Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice n'ont ils pas eû le temps d'en faire le tout, & ne sont pas même asseurez d'en avoir veû la moitié ; mais tout ce qu'ils y ont veû estoit surprenant. Une sale, qui apparemment faisoit le milieu de ce superbe palais, estoit soûtenuë de six-vingt colonnes de six brassées de grosseur, grandes à proportion, & entremélées d'Obelisques que tant de siecles n'ont pû abbatre. Les couleurs même, c'est à dire, ce qui éprouve le plûtôt le pouvoir du temps, se soûtiennent encore parmi les ruines de cét admirable édifice, & y conservent leur vivacité : tant l'Egypte sçavoit imprimer le caractere d'immortalité à tous ses ouvrages. Maintenant que le nom du Roy penetre aux parties du monde les plus incon-

nuës, & que ce Prince étend auſſi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la Nature & de l'Art, ne ſeroit-ce pas un digne objet de cette noble curioſité, de découvrir les beautez que la Thebaïde renferme dans ſes deſerts, & d'enrichir nôtre Architecture des inventions de l'Egypte; Quelle puiſſance & quel art a pû faire d'un tel païs la merveille de l'Univers ? Et quelles beautez ne trouveroit-on ſi on pouvoit aborder la Ville royale, puiſque ſi loin d'elle on découvre des choſes ſi merveilleuſes ?

Il n'appartient qu'à l'Egypte de dreſſer des monumens pour la poſterité. Ses Obeliſques ſont encore aujourd'huy, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome; & la puiſſance Romaine deſeſperant d'égaler les Egyptiens, a cru faire aſſez pour ſa grandeur d'emprunter les monumens de leurs Rois.

L'Egypte n'avoit point encore veu de grands édifices que la Tour de

Babel, quand elle imagina ses Pyramides, qui par leur figure autant que par leur grandeur triomphent du temps & des Barbares. Le bon goust des Egyptiens leur fit aimer délors la solidité & la regularité toute nuë. N'est ce point que la nature porte d'elle-même à cet air simple auquel on a tant de peine à revenir, quand le goust a esté gâté par des nouveautez & des hardiesses bizarres ? Quoy qu'il en soit les Egyptiens n'ont aimé qu'une hardiesse reglée : ils n'ont cherché le nouveau & le surprenant, que dans la varieté infinie de la nature ; & ils se vantoient d'estre les seuls qui avoient fait comme les Dieux des ouvrages immortels. Les inscriptiõs des Pyramides n'estoient pas moins nobles que l'ouvrage. Elles parloient aux spectateurs. Une de ces Pyramides bâtie de brique avertissoit par son Titre qu'on se gardast bien de la comparer aux autres, & *qu'elle estoit autant au dessus de toutes les Pyramides que Iupiter estoit*

*Herod. II.*

*au dessus de tous les Dieux.*

Mais quelque effort que fassent les hommes, leur neant paroit par tout. Ces Pyramides estoient des tombeaux ; encore les Rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y estre inhumez, & ils nous pas joüi de leur sepulcre. *Herod. ibid. Diod. I. sect. 2.*

Ie ne parlerois pas de ce beau Palais qu'on appelloit le Labyrinthe ; si Herodote qui l'a veu, ne nous asseuroit qu'il estoit plus surprenant que les Pyramides. On l'avoit basti sur le bord du Lac de Myris, & on luy avoit donné une veuë proportionnée à sa grandeur. Au reste ce n'estoit pas tant un seul Palais, qu'un magnifique amas de douze Palais disposez regulierement, & qui communiquoient ensemble. Quinze cens chambres mélées de terrasses s'arrangeoient autour de douze sales, & ne laissoient point de sortie à ceux qui s'engageoient à les visiter. Il y avoit autant de bastiment par dessous terre. Ces bastimens soûter- *Herod. & Diod. ibid.*

rains estoient destinez à la sepulture des Rois, & encore (qui le pourroit dire sans honte & sans deplorer l'aveuglement de l'esprit humain ?) à nourrir les Crocodiles sacrez dont une Nation d'ailleurs si sage faisoit ses Dieux.

Vous vous estonnez de voir tant de magnificence dans les sepulcres de l'Egypte. C'est qu'outre qu'on les erigeoit comme des monumens sacrez pour porter aux siecles futurs la memoire des grands Princes, on les regardoit encore comme des demeures eternelles. Les maisons estoient appellées des hostelleries où l'on n'estoit qu'en passant & pendant une vie trop courte pour terminer tous nos desseins: mais les maisons veritables estoient les tombeaux que nous devions habiter durant des siecles infinis.

Au reste, ce n'estoit pas sur les choses inanimées que l'Egypte travailloit le plus. Ses plus nobles travaux & son plus bel art consistoit à former les hômes. La Grece en é-

toit ſi perſuadée, que ſes plus grãds Hommes, un Homere, un Pythagore, un Platon, un Lycurgue même & Solon ces deux grands Legiſlateurs, & les autres qu'il n'eſt pas beſoin de nommer, allerent apprendre la ſageſſe en Egypte. Dieu a voulu que Moïſe même *fuſt inſtruit dans toute la ſageſſe des Egyptiens* : c'eſt par là qu'il a commencé *à eſtre puiſſant en paroles & en œuvres.* La vraye ſageſſe ſe ſert de tout, & Dieu ne veut pas que ceux qu'il inſpire negligent les moyens humains qui viennent auſſi de luy à leur maniere.

*Diod. ibid. Plut. de Iſid.*

*Act. VII 22.*

Ces Sages d'Egypte avoient étudié le regime qui fait les eſprits ſolides, les corps robuſtes, & les femmes fecõdes, & les enfãs vigoureux. Par ce moyen le peuple croiſſoit en nõbre & en forces. Le païs étoit ſain naturellement; mais la Philoſophie leur avoit appris que la Nature veut eſtre aidée. Il y a un art de former les corps auſſi-bien que les eſprits. Cet art que nôtre nonchalance nous a fait perdre étoit bien connu des

*Diod. I. ſect. 2.*

mais avec une certaine moderation, elle eſtoit digne deshonneſtes gens, *Id I ſect. 1.* & Diodore luy-même nous apprend que le Mercure des Egyptiens en avoit inventé les regles auſſi-bien que l'art de former les corps. Il faut entendre de même ce que dit encore cét Auteur touchant la muſique. *Id I. ſect. 2.* Celle qu'il fait mépriſer aux Egyptiens, comme capable de ramollir les courages, eſtoit ſans doute cette muſique molle & effeminée qui n'inſpire que les plaiſirs & une fauſſe tendreſſe. Car pour cette muſique genereuſe dont les nobles accords élevent l'eſprit & le cœur, les Egyptiens n'avoient garde de la mépriſer, puis que, ſelon Diodore même, *Id I ſect. 1.* leur Mercure l'avoit inventée, & avoit auſſi inventé le plus grave des inſtrumens de muſique. Dans la Proceſſion ſolemnelle des Egyptiens, où l'on portoit en ceremonie les livres de Triſmegiſte, on *Clem. Alex. Strom. lib 6.* voit marcher à la teſte le Chantre tenant en main *un Symbole de la Muſique* (je ne ſçay pas ce que c'eſt)

*& le livre des Hymnes sacrez.* Enfin l'Egypte n'oublioit rien pour polir l'esprit, ennoblir le cœur, & fortifier le corps. Quatre cét mille soldats qu'elle entretenoit étoiét ceux de ses citoyens qu'elle exerçoit avec plus de soin. Les loix de la milice se conservoient aisément, & comme par elles-mêmes, parce que les peres les apprenoient à leurs enfans : car la profession de la guerre passoit de pere en fils comme lés autres ; & aprés les familles sacerdotales, celles qu'on estimoit les plus illustres estoient comme parmi nous les familles destinées aux armes. Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait esté guerriere. On a beau avoir des troupes reglées & entretenuës;on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires & parmi les images des combats : il n'y a jamais que la guerre & les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix,parce qu'elle aimoit la justice,& n'avoit des soldats que pour sa-

défenſe. Contente de ſon païs où tout abõdoit,elle ne ſongeoit point aux conqueſtes. Elle s'étendoit d'une autre ſorte,en envoyãt ſes Colonies par toute la terre, & avec elles la politeſſe & les loix.Les villes les plus celebres venoient apprendre en Egypte leurs antiquitez, & la ſource de leurs plus belles inſtitutions. On la conſultoit de tous côtez ſur les regles de la ſageſſe. Quand ceux d'Elide eurent établi les Jeux Olimpiques les plus illuſtres de la Grece, ils rechercherent par une Ambaſſade ſolemnelle l'approbation des Egyptiens, & apprirent d'eux de nouveaux moyẽs d'encourager les combatans. L'Egypte regnoit par ſes conſeils, & cét Empire d'eſprit luy parut plus noble & plus glorieux que celuy qu'on établit par les armes. Encore que les Rois de Thebes fuſſent ſans cõparaiſons les plus puiſſans de tous les Rois de l'Egypte, jamais ils n'ont entrepris ſur les Dynaſtes voiſines qu'ils ont occupées ſeulement quãd

*Plat. in Tim.*

*Herod. II.*

elles eurent esté envahies par les Arabes ; de sorte qu'à vray dire ils les ont plûtost enlevées aux étrangers, qu'ils n'ont voulu dominer sur les naturels du païs. Mais quand ils se sont mêlez d'estre conquerans, ils ont surpassé tous les autres. Je ne parle point d'Osiris vainqueur des Indes; apparemment c'est Bacchus, ou quelque autre Heros aussi fabuleux. Le pere de Sesostris (les doctes veulent que ce soit Amenophis, autrement Memnon) ou par instinct, ou par humeur, ou, comme le disent les Egyptiens, par l'autorité d'un Oracle, conceût le dessein de faire de son fils un Conquerant. Il s'y prit à la maniere des Egyptiens, c'est à dire, avec de grandes pensées. Tous les enfans qui nasquirent le même jour que Sesostris furent amenez à la Cour par ordre du Roy. Il les fit élever comme ses enfans, & avec les mêmes soins que Sesostris prés duquel ils estoient nourris. Il ne pouvoit luy donner de plus fideles Mini-

*Diod. lib. I. sect. 2.*

ſtres, ni des compagnons plus zelez de ſes combats. Quand il fut un peu avancé en âge, il luy fit faire ſon apprentiſſage par une guerre contre les Arabes. Ce jeune Prince y apprit à ſupporter la faim & la ſoif, & ſoûmit cette Nation juſqu'alors indomptable. Accouſtumé aux travaux guerriers par cette conqueſte, ſon pere le fit tourner vers l'Occident de l'Egypte : il attaqua la Lybie, & la plus grande partie de cette vaſte region fut ſubjuguée. En ce temps ſon pere mourut, & le laiſſa en eſtat de tout entreprendre. Il ne conceût pas un moindre deſſein que celuy de la conqueſte du monde: mais avant que de ſortir de ſon Royaume, il pourveût à la ſeûreté du dedans, en gagnant le cœur de tous ſes peuples par la liberalité & par la juſtice, & reglant au reſte le gouvernement avec une extrême prudence. Cependant il faiſoit ſes preparatifs : il levoit des troupes, & leur donnoit pour Capitaines les jeunes gens que ſon pere avoit fait

*Diod. ibid.*

*Ibid.*

nourrir avec luy. Il y en avoit dix-sept cent capables de répandre dans toute l'armée le courage, la discipline, & l'amour du Prince. Cela fait, il entra dans l'Ethiopie qu'il se rendit tributaire. Il continua ses victoires dans l'Asie. Jerusalem fut la premiere à sentir la force de ses armes. Le temeraire Roboam ne put luy resister, & Sesostris enleva
*Ibid.* les richesses de Salomon. Dieu, par un juste Iugement, les avoit livrez entre ses mains. Il penetra dans les Indes plus loin qu'Hercule ni que Bacchus, & plus loin que ne fit depuis Alexandrie, puis qu'il soûmit le païs au delà du Gange. Iugez par là si les païs plus voisins luy resisterent. Les Scythes obeïrent jusqu'au Tanaïs : l'Armenie & la Cappadoce luy furent sujettes. Il laissa une colonie dans l'ancien Royaume de Colchos, où les mœurs d'Egypte sont toûjours demeurées depuis. Herodote a veû dans l'Asie mineure d'une mer à l'autre des monumens de ses victoi-
res

res avec les ſuperbes inſcriptions de Seſoſtris Roy des Rois & Seigneur des Seigneurs. Il y en avoit juſques dans la Thrace, & il étendit ſon Empire depuis le Gange juſqu'au Danube. La difficulté des vivres l'empécha d'entrer plus avant dans l'Europe. Il revint aprés neuf ans chargé des dépoüilles de tous les Peuples vaincus. Il y en eût qui déſendirent courageuſement leur liberté: d'autres cederent ſans reſiſtance. Seſoſtris eut ſoin de marquer dãs ſes monumens la difference de ces peuples en figures hieroglifiques à la maniere des Egyptiens. Pour décrire ſon Empire, il inventa les Cartes de Geographie. Cent Temples fameux érigez en action de graces aux Dieux Tutelaires de toutes les Villes, furent les premieres auſſi-bien que les plus pelles marques de ſes victoires, & il eut ſoin de publier par les inſcriptions, que ces grands ouvrages avoient eſté achevez ſans fatiguer ſes ſujets. Il mettoit ſa gloire à les ménager, & à ne

*Herod. & Diod ibid.*

faire travailler aux monumens de ses victoires que les captifs. Salomon luy en avoit donné l'exemple. Ce sage Prince n'avoit employé que les peuples tributaires dans les grands ouvrages qui ont rendu son regne immortel. Les citoyens étoiét attachez à de plus nobles exercices ils apprenoient à faire la guerre, & à commander. Sesostris ne pouvoit pas se regler sur un plus parfait modele. Il regna trente-trois ans, & joüit long-temps de ses triomphes, beaucoup plus digne de gloire, si la vanité ne luy eût pas fait traîner son char par les Rois vaincus. Il semble qu'il ait dédaigné de mourir comme les autres hommes. Devenu aveugle dans sa vieillesse, il se donna la mort à luy-même, & laissa l'Egypte riche à jamais. Son Empire pourtant ne passa pas sa quatriéme generation. Mais il restoit encore du temps de Tibere des monumens magnifiques, qui en marquoient l'étenduë & la quantité des tributs. L'Egypte retourna

*II. Par. VIII. 9.*

*Diod. I. sect. 2.*

*Tac. Ann. II.*

bien-tôt à ſon humeur pacifique. On a même écrit que Seſoſtris fut le premier à ramollir, aprés ſes conqueſtes, les mœurs de ſes Egyptiens, dans la crainte des revoltes. S'il le faut croire, ce ne pouvoit eſtre qu'une precaution qu'il prenoit pour ſes ſucceſſeurs. Car pour luy, ſage & abſolu comme il eſtoit, on ne voit pas ce qu'il pouvoit craindre de ſes Peuples qui l'adoroient. Au reſte cette penſée eſt peu digne d'un ſi grand Prince; & c'éſtoit mal pourvoir à la ſeureté de ſes conqueſtes, que de laiſſer affoiblir le courage de ſes ſujets. Il eſt vray auſſi que ce grand Empire ne dura gueres. Il faut perir par quelque endroit. La diviſion ſe mit en Egypte. Sous Anyſis l'aveugle, l'Ethiopien Sabacon envahit le Royaume: il en traita auſſi bien les peuples, & y fit d'auſſi grandes choſes qu'aucun des Rois naturels. Jamais on ne vit une moderation pareille à la ſienne, puis qu'aprés cinquante ans d'un regne heureux,

*Nym. phod lib XIII. rerbarb poſt. Herod.*

*& Diod ibid.*

il retourna en Ethiopie pour obeïr à des avertissemens qu'il crut divins. Le Royaume abandonné tomba entre les mains de Sethon Prêtre de Vulcain, Prince religieux à sa mode, mais peu guerrier, & qui acheva d'énerver la malice en maltraitant les gens de guerre. Depuis ce temps l'Egypte ne se soustint plus que par des milices étrangeres. On trouve une espece d'Anarchie. On trouve douze Rois choisis par le peuple, qui partagerent entre eux le gouvernement du Royaume. C'est eux qui ont bâti ces douze Palais qui composoient le Labyrinthe. Quoy que l'Egypte ne pust oublier ses magnificences, elle fust foible & divisée sous ces douze Princes. Un d'eux (ce fut Psammetique) se rendit le maître par le secours des étrangers. L'Egypte se rétablit, & demeura assez puissante pendant cinq ou six regnes. Enfin cét encien Royaume, aprés avoir duré environ seize cens ans, affoibli par les Rois de Baby-

lone & par Cyrus, devint la proye de Cambyſe, le plus inſenſé de tous les Princes.

Ceux qui ont bien connu l'humeur de l'Egypte, ont reconnu qu'elle n'eſtoit pas belliqueuſe : vous en avez veû les raiſons. Elle avoit vécu en paix environ treize cens ans, quand elle produiſit ſon premier guerrier, qui fut Seſoſtris. Auſſi malgré ſa milice ſi ſoigneuſement entretenuë, nous voyons ſur la fin que les troupes étrangeres font toute ſa force, qui eſt un des plus grands défauts que puiſſe avoir un Eſtat. Mais les choſes humaines ne ſont point parfaites, & il eſt malaiſé d'avoir enſemble dans la perfection les arts de la paix avec les avantages de la guerre. C'eſt une aſſez belle durée d'avoir ſubſiſté ſeize ſiecles. Quelques Ethiopiens ont regné à Thebes dans cét intervalle, entre autres Sabacon, & à ce qu'on croit Taraca. Mais l'Egypte tiroit cette utilité de l'excellente con-

*Strab lib. XVII.*

ſtitution de ſon Eſtat, que les étrangers qui la conqueroient entroient dans ſes mœurs plûtôt que d'y introduire les leurs: ainſi changeant de maîtres, elle ne changeoit pas de gouvernement. Elle eût peine à ſouffrir les Perſes dont elle voulut ſouvent ſecoüer le joug. Mais elle n'eſtoit pas aſſez belliqueuſe pour ſe ſoûtenir par ſa propre force contre une ſi grande Puiſſance; & les Grecs qui la défendoient, occupez ailleurs, eſtoient contraints de l'abandonner: de ſorte qu'elle retomboit toûjours ſous ſes premiers maîtres, mais toûjours opiniâtrément attachée à ſes anciennes coûtumes, & incapable de démentir les maximes de ſes premiers Rois. Quoy qu'elle en retint beaucoup de choſes ſous les Ptolomées, le mélange des mœurs Grecques & Aſiatiques y fut ſi grand, qu'on n'y reconnut preſque plus l'ancienne Egypte.

Il ne faut pas oublier que les temps des anciens Rois d'Egypte

ſont fort incertains, & même dans l'Hiſtoire des Egyptiens. On a peine à placer Oſymanduas, dont nous voyons de ſi magnifiques monumens dans Diodore, & de ſi belles marques de ſes combats. Il ſemble que les Egyptiens n'ayent pas connu le pere de Seſoſtris qu'Herodote & Diodore n'ont pas nommé. Sa puiſſance eſt encore plus marquée par les monumens qu'il a laiſſez dans toute la terre, que par les memoire de ſon païs, & ſes raiſons nous font voir qu'il ne faut pas croire, comme quelques-uns, que ce que l'Egypte publioit de ſes antiquitez, ait toûjours eſté auſſi exact qu'elle s'en vantoit, puis qu'elle-même eſt ſi incertaine des temps les plus éclatans de ſa Monarchie. *Diod. I. ſect. 2.*

IV.

*Les Aſſyriens anciens & nouveaux, les Medes & Cyrus.*

Le grand Empire des Egyptiens eſt comme détaché de tous les autres, & n'a pas, comme vous voyez, une longue ſuite. Ce qui nous reſte à dire eſt plus ſoûtenu, & a des dates plus préciſes.

Nous avons neanmoins encore tres-peu de choses certaines touchant le premier Empire des Assyriens:mais enfin en quelques temps qu'on en veüille placer les commencemens,selon les diverses opinions des Historiens, vous verrez que lors que le monde estoit partagé en plusieurs petits Estats dont les Princes songeoient plûtôt à se cóserver qu'à s'accroître, Ninus plus entreprenant & plus puissant que ses voisins, les accabla les uns aprés les autres, & poussa bien loin ses conquestes du costé de l'Orient. Sa femme Semiramis, qui joignit à l'ambition assez ordinaire à son sexe, un courage & une suite de conseils qu'on n'a pas accoûtumé d'y trouver, soustint les vastes desseins de son mari, & acheva de former cette Monarchie.

*Diod. II. Iust. I.*

Elle estoit grande sans doute, & la grandeur de Ninive qu'on met au dessus de celles de Babylone, le montre assez. Mais comme les Historiens les plus judicieux ne sont

*Strab. XVI.*

*Herod. I.*

pas cette Monarchie ſi ancienne que les autres nous la preſentent, ils ne ne la font pas non plus ſi grande. On voit durer trop long-temps les petits Royaumes dont il la faudroit compoſer, ſi elle eſtoit auſſi ancienne & auſſi étenduë que le fabuleux Cteſias, & ceux qui l'en ont cru ſur ſa parole nous la décrivent. Il eſt vray que Platon curieux obſervateur des Antiquitez fait le Royaume de Troye du temps de Priam une dépendance de l'Empire des Aſſyriens. Mais on n'en voit rien dans Homere, qui, dans le deſſein qu'il avoit de relever la gloire de la Grece, n'auroit pas oublié cette circonſtance ; & on peut croire que les Aſſyriens eſtoient peu connus du coſté de l'Occident, puis qu'un Poëte ſi ſçavant & ſi curieux d'orner ſon Poëme de tout ce qui appartenoit à ſon ſujet, ne les y fait point paroître.

*Dion. Hal. l. App. init. op.*

*Gen. XIV. 12. ſud. III. 8.*

*Plat. de leg. III.*

Cependant, ſelon la ſupputation que nous avons jugé la plus raiſonnable, le temps du ſiegè de

Troye estoit le beau temps ces Assyriens, puis que c'est celuy des conquestes de Semiramis : mais c'est qu'elles s'étendirent seulement vers l'Orient. Ceux qui la flatent le plus luy font tourner ses armes de ce costé-là. Elle avoit eû trop de part aux conseils & aux victoires de Ninus pour ne pas suivre ses desseins, si convenables d'ailleurs à la situation de son Empire ; & je ne croy pas qu'on puisse douter que Ninus ne se soit attaché à l'Orient, puis que Justin même qui le favorise autant qu'il peut, luy fait terminer aux frontieres de la Lybie les entreprises qu'il fit du costé de l'Occident.

*Iust.1. Diod.II*

Je ne sçay donc plus en quel temps Ninive auroit poussé ses conquestes jusqu'à Troye, puis qu'on voit si peu d'apparance que Ninive & Semiramis ayent rien entrepris de semblable ; & que tous leurs successeurs, à commencer depuis leur fils Ninyas, ont vécu dans une telle molesse & avec si peu d'a-

ction, qu'à peine leur nom est-il venu jusqu'à nous, & qu'il faut plûtôt s'étonner que leur Empire ait pû subsister, que de croire qu'il ait pû s'étendre.

Il fut sans doute beaucoup diminué par les conquestes de Sesostris: mais comme elles furent de peu de durée, & peu soûtenuës par ses successeurs, il est à croire que les païs qu'elles enleverent aux Assyriens, accoûtumez de long temps à leur domination, y retournerent naturellement: de sorte que cét Empire se maintint en grande puissance & en grande paix, jusqu'à ce qu'Arbace ayant découvert la mollesse de ses Rois si long-temps cachée dans le secret du Palais, Sardanapale celebre par ses infamies devint non seulement méprisable, mais encore insupportable à ses sujets.

Vous avez veû les Royaumes qui sont sortis du débris de ce premier Empire des Assyriens, entre autres celuy de Ninive & celuy de Babylone. Les Rois de Ninive retinrẽt

le nom de Rois d'Assyrie, & furent les plus puissant. Leur orgueil s'éleva bientôt au delà de toutes bornes par les conquestes qu'ils firent, parmi lesquelles on compte celle du Royaume des Israëlites ou de Samarie. Il ne fallut rien moins que la main de Dieu, & un miracle visible pour les empêcher d'accabler la Iudée sous Ezechias; & on ne sceut plus quelles bornes on pourroit donner à leur puissances, quand on leur vit envahir un peu aprés dans leur voisinage le Royaume de Babylone, où la Famille royale êtoit defaillie.

Babylone sembloit estre née pour commander à toute la terre. Ses Peuples estoient pleins d'esprit & de courage. De tout temps la Philosophie regnoit parmi eux avec les beaux Arts, & l'Orient n'avoit gueres de meilleurs soldats que les Chaldéens. L'Antiquité admire les riches moissons d'un païs que la negligence de ses habitans laisse maintenant sans culture; & son abõdance le fit regarder sous les an-

*Xen. Cyr. III. IV.*

*Herod. I*

ciens Rois de Perse, comme la troisiéme partie d'un si grand Empire. Ainsi les Rois d'Assyrie enflez d'un accroissement qui ajoûtoit à leur Monarchie une ville si opulente, conceurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor I. crut son Empire indigne de luy, s'il n'y joignoit tout l'Univers. Nabuchodonosor II. superbe plus que tous les Rois ses predecesseurs, aprés des succés inoüis & des conquestes surprenantes, voulut plûtost se faire adorer comme un Dieu, que commander comme un Roy. Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylone ? Quelles murailles, quelles tours, quelles portes, & quelle enceinte y vit-on paroistre ! Il sembloit que l'ancienne Tour de Babel allât estre renouvellée dans la hauteur prodigieuse du Temple de Bel, & que Nabuchodonosor voulût de nouveau menacer le Ciel: Son orgueïl, quoy qu'abbatu par la main de Dieu, ne laissa pas de revivre dans ses successeurs. Ils ne pou-

& plus de travail que l'Egypte n'en employoit pour le Nil. L'Euphrate étoit droit dans son cours,& jamais ne se débordoit. Il luy fallut faire dans tout le païs un nombre infini de canaux,afin qu'il en pust arroser les terres dont la fertilité devenoit incomparable par ce secours Pour rompre la violence de ses eaux trop impetueuses,il fallut le faire couler par mille détours,& luy creuser de grands Lacs qu'une sage Reine revestit avec une magnificence incroyable. Nitocris mere de Labynithe, autrement nommé Nabonide où Baltasar,dernier Roy de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette Reine entreprit un travail bien plus merveilleux : ce fut d'élever sur l'Euphrate un Pont de pierre ; afin que les deux costez de la ville que l'immense largeur de ce fleuve separoit trop , pussent communiquer ensemble. Il fallut donc mettre à sec une riviere si rapide & si profonde, en détournant les eaux dans un Lac immése que la Reine avoit fait

*Herod. I.*

creuser. En même temps on bastit le Pont, dont les solides materiaux estoient preparez, & on revestit de brique les deux bords du fleuve jusqu'à une hauteur étonnante, en y laissant des descentes revestuës de même, & d'un aussi bel ouvrage que les murailles de la villes. La diligence du travail en égala la grandeur. *Herod. ibid.* Mais une Reine si prevoyante ne songea pas qu'elle apprenoit à ses ennemis à prendre sa ville. Ce fut dans le même Lac qu'elle avoit creusé, que Cyrus détourna l'Euphrate, quand desesperant de réduire Babylone ni par force, ni par famine, il s'y ouvrit des deux costez de la ville le passage que nous avons veu tant marqué par les Prophetes.

*Ibid.* Si Babylone eût pû croire qu'elle eust esté perissable comme toutes les choses humaines, & qu'une confiance insensée ne l'eût pas jettée dans l'aveuglement, non seulement elle eust pû prévoir ce que fit Cyrus, puis que la memoire d'un travail sembla-

ble étoit recente ; mais encore, en gardant toutes les descentes, elles eût accablé les Perses dans le lit de la riviere où ils passoient. Mais on ne songeoit qu'aux plaisirs & aux festins: il n'y avoit ni ordre, ni commandement reglé. Ainsi perissent non seulement les plus fortes places, mais encore les plus grands Empires. L'épouvante se mit par tout: le Roy impie fut tué; & Xenophon qui donne ce titre au dernier Roy de Babylone, semble designer par ce mot les sacrileges de Baltasar, que Daniel nous fait voir punis par une chute si surprenante. *Xenoph. VII.*

Les Medes qui avoient détruit le premier Empereur des Assyriens, détruisirent encore le second, comme si cette nation eust deû être toûjours fatale à la grandeur Assyrienne. Mais à cette derniere fois la valeur & le grand nom de Cyrus fit que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conqueste.

En effet, elle est deuë entierement à ce Heros, qui ayant esté élevé *Xenoph. Cyr. I.*

sous une discipline severe & reguliere, selon la coûtume des Perses, peuples alors aussi moderez, que depuis ils ont esté voluptueux, fut accoûtumé dés son enfance à une vie sobre & militaire. Les Medes autrefois si laborieux & si guerriers, mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toûjours, avoient besoin d'un tel General. Cyrus se servit de leurs richesses & de leur nom toûjours respecté en Orient; mais il mettoit l'esperance du succés dans les Troupes qu'il avoit amenées de Perse. Dés la premiere bataille le Roy de Babylone fut tué, & les Assyriens mis en déroute. Le vainqueur offrit le duel au nouveau Roy; & en montrant son courage, il se donna la reputation d'un Prince clement qui épargne le sang des sujets. Il joignit la politique à la valeur. De peur de ruiner un si beau païs, qu'il regardoit déja comme sa conqueste; il fit resoudre que les laboureurs seroient épargnez de part & d'autre. Il sceut réveiller la ja-

*Pol. V. 44. X. 24.*

*Xen Cyr. IV. V.*

*Ibid. V.*

lousie des peuples voisins contre l'orgueilleuse puissance de Babylone qui alloit tout envahir ; & enfin la gloire qu'il s'estoit acquise autant par sa generosité & par sa justice que par le bonheur de ses armes les ayant tous réünis sous ses étendars, avec de si grands secours il soûmit cette vaste étenduë de terre dõt il composa son Empire.

C'est par là que s'éleva cette Monarchie. Cyrus la rendit si puissante, qu'elle ne pouvoit gueres manquer de s'accroître sous ses successeurs. Mais pour entendre ce qui l'a perduë, il ne faut que comparer les Perses & les successeurs de Cyrus avec les Grecs & leurs Generaux, sur tout avec Alexandre.

Cambyse fils de Cyrus fut celuy qui corrompit l'humeur des Perses. Son pere si bien élevé parmy les soins de la guerre, n'en prit pas assez de donner au successeur d'un si grand Empire une éducation semblable à la sienne ; & par le sort ordinaire des choses humaines, trop

V. *Les Perses, les Grecs, & Alexandre.*

*Plat. de Leg. III.*

de grandeur nuisit à la vertu.Darius fils d'Hystaspe,qui d'une vie privée fut élevé sur le Trône, apporta de meilleures dispositions à la souveraine Puissance, & fit quelques efforts pour reparer les desordres. Mais la corruption estoit déja trop universelle : l'abondance avoit introduit trop de dereglemens dans les mœurs ; & Darius n'avoit pas luy-même conservé assez de force pour estre capable de redesser tout-à-fait les autres. Tout dégenera sous ses successeurs, & le luxe des Perses n'eut plus de mesure.

Mais encore que ces peuples devenus puissans eussent beaucoup perdu de leur ancienne vertu en s'abandonnant aux plaisirs,ils avoient toûjours conservé quelque chose de grand & de noble. Que peut-on voir de plus noble que l'horreur qu'ils avoient pour le mensonge, qui passa toûjours parmi eux pour un vice honteux & bas ; Ce qu'ils trouvoient le plus lâche aprés le mẽsonge, estoit de vivre d'emprunt,

*Plat. Alcib. I. Herod. lib. 1.*

Une telle vie leur paroiſſoit faineante, honteuſe, ſervile, & d'autant plus mépriſable qu'elle portoit à mentir. Par une generoſité naturelle à leur nation, ils traitoient honneſtement les Rois vaincus. Pour peu que les enfans de ces Princes fuſſent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laiſſoient commander dans leur païs, avec preſque toutes les marques de leur anciéne grandeur. Les Perſes étoiẽt honneſtes, civils, liberaux envers les étrangers, & ils ſçavoient s'en ſervir. Les gens de merite eſtoient connus parmi eux, & ils n'épargnoient rien pour les gagner. Il eſt vray qu'ils ne ſont pas arrivez à la cõnoiſſance parfaite de cette ſageſſe qui apprend à bien gouverner. Leur grand Empire fut toûjours regi avec quelque confuſion. Ils ne ſceurent jamais trouver ce bel art depuis ſi bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand Eſtat, & d'en faire un tout parfait. Auſſi n'eſtoient-ils preſ-

Herop. 111.

que jamais sans revoltes considerables. Ils n'estoient pourtant pas sans politique. Les regles de la justice estoient connuës parmy eux, & ils ont eu de grands Rois qui les faisoient observer avec une admirables exactitude. Les crimes estoient severement punis ; mais avec cette moderation, qu'en pardonnant aisément les premieres fautes, on reprimoit les rechutes par de rigoureux châtimens. Ils avoient beaucoup de bonnes loix, presque toutes tenuës de Cyrus, & de Darius fils d'Hystaspe. Ils avoient des maximes de gouvernement, des conseils reglez pour les maintenir, & une grande subordination dans tous les emplois. Quand on disoit que les Grands qui composoient le Conseil estoient les yeux & les oreilles du Prince : on avertissoit tout ensembles & le Prince, qu'ils avoit ses Ministres comme nous avons les organes de nos sens, non pas pour se reposer, mais pour agir par leur moyen ; & les Mini-

*Herod. I.* *Plat. de leg. III.* *Esth. I. 13.* *Xenoph. Cyrop VIII.*

ſtres, qu'ils ne devoient pas agir pour eux mémes, mais pour le Prince qui eſtoit leur Chef, & pour tout le corps de l'Eſtat. Ces Miniſtres devoient eſtre inſtruits des anciennes maximes de la Monarchie. Le regiſtre qu'on tenoit des choſes paſſées, ſervoit de regle à la poſterité. On y marquoit les ſervices que chacun avoit rendus; de peur qu'à la honte du Prince, & au grand malheur de l'Eſtat, ils ne demeuraſſent ſans recompenſe. C'êtoit une belle maniere d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais ſacrifier pour eux ſeuls, mais pour le Roy & pour tout l'Etat où chacun ſe trouvoit avec tous les autres. Un des premiers ſoins du Prince eſtoit de faire fleurir l'agriculture; & les Satrapes dont le gouvernement eſtoit le mieux cultivé, avoient la plus grande part aux graces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armes, il y en avoit auſſi pour veiller aux

*Eſth. I. 13.*

*Ibid. VI.*

*Herod. I*

*Xenoph. Oecon.*

travaux rustiques : c'estoit deux charges semblables, dont l'une prenoit soin de garder le païs, & l'autre de le cultiver. Le Prince les protegeoit avec une affection presque égale, & les faisoit concourir au bien public. Aprés ceux qui avoiét remporté quelque avantage à la guerre, les plus honorez estoient ceux qui avoient élevé beaucoup d'enfans. Le respect qu'on inspiroit aux Perses dés leur enfáce pour l'autorité Royale, alloit jusqu'à l'excés; puis qu'ils y méloient de l'adoration, & paroissoient plûtôt des esclaves que des sujets soûmis par raison à un Empire legitime : c'estoit l'ésprit des Orientaux : & peut estre que le naturel vif & violent de ces peuples demandoit un gouvernement plus ferme & plus absolu.

*Herod. l.*

*Plat. Alcib. I.*

La maniere dont on élevoit les enfás des Rois est admirée par Platon, & proposée aux Grecs comme le modele d'une éducation parfaite. Dés l'âge de sept ans on les tiroit des mains des Eunuques pour les

les faire monter à cheval, & les exercer à la chasse. A l'âge de quatorze ans,lors que l'esprit commence à se former, on leur donnoit pour leur instruction quatre hommes des plus vertueux & des plus sages de l'Estat. Le premier,dit Platon, leur apprenoit la magie,c'est à dire dans leur langage; le culte des Dieux selon les anciennes maximes & selon les Loix de Zoroastre fils d'Oromase. Le second les accoûtumoit à dire la verité, & à rendre la justice. Le troisiéme leur enseignoit à ne se laisser pas vaincre par les voluptez, afin d'estre toûjours libres & vrayment Rois, maistres d'eux-mêmes & de leurs desirs. Le quatriéme fortifioit leur courage contre la crainte qui en eust fait des esclaves,& leur eust osté la confiance si necessaire au commandement. Les jeunes Seigneurs étoient élevez à la porte du Roy avec ses enfans. On prenoit un soin particulier qu'ils ne vissent ni n'entendissent rien de mal-honneste. On rendoit

compte au Roy de leur conduite. Ce compte qu'on luy en rendoit estoit suivi par son ordre de châtimens, & de recompenses. La jeunesse qui les voyoit, apprenoit de bonne heure avec la vertu, la science d'obeïr & de commander. Avec une si belle institution que ne devoit-on pas esperer des Rois de Perse & de leur noblesse, si on eust eu autant de soin de les bien conduire dans le progrés de leur âge qu'on en avoit de les bien instruire dans leur enfance? Mais les mœurs corrompuës de la nation les entraînoient bientost dans les plaisirs, contre lesquels nulle education ne peut tenir. Il faut pourtant confesser que malgré cette mollesse des Perses, malgré le soin qu'ils avoient de leur beauté & de leur parure, ils ne manquoient pas de valeur. Ils s'en sont toûjours piquez, & ils en ont dóné
*Xenoph. Oecon.* d'illustres marques. L'art Militaire avoit parmi eux la preference qu'il meritoit comme celuy à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exer-

cer en repos. Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne ſceurent ce que peut dans une armée la ſeverité, la diſcipline, l'arrangement des troupes; l'ordres des marches, & des campemens, & enfin une certaine conduite qui fait remuër ces grands corps ſans confuſion & à propos. Ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramaſſé ſans choix un peuple immenſe qui alloit au combat aſſez reſolument, mais ſans ordre, & qui ſe trouvoit embaraſſé d'une multitude infinie de perſonnes inutiles que le Roy & les Grands traînoient aprés eux ſeulement pour le plaiſir. Car leur moleſſe étoit ſi grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence & les mêmes delices que dans les lieux où la Cour faiſoit ſa demeure ordinaire; de ſorte que les Rois marchoient accompagnez de leurs femmes, de leurs concubines; de leurs Eunuques, & de tout ce qui ſervoit à leurs plaiſirs. La vaiſſelle d'or & d'argent, & les meubles

precieux suivoient dans une abondance prodigieuse, & enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte & déja ambarassée de la multitude excessive de ses soldats, estoit surchargée par le nombre demesuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confusion on ne pouvoit se mouvoir de concert; les ordres ne venoient jamais à temps, & dans une action tout alloit comme il pouvoit, sans que personne fust en estat d'y pouvoir. Joint encore qu'il falloit avoir fini bientost, & passer rapidement dans un païs : car ce corps immense & avide non seulement de ce qui étoit necessaire pour la vie, mais encore de ce qui servoit au plaisir, consumoit tout en peu de temps, & on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer sa subsistence.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnoient les peuples qui ne sçavoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la

ſçavoient ſe trouverent ou affoiblis par leurs propres diviſions, ou accablez par la multitude de leurs ennemis; & c'eſt par là que l'Egypte, toute ſuperbe qu'elle eſtoit & de ſon antiquité & de ſes ſages inſtitutions & des conqueſtes de ſon Seſoſtris, devint ſujetes des Perſes. Il ne leur fut pas mal-aiſé de dompter l'Aſie mineure, & même les Colonies Greques que la molleſſe de l'Aſie avoit corrompuës. Mais quand ils vinrent à la Grece même, ils trouverent ce qu'ils n'avoient jamais veu, une milice reglée, des Chefs entendus, des ſoldats accoûtumez à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lute & les autres exercices ordinaires dans ce païs rendoient adroits : des armées mediocres à la verité, mais ſemblables à ces corps vigoureux où il ſemble que tout ſoit nerf, & où tout eſt plein d'eſprits; au reſte ſi bien commandées & ſi ſouples aux ordres de leurs Generaux, qu'on euſt cru que les ſoldats n'avoient tous qu'une

même ame, tant on voyoit de concert dans leurs mouvemens.

Mais ce que la Grece avoit de plus grand, estoit une politique ferme & prevoyante, qui sçavoit abandonner, hazarder, & défendre ce qu'il falloit ; & ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté & celuy de la patrie rendoit invincible.

Les Grecs naturellement pleins d'esprit & de courage avoient esté cultivez de bonne heure par des Rois & des Colonies venuës d'Egypte, qui s'estant établies dés les premiers temps en divers endroits du païs, avoient répandu par tout cette excellente police des Egyptiẽs. C'est de là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lute, la course à pied, la course à cheval & sur des chariots, & les exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses courõnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, estoit à se rendre dociles, & à se

laiſſer former par les Loix pour le bien public. Ce n'eſtoit pas des particuliers qui ne ſongent qu'à leurs affaires, & ne ſentent les maux de l'Eſtat qu'autant qu'ils en ſouffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en eſt troublé. Les Grecs eſtoient inſtruits à ſe regarder, & à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps qui étoit le corps de l'Eſtat. Les peres nourriſſoiét leurs enfans dans cét eſprit; & les enfans apprenoient dés le berceau à regarder la patrie comme une mere commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens. Le mot de civilité ne ſignifioit pas ſeulement parmi les Grecs la douceur & la déference mutuelle qui rend les hommes ſociables: l'homme civil n'eſtoit autre choſe qu'un bon citoyen qui ſe regarde toûjours comme membre de l'Eſtat, qui ſe laiſſe conduire par les Loix, & conſpire avec elles au bien public, ſans rien entreprendre ſur perſonne. Les anciens

Rois que la Grece avoit eûs en divers païs, un Minos, un Cecrops, un Thesée, un Codrus, un Temene, un Cresphonte, un Eurysthene, un Patrocles, & les autres semblables, avoient répandu de cét esprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flatant le peuple, mais en procurant son bien, & en faisant regner la Loy.

*Plat. de leg. III.*

Que diray-je de la severité des Jugemens? Quel plus grave Tribunal y eût-il jamais que celuy de l'Areopage si reveré dans toute la Grece, qu'on disoit que les Dieux-mêmes y avoient comparu? Il a esté celebre dés les premiers temps, & Cecrops apparemment l'avoit fondé sur le modele des Tribunaux de l'Egypte. Aucune compagnie n'a conservé si long-temps la reputation de son ancienne severité, & l'éloquence trompeuse en a toûjours esté bannie.

Les Grecs ainsi policez peu à peu se crurent capables de se gouverner

eux-mêmes, & la pluſpart des villes ſe formerent en Republiques. Mais des ſages Legiſlateurs qui s'éleverent en chaque païs, un Thales, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, & tant d'autres que l'Hiſtoire marque, empêcherent que la liberté ne degeneraſt en licence. Des Loix ſimplement écrites & en petit nombre, tenoient les peuples dans le devoir, & les faiſoient concourir au bien commun du païs.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inſpiroit, étoit admirable. Car la liberté que ſe figuroient les Grecs, étoit une liberté ſoûmiſe à la Loy, c'eſt à dire, à la raiſon même reconnuë par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hómes euſſent du pouvoir parmi eux. Les Magiſtrats redoutez durãt le temps de leur miniſtere, redevenoient des particuliers qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur experience. La Loy étoit

regardée comme la maîtresse: c'étoit elle qui établissoit les Magistrats, qui en regloit le pouvoir, & qui enfin chastioit leur mauvaise administration.

Il n'est pas icy question d'examiner si ces idées sont aussi solides que specieuses. Enfin la Grece en estoit charmée, & préferoit les inconveniens de la liberté à ceux de la sujettion legitime quoy qu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celuy que la Grece tiroit du sien, estoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur païs qu'ils le conduisoient en commun, & que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la Philosophie pour cõserver l'Estat de la Grece, n'est pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus il estoit necessaire d'y établir par de bonnes raisons les regles des mœurs, & celles de la societé. Pythagore, Thales, Ana-

xagore, Socrate, Archytas, Platon, Xenophon, Ariſtote, & une infinité d'autres remplirent la Grece de ces beaux preceptes. Il y eût des extravagans, qui prirent le nom de Philoſophes : mais ceux qui étoient ſuivis, eſtoient ceux qui enſeignoient à ſacrifier l'intereſt particulier & même la vie à l'intereſt general & au ſalut de l'Eſtat ; & c'étoit la maxime la plus commune des Philoſophes qu'il falloit ou ſe retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoy parler des Philoſophes ? Les Poëtes même qui étoient dans les mains de tout le peuple, les inſtruiſoient plus encore qu'ils ne les divertiſſoient. Le plus renommé des Conquerans regardoit Homere comme un maiſtre qui luy apprenoit à bien regner. Ce grand Poëte n'apprenoit pas moins à bien obéir, & à eſtre bon citoyen. Luy & tant d'autres Poëtes, dont les ouvrages ne ſont pas moins graves qu'ils ſont agreables, ne cele-

brent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public; la patrie, la societé, & cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grece ainsi élevée regardoit les Asiatiques avec leur delicatesse, avec leur parure & leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement qui n'avoit pour regle que la volonté du Prince, maîtresse de toutes les loix & même des plus sacrées, luy inspiroit de l'horreur; & l'objet le plus odieux qu'eust toute la Grece, étoient les Barbares.

*Isoc. Paneg.* Cette haine estoit venuë aux Grecs dés les premiers tẽps, & leur estoit devenuë comme naturelle. Une des choses qui faisoit aimer la poësie d'Homere, est qu'il chantoit les victoires & les avantages de la Grece sur l'Asie. Du costé de l'Asie estoit Venus, c'est à dire, les plaisirs les folles amours & la molesse: du costé de la Grece estoit

Junon, c'est à dire, la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter & la sagesse politique. Du costé de l'Asie étoit Mars impetueux & brutal, c'est à dire, la guerre faite avec fureur: du côté de la Grece étoit Pallas, c'est à dire, l'art militaire & la valeur conduite par esprit. La Grece depuis ce temps avoit toûjours cru que l'intelligence & le vray courage estoit son partage naturel. Elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer; & en subissant ce joug, elle eût cru assujetir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, & le veritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

La Grece étoit pleine de ces sentimens, quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hystaspe & par Xerxes, avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussi-tôt chacun se prepare à défendre sa liberté. Quoy que toutes les Villes de Grece fissent autant de Republiques, l'interest com-

mun les reünit, & il ne s'agissoit entre elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Atheniens d'abandőner leur Ville au pillage & à l'incendie, & aprés qu'ils eurent sauvé leurs vieillards & leurs femmes avec leurs enfans, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui estoit capable de porter les armes. Pour arréter quelques jours l'armée Persienne à un passage difficile, & pour luy faire sentir ce que c'estoit que la Grece; une poignée de Lacedemoniens courut avec son Roy à une mort asseurée, contens en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces Barbares, & d'avoir laissé à leurs Compatriotes l'exemple d'une hardiesse inoüye. Contre de telles armées & une telle conduite, la Perse se trouva foible, & éprouva plusieurs fois à son dommage, ce que peut la discipline contre la multitude & la confusion, & ce que peut la valeur conduite avec art contre une impetuosité aveugle.

Il ne restoit à la Perse tant de fois vaincuë, que de mettre la division parmi les Grecs ; & l'estat même où ils se trouvoient par leurs victoires, rendoit cette entreprise facile. Comme la crainte les tenoit unis, la victoire & la confiance rompit l'union. Accoûtumez à combattre & à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournerent les uns contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cét Estat des Grecs, & ce secret de la Politique Persienne. *Plat. de leg. III.*

Parmi toutes les Republiques dont la Grece estoit composée, Athenes & Lacedemone estoient sans comparaison les principales. On ne peu avoir plus d'esprit qu'ō en avoit à Athenes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacedemone. Athenes vouloit le plaisir : la vie de Lacedemone estoit dure & laborieuse. L'une & l'autre aimoit la gloire & la liberté : mais à Athenes, la liberté tendoit naturellement à la licence ;

& contrainte par des Loix severes à Lacedemone, plus elle étoit réprimée au dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. Athenes vouloit aussi dominer, mais par un autre principe. L interest se méloit à la gloire. Ses Citoyens excelloient dans l'art de naviger; & la mer où elle regnoit l'avoit enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulust assujettir; & ses richesses qui luy inspiroient ce desir, luy fournissoient le moyen de le satisfaire. Au contraire, à Lacedemone, l'argent étoit méprisé. Comme toutes ses Loix tendoient à en faire une Republique guerriere, la gloire des ames estoit le seul charme dont les esprits de ses Citoyens fussent possedez. Dés-là naturellement elle vouloit dominer; & plus elle estoit au dessus de l'interest, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacedemone par sa vie reglée estoit ferme dans ses maximes &

dans ses desseins. Athenes étoit plus vive, & le peuple y estoit trop maître. La Philosophie & les Loix faisoient à la verité de beaux effets dans des naturels si exquis ; mais la raison toute seule n'estoit pas capable de les retenir. Un sage Athenien, & qui connoissoit admirablement le naturel de son païs, nous apprend que la crainte estoit necessaire à ces esprits trop vifs & trop libres ; & qu'il n'y eût plus moyen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eût rasseurez contre les Perses. *Plat. de leg. III.*

Alors deux choses les perdirent, la gloire de leurs belles actions, & la seureté où ils croyent estre. Les Magistrats n'estoient plus écoutez ; & comme la Perse estoit affligée par une excessive sujetion Athenes, dit Platon, ressentir les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes Republiques si contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarassoient l'une l'autre dans le dessein qu'el-

les avoient d'assujettir toute la Grece ; de sorte qu'elles estoient toûjours ennemies, plus encore par la contrarieté de leurs interests, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les Villes Grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre : car outre que chacun souhaitoit pouvoir conserver sa liberté, elles trouvoient l'Empire de ces deux Republiques trop fâcheux.
*Arist. Pol. VIII 4.* Celuy de Lacedemône étoit dur. On remarquoit dans son Peuple je ne sçay quoy de farouche. Un gouvernement trop rigide & une vie trop laborieuse y rendoit les esprits trop fiers, trop austeres, & trop imperieux : joint qu'il falloit se resoudre à n'estre jamais en paix sous l'empire d'une Ville, *Id. VII. 14.* qui estant formée pour la guerre, ne pouvoit se conserver qu'en la continuant sans relâche. *Xenoph de rep. Lac.* Ainsi les Lacedemoniens vouloient commander, & tout le monde craignoit qu'ils ne commandassent. Les Atheniens estoient natu-

rellement plus doux & plus agreables. Il n'y avoit rien de plus delicieux à voir que leur Ville, où les festes & les jeux estoient perpetuels; où l'esprit, où la liberté & les passions donnoient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisoit à leurs alliez, & estoit encore plus insupportable à leurs sujets. Il falloit essuyer les bizarreries d'un peuple flaté, c'est à dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celle d'un Prince gâté par la flaterie. *Plat. de rep. VIII.*

Ces deux Villes ne permettoient point à la Grece de demeurer en repos Vous avez veû la guerre du Peloponnese, & les autres toûjours causées ou entretenuës par les jalousies de Lacedemone & d'Athenes. Mais ces mêmes jalousies qui troubloient la Grece, la soûtenoient en quelque façon, & l'empéchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Republiques.

Les Perses apperceurent bientôt

cét estat de la Grece. Ainsi tout le secret de leur Politique, estoit d'entretenir ces jalousies, & de fomenter ces divisions. Lacedemone qui estoit la plus ambitieuse, fut la premiere à les faire entrer dans les querelles des Grecs Ils y entrerent dans le dessein de se rendre maîtres de toute la Nation ; & soigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous ensemble. Déja les Villes de Grece ne regardoient dans leurs guerres que le Roy de Perse qu'elles appelloient le grand Roy, ou le Roy par excellence, comme si elles se fussent déja comptées pour sujetes : mais il n'estoit pas possible que l'ancien esprit de la Grece ne se réveillast à la veille de tomber dans la servitude, & entre les mains des Barbares. De petits Rois Grecs entreprirent de s'opposer à ce grand Roy, & de ruiner son Empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la discipline que nous avons veuë,

*Plat. de leg. III. Isoc. Paneg. &c*

Ageſilas Roy de Lacedemone fit trembler les Perſes dans l'Aſie mineure, & montra qu'on les pouvoit abbattre. Les ſeules diviſions de la Grece arréterent ſes conqueſtes : mais il arriva dans ces temps-là que le jeune Cyrus frere d'Artaxerxe ſe revolta contre luy. Il avoit dix mille Grecs dans ſes troupes, qui ſeuls ne purent eſtre rompus dans la déroute univerſelle de ſon armée. Il fut tué dans la bataille, & de la main d'Artaxerxe, à ce qu'on dit. Nos Grecs ſe trouvoient ſans protecteur au milieu des Perſes & aux environs de Babylone. Cependant Artaxerxe victorieux ne put ni les obliger à poſer volontairement les armes, ni les y forcer. Ils conceûrent le hardi deſſein de traverſer en corps d'armée tout ſon Empire pour retourner en leur païs, & ils en vinrent à bout. Toute la Grece vit alors plus que jamais, qu'elle nourriſſoit une milice invincible à laquelle tout devoit ceder, & que ſes ſeules diviſions la pouvoient ſoûmettre à

*Polyb. lib. III. c. 6.*

un ennemy trop foible pour luy resister quand elle seroit unie. Philippe Roy de Macedoine, également habile & vaillant, ménagea si bien les avantages que luy donnoit contre tant de Villes & de Republiques divisées un Royaume petit à la verité, mais uni, & où la Puissance Royale estoit absoluë, qu'à la fin moitié par adresse, & moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grece, & obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendarts contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures : mais Alexandre son fils succeda à son Royaume & à ses desseins.

Il trouva les Macedoniens non seulement aguerris, mais encore triomphans, & devenus par tant de succés presque autant superieurs aux autres Grecs en valeur & en discipline, que les autres Grecs estoient au dessus des Perses & de leurs semblables.

Darius qui regnoit en Perse de son temps estoit juste, vaillant, ge-

nereux, aimé de ſes peuples, & ne manquoit ni d'eſprit, ni de vigueur pour executer ſes deſſeins. Mais ſi vous le comparez avec Alexandre: ſon eſprit avec ce genie perçant & ſublime : ſa valeur avec la hauteur & la fermeté de ce courage invincible qui ſe ſentoit animé par les obſtacles ; avec cette ardeur immenſe d'accroiſtre tous les jours ſon nõ qui lui faiſoit preferer à tous les perils, à tous les travaux, & à mille morts, le moindre degré de gloire; enfin, avec cette confiance qui luy faiſoit ſentir au fond de ſon cœur que tout luy devoit ceder comme à un homme que ſa deſtinée rendoit ſuperieur aux autres, confiance qu'il inſpiroit non ſeulement à ſes Chefs, mais encore aux moindres de ſes ſoldats qu'il élevoit par ce moyen au deſſus des difficultez, & au deſſus d'eux-mêmes : vous jugerez aiſément auquel des deux appartenoit la victoire. Et ſi vous joignez à ces choſes les avantages des Grecs & des Macedoniens au deſſus de leurs

ennemis, vous avoüerez que la Perse attaquée par un tel Heros & par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maistre. Ainsi vous découvrirez en même temps ce qui a ruiné l'Empire des Perses, & ce qui a élevé celuy d'Alexandre.

*Diod. XVII. sect. 1.* Pour luy faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul General qu'elle pust opposer aux Grecs : c'estoit Memnon Rhodien. Tant qu'Alexandre eut en teste un si fameux Capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de luy. Au lieu de hasarder contre les Grecs une bataille generale, Memnon vouloit qu'on leur disputast tous les passages, qu'on leur coupast les vivres, qu'on les allast attaquer chez eux, & que par une attaque vigoureuse on les forçast à venir défendre leur païs. Alexandre y avoit pourveu, & les troupes qu'il avoit laissées à Antipater, suffisoient pour garder la Grece. Mais sa bonne fortune le délivra tout d'un

coup

coup de cet embarras Au commencement d'une diversion qui déja inquietoit toute la Grece, Memnon mourut, & Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce Prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'Univers avoit jamais veu; & aprés avoir vengé la Grece, aprés avoir subjugué avec une promptitude incroyable, toutes les terres de la domination Persienne, pour asseurer de tous costez son nouvel Empire, ou plûtôt pour contenter son ambition, & rendre son nom plus fameux que celuy de Bacchus, il entra dans les Indes où il poussa ses conquestes plus loin que ce celebre vainqueur. Mais celuy que les deserts, les fleuves, & les montagnes n'estoient pas capables d'arrester, fut contraint de ceder à ses soldats rebutez qui luy demandoient du repos. Reduit à se contenter des superbes monumens qu'il laissa sur le bord de l'Araspe, il ramena son armée par une

autre route que celle qui avoit tenuë, & dompta tous les païs qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint & respecté non pas comme un Conquerant, mais comme un Dieu. Mais cet Empire formidable qu'il avoit conquis, ne dura pas plus long temps que sa vie qui fut fort courte. A l'âge de trente trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eust jamais conceu, & avec les plus justes esperances d'un heureux succés, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement les affaires, laissant un pere imbecille, & des enfans en bas âge incapable de soûtenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison & pour son Empire, est qu'il laissoit des Capitaines à qui il avoit appris à ne respirer que l'ambition & la guerre. Il prévit à quels excés ils se porteroient quand il ne seroit plus au monde : pour les retenir, & de peur d'en estre dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni

letuteur de ſes enfans. Il prédit ſeulement que ſes amis celebreroient ſes funerailles avec des batailles ſanglantes, & il expira dans la fleur de ſon âge, plein de triſtes images de la confuſion qui devoit ſuivre ſa mort.

En effet, vous avez veu le partage de ſon Empire, & la ruine affreuſe de ſa maiſon. La Macedoine ſon ancien Royaume tenu par ſes anceſtres depuis tant de ſiecles fut envahi de tous coſtez comme une ſucceſſion vacante, & aprés avoir eſté long temps la proye du plus fort, il paſſa enfin à une autre famille. Ainſi ce grand Conquerant le plus renommé & le plus illuſtre qui fut jamais, a eſté le dernier Roy de ſa race. S'il fuſt demeuré paiſible dans la Macedoine la grandeur de ſon Empire n'auroit pas tenté ſes Capitaines, & il euſt pû laiſſer à ſes enfans le Royaume de ſes peres. Mais parce qu'il avoit eſté trop puiſſant, il fut cauſe de la perte de tous les ſiens : & voi-

là le fruit glorieux de tant de conquestes.

Sa mort fut la seule cause de cette grande revolution. Car il faut dire à sa gloire, que jamais homme a esté capable de soûtenir un si vaste Empire, quoy que nouvellement conquis, ça esté sans doute Alexandre, puis qu'il n'avoit pas moins d'esprit que de courage. Il ne faut donc point imputer à ses fautes, quoy qu'il en ait fait de grandes, la chute de sa famille, mais à la seule mortalité; si ce n'est qu'on veüille dire, qu'un homme de son humeur, & que son ambition engageoit toûjours à entreprendre, n'eût jamais trouvé le loisir d'établir les choses.

Quoy qu'il en soit, nous voyons par son exemple, qu'outre les fautes que les hommes pourroient corriger, c'est à dire, celles qu'ils font par emportement, ou par ignorance, il y a un foible irremediable inseparablement attaché aux desseins humains, & c'est la mortali-

té. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là : ce qui nous force d'avouër que comme le vice le plus inherent, si je puis parler de la sorte, & le plus inseparable des choses humaines, c'est leur propre caducité, celuy qui sçait conserver & affermir un Estat, a trouvé un plus haut point de sagesse que celuy qui sçait conquerir & gagner des batailles.

Il n'est pas besoin que je vous raconte en détail ce qui fit perir les Royaumes formez du débris de l'Empire d'Alexandre, c'est à dire celuy de Syrie, celuy de Macedoine, & celuy d'Egyte. La cause commune de leur ruine est qu'ils furent contriants de ceder à une plus grande puissance, qui fut la puissance Romaine. Si toutefois nous voulions considerer le dernier estat de ces Monarchies, nous trouverions aisément les causes immediates de leur chute; & nous verrions entre autres choses que la plus puissante de toutes, c'est à dire, celle de Syrie,

aprés avoir esté ébranlée par la molleſſe & le luxe de la nation, receut enfin le coup mortel par la diviſion de ſes Princes.

VI. *L'Empire Romain.* Nous ſommes enfin venus à ce grand Empire qui a englouti tous les Empires de l'Univers, d'où ſont ſortis les plus grands Royaumes du monde que nous habitons, dont nous reſpectons encore les Loix, & que nous devons par conſequent mieux connoître que tous les autres Empires. Vous entendez bien, MONSEIGNEUR, que je parle de l'Empire Romain. Vous en avez vû la longue & memorable hiſtoire dans toute ſa ſuite. Mais pour entendre parfaitement les cauſes de l'élevation de Rome, & celles des grands changemens qui ſont arrivez dans ſon Eſtat, conſiderez attentivement avec les mœurs des Romains les temps d'où dépendent tous les mouvemens de ce vaſte Empire.

De tous les peuples du monde le plus fier & le plus hardi; mais tout

enſemble le plus reglé dans ſes conſeils, le plus conſtant dans ſes maximes, le plus aviſé, le plus laborieux, & enfin le plus patient, à eſté le peuple Romain.

De tout cela s'eſt formée la meilleure milice & la politique la plus prévoyante, la plus ferme, & la plus ſuivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainſi parler, eſtoit l'amour de ſa liberté & de ſa patrie. Une de ces choſes luy faiſoit aimer l'autre : car parce qu'il aimoit ſa liberté, il aimoit auſſi ſa patrie comme une mere qui le nourriſſoit dans des ſentimens également genereux & libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains ſe figuroient avec les Grecs un Eſtat où perſonne ne fuſt ſujet que de la Loy, & où la Loy fût plus puiſſante que les hommes.

Au reſte, quoy que Rome fuſt née ſous un gouvernement Royal, elle avoit méme ſous ſes Rois une liberté qui ne convient gueres à une Monarchie reglée. Car outre

que les Rois êtoient électifs,& que l'élection s'en faisoit par tout le peuple, c'estoit encore au peuple assemblé à confirmer les Loix,& à resoudre la paix ou la guerre. Il y avoit même des cas particuliers où les Rois deferoient au peuple le jugement souverain : Témoin Tullus Hostilius, qui n'osant ni condamner ni absoudre. Horace comblé tout ensemble & d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, & de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple. Ainsi les Rois n'avoient proprement que le commandement des armées,& l'autorité de convoquer les assemblées legitimes, d'y proposer les affaires, de maintenir les Loix,& d'executer les Decrets publics.

Quand Servius Tullius conceut le dessein que vous avez veu de reduire Rome en Republique, il augmente dans un peuple déja si libre l'amour de la liberté ; & de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux quand ils

l'eurent goûtée toute entiere sous leurs Consuls.

On fremit encore en voyant dans les Histoires la triste fermeté du Consul Brutus, lors qu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfans, qui s'étoient laissez traîner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisoient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dãs l'amour de la liberté un peuple qui voyoit ce Consul severe immoler à la liberté sa propre famille ! Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le Roy Porsena les prit en sa protection. Les Romains presque affamez, luy firent connoître par leur fermeté, qu'ils vouloient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le Senat ; & Rome entiere fit dire à ce puissant Roy qui venoit de la reduire à l'extremité, qu'il cessât d'interceder pour les Tarquins, puis que resoluë

*Dion. Hal. lib. V.*

*Tit. Liv II. 13. 15.*

de tout hazarder pour sa liberté, elle recevroit plûtost ses ennemis que ses tyrans. Porsena estonné de la fierté de ce peuple, & de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, resolut de laisser les Romains joüir en paix d'une liberté qu'ils sçavoient si bien défendre.

La liberté leur estoit donc un tresor qu'ils preferoient à toutes les richesses de l'Univers. Aussi avez-vous veu que dans leurs commencemens, & même bien avant dans leurs progrés, la pauvreté n'étoit pas un mal pour eux ; au contraire, ils la regardoient comme un moyen de garder leur liberté plus entiere, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sçait vivre de peu, & qui sans rien attendre de la protection ou de la liberalité d'autruy, ne fonde sa subsistence que sur son industrie & sur son travail.

C'est ce que faisoient les Romains. Nourrir du bêtail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tous

ce qu'ils pouvoient, vivre d'épargne & de travail : voilà quelle eſtoit leur vie ; c'eſt de quoy ils ſoûtenoient leur famille, qu'ils accoûtumoient à de ſemblables travaux.

Tite Live a raiſon de dire qu'il n'y eût jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté ayént eſté plus long-temps en honneur. Les Senateurs les plus illuſtres, à n'en regarder que l'exterieur, differoient peu des païſans, & n'avoient d'éclat ni de majeſté qu'en public, & dans le Senat. Du reſte on les trouvoit occupez du labourage & des autres ſoint de la vie ruſtique, quand on les alloit querir pour commander les armées. Ces exemples ſont frequens dans l'Hiſtoire Romaine. Curius & Fabrice, ces grands Capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un Roy ſi riche, n'avoient que de la vaiſſelle de terre ; & le premier à qui les Samnites en offroient d'or & d'argent, répondit que ſon plaiſir n'é-

toit pas d'en avoir, mais de commander à qui en avoit. Aprés avoir triomphé, & avoir. Aprés avoir triomphé,& avoir enrichi la Republique des dépoüilles de ses ennemis,ils n'avoient pas dequoy se faire enterrer. Cette moderation duroit encore pendant les guerres Puniques Dans la premiere on voit Regulus General des armées Romaines demander son congé au Senat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absénce. Aprés la ruine de Carthage,on voit encore de grands exemples de la premiere simplicité. Æmilius Paulus qui augmenta le trésor public par le riche tresor des Rois de Macedoine,vivoit selon les regles de l'ancienne frugalité,& mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette Ville opulente & voluptueuse. Ainsi les richesse estoient meprisées: la moderation & l'innocence des Generaux Romains faisoient l'admiration des peuples vaincus.

*Tit Liv Ep. lib. XVIII.*

*Cic. II. Of.*

Cependant dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnoient rien pour la grandeur & pour la beauté de leur Ville. Dés leurs commencemens, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole basti par Tarquin le Superbe, & le Temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, estoient dignes deslors de la Majesté du plus grand des Dieux, & de la gloire future du peuple Romain. Tout le reste répondoit à cette grandeur. Les principaux temples, les marchez, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques mêmes & les égouts de la Ville avoient une magnificence qui paroîtroit incroyable, si elle n'estoit attestée par tout les Historiens, & confirmée par les restes que nous en voyons. Que diray-je de la pompe des triomphes, des cerémonies de la Religion, des jeux & des spectacles.

*Tit. Liv. l. 53. 55. 56. VI. 5. Dion. Hal. III IV. Tac. hist. III. 72. Plin. XXXVI. 15.*

*Dion. Hal. VII Ant. Rom.* qu'on donnoit au peuple ? En un mot tout ce qui servoit au public, tout ce qui pouvoit donner aux peuple une grande idée de leur commune patrie, se faisoit avec profusion autant que le temps le pouvoit permettre. L'épargne regnoit seulement dans les maisons particulieres. Celuy qui augmentoit ses revenus & rendoit ses terres plus fertiles par son industrie & par son travail, qui estoit le meilleur œconome, & prenoit le plus sur luy-même, s'estimoit le plus libre, le plus puissant, & le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie, que la mollesse. Tout tendoit plûtôt à l'autre excés ; je veux dire, à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avoient-elles naturellement quelque chose, non seulement de rude & de rigide, mais encore de sauvage & de farouche. Mais ils n'oublierent rien pour se reduire eux mêmes sous de bonnes loix ; & le peuple le

plus jaloux de sa liberté que l'Univers ait jamais veû, se trouva en méme-temps le plus soûmis à ses Magistrats & à la puissance legitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvoit manquer d'estre admirable, puis qu'on y trouvoit avec des courages fermes & des corps vigoureux une si prompte & si exacte obeïssance.

Les loix de cette milice estoient dures, mais necessaires. La victoire estoit perilleuse, & souvent mortelle à ceux qui la gagnoient contre les ordres. Il y alloit de la vie, non seulement à fuïr, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remüer, pour ainsi dire, & à branler tant, soit peu sans le commandement du General. Qui mettoit les armes bas devant l'ennemi, qui aimoit mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa Patrie, estoit jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptoit plus les

prisonniers parmi les Citoyens, & on les laissoit aux ennemis comme des membres retranchez de la Republique. Vous avez veû dans Florus & dans Ciceron l'Histoire de Regulus qui persuada au Senat, aux dépends de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, & aprés la bataille des Cannes, c'est à dire, dans le temps où Rome épuisée par tant de pertes manquoit le plus de soldats, le Senat aima mieux armer contre sa coûtume huit mille esclaves que de racheter huit mille Romains qui ne luy auroient pas plus cousté que la nouvelle milice qu'il fallut lever. Mais dans la necessité des affaires on établit plus que jamais cóme une Loy inviolable, qu'un soldat Romain devoit ou vaincre ou mourir.

*Cic. de Off. III. Florus II. 2.*

*Polyb. VI. 56. Tit. Liv XXII. 57. 58.*

*Cic. de Off. III.*

Par cette maxime les armées Romaines, quoy que défaites & rompuës, combattoient & se rallioient jusqu'à la derniere extrémité; & comme remarque Salluste, il se trouve parmi les Romains plus de gens

*Sallust. de bello Catil. 9*

punis pour avoir combatu ſans en avoir ordre, que pour avoir laſché le pied & quitté ſon poſte : de ſorte que le courage avoit plus beſoin d'eſtre reprimé, que la lâcheté n'avoit beſoin d'eſtre excitée.

Ils joignirent à la valeur l'eſprit & l'invention. Outre qu'ils étoient par eux-mêmes appliquez & ingenieux, ils ſçavoient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyoient dans les autres peuples de commode pour les campemens, pour les ordres de bataille, pour le genre même des armes, en un mot pour faciliter tant l'attaque que la défenſe. Vous avez veu dans Salluſte & dans les autres Auteurs ce que les Romains ont appris de leurs voiſins & de leurs ennemis mêmes. Qui ne ſçait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des Galeres par leſquelles il les ont battus, & enfin qu'ils ont tiré de toutes les nations qu'ils ont connuës de quoy les ſurmonter toutes?

En effet, il eſt certaint de leur aveu propre, que les Gaulois les ſurpaſ-

*Pol. II. 28. & seb.* soient en force de corps, & ne leur cedoient pas en courage. Polybe nous fait voir qu'en une rencontre decisive les Gaulois d'ailleurs plus forts en nombre montrerét plus de hardiesse que ne firent les Romains quelque determinez qu'ils fussent; & nous voyons toutefois en cette même rencontre ces Romains inferieurs en tout le reste l'emporter sur les Gaulois, parce qu'ils sçavoient choisir de meilleures armes, se ranger dans un meilleur ordre, & mieux profiter du temps dans la mélée. C'est ce que vous pourrez voir quelque jour plus exactement dans Polybe; & vous avez souvent remarqué vous-même dans les Commentaires de Cesar, que les Romains commandez par ce grand homme ont subjugué les Gaulois plus encore par les addresses de l'art militaire que par leur valeur.

Les Macedoniens si jaloux de conserver l'ancien ordre de leur milice formée par Philippe & par Alexandre croyoient leur Phalange

invincible, & ne pouvoient se persuader que l'esprit humain fût capable de trouver quelque chose de plus ferme. Cependant le même Polybe & Tite Live aprés luy ont demontré, qu'à considerer seulement la nature des armées Romaines & de celles des Macedoniens, les dernieres ne pouvoient manquer d'estre battuës à la longue, parce que la Phalange Macedonienne qui n'estoit qu'un gros bataillon quarré, fort épais de toutes parts, ne pouvoit se mouvoir que tout d'une piece ; au lieu que l'armée Romaine distinguée en petits corps estoit plus prompte & plus disposée à toute sorte de mouvemens.

*Pol. XVII. in exerp. c. 24. & seq. Tit. Liv IX. 19. XXXI. 39. &c.*

Les Romains ont donc trouvé ou ils ont bien-tôt appris l'art de diviser les armées en plusieurs bataillons & escadrons, & de former les Corps de reserve, dont le mouvement est si propre à pousser ou à soûtenir ce qui s'ébranle de part & d'autre. Faites marcher contre des troupes ainsi disposées la Phalange

Macedonienne: cette grosse & lourde machine sera terrible à la verité à une armée sur laquelle elle tombera de tout son poids ; mais, comme parle Polybe, elle ne peut conserver long-temps sa proprieté naturelle, c'est à dire ; sa solidité & sa consistance, parce qu'il luy faut des lieux propres, & pour ainsi dire, faits exprés ; & qu'à faute de les trouver, elle s'embarasse elle-même, ou plûtôt elle se rompt par son propre mouvement. Joint qu'estant une fois enfoncée, elle ne sçait plus se rallier. Au lieu que l'armée Romaine divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, & s'y accommode : on l'unit, & on la separe comme on veut ; elle défile aisément, & se rassemble sans peine, elle est propre aux détachement, aux ralliemens, à toute sorte de conversions & dévolutions qu'elle fait ou toute entiere ou en partie, selon qu'il est convenable ; enfin elle a plus de mouvemens divers, & par

conſequent plus d'action & plus de force que la Phalange. Concluëz donc avec Polybe, qu'il falloit que la Phalange luy cedât, & que la Macedoine fût vaincuë.

Il y a plaiſir, MONSEIGNEUR, à vous parler de ces choſes dont vous eſtes ſi bien inſtruit par d'excellens Maiſtres, & que vous voyez pratiquées ſous les ordres de Louïs le grand d'une maniere ſi admirable, que je ne ſçay ſi la milice Romaine a jamais rien eu de plus beau. Mais ſans vouloir icy la mettre aux main avec la milice Françoiſe, je me contente que vous ayiez veu que la milice Romaine, ſoit qu'on regarde la ſcience méme de prendre ſes avantages, ou qu'on s'attache à conſiderer ſon extrême ſeverité à faire garder tous les ordres de la guerre, a ſurpaſſé de beaucoup tout ce qui avoit paru dans les ſiecles precedens.

Aprés la Macedoine, il ne faut plus vous parler de la Grece: vous avez

veû que la Macedonie y tenoit le dessus, & ainsi elle vous apprend à juger du reste Athenes n'a plus rien produit depuis les temps d'Alexandre. Les Etoliens qui se signalerent en diverses guerres, estoient plûtôt indociles que libres, & plûtôt brutaux que vaillans. Lacedemone avoit fait son dernier effort pour la guerre, en produisant Cleomene; & la ligue des Achéens, en produisant Philopœmen. Rome n'a point combatu contre ces deux grands Capitaines; mais le dernier qui vivoit du temps d'Annibal & Scipion, à voir agir les Romains dans la Macedoine, jugea bien que la liberté de la Grece alloit expirer, & qu'il ne luy restoit plus qu'à reculer le moment de sa chute. Ainsi les peuples les plus belliqueux cedoient aux Romains. Les Romains ont triomphé du courage dans les Gaulois, du courage & de l'art dans les Grecs, & de tout cela soûtenu de la conduite la plus rafinée, en triomphant d'Annibal,

*Plut. in Philop.*

de sorte que rien n'égala jamais la gloire de leur milice.

Aussi n'ont-ils rien eu dans tout leur gouvernement dont ils se soient tant vantez que de leur discipline militaire. Ils l'ont toûjour considerée comme le fondement de leur Empire. La discipline militaire est la chose qui a paru la premiere dans leur Estat, & la derniere qui s'y est perduë : tant elle estoit attachée à la constitution de leur Republique.

Une des plus belles parties de la milice Romaine estoit qu'on n'y loüoit point la fausse valeur. Les maximes du faux honneur qui ont fait perir tant de monde parmi nous, n'estoient pas seulement connuës dans une nation si avide de gloire. On remarque de Scipion *Pol. X. 13.*
& de Cesar, les deux premiers hommes de guerre, & les plus vaillans qui ayent esté parmi les Romains, qu'ils ne se sont jamais exposez qu'avec precaution, & lors qu'un grand besoin le demandoit. On

Ibid. 29. n'attendoit rien de bon d'un General qui ne sçavoit pas connoître le soin qu'il devoit avoir de conserver sa personne, & on reservoit pour le vray service les actions d'une hardiesse extraordinaire. Les Romains ne vouloient point de batailles hazardées mal à propos, ni de victoires qui coûtassent trop de sang ; de sorte qu'il n'y avoit rien de plus hardi, ni tout ensemble de plus ménagé qu'estoient les armées Romaines.

Mais comme il ne suffit pas d'entendre la guerre si on n'a un sage conseil pour l'entreprendre à propos, & tenir le dedans de l'Estat dans un bon ordre, il faut encore vous faire observer la profonde politique du Senat Romain. A le prendre dans les bon temps de la Republique, il n'y eût jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus meurement, ni avec plus de secret ni avec une plus longue prevoyance, ni dans un plus grand concours, & avec un plus

grand

grand zele pour le bien public.

Le Saint Esprit n'a pas dédaigné de marquer cecy dans le livre des Machabées, ni de loüer la haute prudence & les conseils vigougoureux de cette sage compagnie où personne ne se donnoit de l'autorité que par la raison, & dont tous les membres conspiroient à l'utilité publique sans partialité & sans jalousie. *1. Mach. VIII. 15. 16.*

Pour le secret, Tite Live nous en donne un exemple illustre. Pendant qu'on meditoit la guerre contre Persée, Eumenes Roy de Pergame ennemi de ce Prince vint à Rome pour se liguer contre luy avec le Senat. Il y fit ses propositions en pleine Assemblée, & l'affaire fut resoluë par les suffrages d'une Compagnie composée de trois cens hommes. Qui croiroit que le secret eût été gardé, & qu'on n'ait jamais rien sceû de la deliberation que quatre ans aprés quand la guerre fut achevée? Mais ce qu'il y a de plus surprenant, est *Tit. Liv. XLII. 14.*

que Persée avoit à Rome ses Ambassadeurs pour observer Eumenes. Toutes les Villes de Grece & d'Asie, qui craignoient d'estre enveloppées dans cette querelle, avoient aussi envoyé les leurs, & tous ensemble tâchoient à découvrir une affaire d'une telle consequence. Au milieu de tant d'habiles negotiateurs le Senat fut impenetrable. Pour faire garder le secret, on n'eût jamais besoin de supplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers sous des peines rigoureuses. Le secret se recommandoit comme tout seul, & par sa propre importance.

C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome, d'y voir le Peuple regarder presque toûjours le Senat avec jalousie, & neanmoins luy deferer tout dans les grandes occasions, & sur tout dans les grands perils. Alors on voyoit tout le Peuple tourner les yeux sur cette sage Compagnie, & attendre ses resolutions comme autant d'oracles.

Une longue experience avoit appris aux Romains que delà étoient sortis tous les conseils qui avoient sauvé l'Estat. C'estoit dans le Senat que se conservoient les anciennes maximes, & l'esprit, pour ainsi parler, de la Republique. C'estoit-là que se formoient les desseins qu'on voyoit se soûtenir par leur propre suite; & ce qu'il y avoit de plus grand dans le Senat, est qu'on n'y prenoit jamais des resolutions plus vigoureuses que dans les plus grandes extremitez.

Ce fut au plus triste estat de la Republique, lors que foible encore & dans sa naissance elle se vit tout ensemble & divisée au dedans par les Tribuns, & pressée au dehors par les Volsques que Coriolan irrité menoit contre sa Patrie. Ces peuples toûjours battus par les Romains espererent de se venger ayant à leur teste le plus grand homme de Rome, le plus entendu à la guerre, le plus liberal, le plus incompatible avec l'injustice; mais le plus *Dion. Hal. VIII. Tit. Liv II. 39.*

dur, le plus difficile, & le plus aigri. Ils vouloient se faire Citoyens par force, & aprés de grandes conquestes, maître de la compagnie & du païs, ils menaçoient de tout perdre si on n'accordoit leur demande. Rome n'avoit ni armée ni chefs; & neanmoins dans ce triste estat, & pendant qu'elle avoit tout à craindre, on vit sortir tout à coup ce hardi Decret du Senat, qu'on periroit plûtôt que de rien ceder à l'ennemi armé, & qu'on luy accordoit des conditions équitables, apres qu'il auroit retiré ses armes.

Dion. Hal. VIII. La mere de Coriolan qui fut envoyée pour le fléchir, luy disoit entre autres raisons, *Ne connoissevous pas les Romains? Ne sçavezvous pas, mon fils, que vous n'en aurez rien que par les prieres, & que vous n'en obtiendrez ni grande ni petite chose par la force?* Le severe Coriolan se laissa vaincre: il luy en coûta la vie, & les Volsques choisirent d'autres Generaux: mais le Senat demeura ferme dans ses maximes, &

le Decret qu'il donna de ne rien accorder par force, passa pour une Loy fondamentale de la Politique Romaine, dont il n'y a pas un seul exemple que les Romains se soient départis dans tous les temps de la Republique. Parmi eux, dans les états les plus tristes, jamais les foibles conseils n'ont été seulement écoutez. Ils étoient toûjours plus traitables victorieux que vaincus: tant le Senat sçavoit maintenir les anciennes maximes de la Republique, & tant il y sçavoit confirmer le reste des Citoyens.

*Polyb. VI. 56. Excerpt. de legat. 69. Dion. Hal. VIII.*

De ce même esprit sont sorties les résolutions prises tant de fois dans le Senat, de vaincre les ennemis par la force ouverte, sans y employer les ruses ou les artifices, mêmes ceux qui sont permis à la guerre: ce que le Senat ne faisoit ni par un faux point d'honneur, ni pour avoir ignoré les Loix de la guerre; mais parce qu'il ne jugeoit rien de plus efficace pour abbatre un ennemi orgueilleux que de

luy oster toute l'opinion qu'il pourroit avoir de ses forces, afin que vaincu jusques dans le cœur, il ne vît plus de salut que dans la clemence du Vainqueur.

C'est ainsi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes Romaines. La croyance répanduë par tout que rien ne leur resistoit, faisoit tomber les armes des mains à leurs ennemis, & donnoit à leurs alliez un invincible secours. Vous voyez ce que fait dans toute l'Europe une semblable opinion des armes Françoises ; & le monde étonné des exploits du Roy, confesse qu'il n'appartient qu'à luy seul de donner des bornes à ses conquestes.

La conduite du Senat Romain si forte contre les ennemis, n'estoit pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages Senateurs avoient quelquefois pour le Peuple une juste condescendance, comme lors que dans une extrême necessité non seulement ils se taxe-

rent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur estoit ordinaire, mais encore qu'ils déchargerent le menu peuple de tout impost, ajoûtant *que les pauvres payent un assez grand tribut à la Republique, en nourrissant leurs enfans.* *Tit. Liv II. 9.*

Le Senat montra par cette Ordonnance qu'il sçavoit en quoy consistoient les vrayes richesses d'un Estat; & un si beau sentiment joint aux témoignages d'une bonté paternelle, fit tant d'impression dans l'esprit des Peuples, qu'ils devinrent capables de soûtenir les dernieres extrémitez pour le salut de leur patrie.

Mais quand le Peuple meritoit d'être blâmé, le Senat le faisoit aussi avec une gravité & une vigueur digne de cette sage Compagnie, comme il arriva dans le demélé entre ceux d'Ardée & d'Aricie. L'Histoire en est memorable, & merite de vous estre racontée. Ces deux Peuples estoient en guerre pour des terres que chacun d'eux *Tit. Liv III. 71. IV. 7, 9. 10.*

pretendoit. Enfin las de combatre, ils convinrent de se rapporter au jugement du Peuple Romain, dont l'équité étoit reverée par tous les voisins. Les Tribus furent assemblées, & le peuple ayant connu dans la discussion que ces terres pretenduës par d'autres luy appartenoient de droit, se les adjugea. Le Senat, quoy que convaincu que le peuple dans le fond avoit bien jugé, ne put souffrir que les Romains eussent démenti leur generosité naturelle, ni qu'ils eussent lâchement trompé l'esperance de leurs voisins qui s'étoient soûmis à leur arbitrage. Il n'y eut rien que ne fist cette Compagnie pour empêcher un jugement d'un si pernicieux exemple, où les Juges prenoient pour eux les terres contestées pour les parties. Apres que la Sentence eut été renduë, ceux d'Ardée dont le droit étoit le plus apparent, indignez d'un jugement si inique, étoient prests à s'en venger par les armes. Le Senat ne fit

point de difficulté de leur declarer publiquement qu'il étoit auſſi ſenſible qu'eux-mêmes à l'injure qui leur avoit été faite; qu'à la verité il ne pouvoit pas caſſer un Decret du peuple; mais que ſi apres cette offenſe, ils vouloient bien ſe fier à la Compagnie de la reparation qu'ils avoient raiſon de pretendre, le Senat prendroit un tel ſoin de leur ſatisfaction, qu'il ne leur reſteroit aucun ſujet de plainte. Les Ardeates ſe fierent à cette parole. Il leur arriva une affaire capable de ruiner leur ville de fond en comble. Ils receurent un ſi prompt ſecours par les ordres du Senat, qu'ils ſe crurent trop bien payéz de la terre qui leur avoit été ôtée, & ne ſongeoient plus qu'à remercier de ſi fideles amis. Mais le Senat ne fut pas content, juſqu'à ce qu'en leur faiſant rendre la terre que le peuple Romain s'ètoit adjugée, il abolit la memoire d'un ſi infame jugement.

Je n'entreprens pas icy de vous *Pol.Tit. Lib.Cic*

*de Off. III. &c.* dire combien le Senat a fait d'actions semblables ; combien il a livré aux ennemis de Citoyens parjures qui ne vouloient pas leur tenir parole, ou qui chicanoient sur leurs sermens ; combien il a condamné de mauvais conseils qui avoient eu d'heureux succés : je vous diray seulement que cette auguste Compagnie n'inspiroit rien que de grand au Peuple Romain, & donnoit en toutes rencontres une haute idée de ses conseils, persuadée qu'elle étoit que la reputation étoit le plus ferme appuy des Estats.

On peut croire que dans un Peuple si sagement dirigé, les recompenses & les châtimens estoient ordonnez avec grande consideration. Outre que le service & le zele au bien de l'Estat, étoient le moyen le plus seur pour s'avancer dans les charges : les actions militaires avoient mille recompenses qui ne coûtoient rien au public, & qui estoient infiniment precieuses aux particuliers, parce qu'on y avoit

attaché la gloire si chere à ce Peuple belliqueux. Une Couronne d'or tres-mince, & le plus souvent une Couronne de feüilles de chesne, ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenoit inestimable parmi les soldats qui ne connoissoient point de plus belles marques que celles de la vertu, ni de plus noble distinction que celle qui venoit des actions glorieuses.

Le Senat dont l'approbation tenoit lieu de recompense, sçavoit loüer & blâmer quand il falloit. Incontinent aprés le combat, les Consuls & les autres Generaux donnoient publiquement aux soldats & aux Officiers la loüange ou le blâme qu'ils meritoient : mais eux mêmes ils attendoient en suspens le jugement du Senat qui jugeoit de la sagesse des conseils, sans se laisser ébloüir par le bonheur des évenemens. Les loüanges étoient precieuses, parce qu'elles se donnoient avec connoissance : le

blâme piquoit au vif les cœurs genereux, & retenoit les plus foibles dans le devoir. Les châtimens qui suivoient les mauvaises actions, tenoient les soldats en crainte pendant que les recompenses & la gloire bien dispensée les élevoit au dessus d'eux mêmes.

Qui peut mettre dans l'esprit des Peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, & l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la cõstitution d'Estat la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un Empire. La nature ne manque pas de faire naistre dans tous les païs des Esprits & des courages élevez, mais il faut luy aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les acheve, ce sont des sentimens forts & de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, & passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend nôtre Noblesse si fiere

dans les combats, & ſi hardie dans les entrepriſes ? c'eſt l'opinion receuë dés l'enfance, & établie par le ſentiment unanime de la Nation, qu'un Gentilhomme ſans cœur ſe dégrade luy - même, & n'eſt plus digne de voir le jour. Tous les Romains eſtoient nourris dans ces ſentimens, & le peuple diſputoit avec la Nobleſſe à qui agiroit le plus par ces vigoureuſes maximes. Durant les bons temps de Rome, l'enfance même étoit exercée par les travaux : on n'y entendoit parler d'autre choſe que de la grandeur du nom de Romain. Il falloit aller à la guerre quand la Republique l'ordonnoit, & là travailler ſans ceſſe, camper Hyver & Eté, obeïr ſans reſiſtance, mourir ou vaincre. Les peres qui n'élevoient pas leurs enfans dans ces maximes, & comme il falloit pour les rendre capables de ſervir l'Eſtat, étoient appellez en Juſtice par les Magiſtrats, & jugez coupables d'un attentat envers le public. Quand on a cō-

mencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres : & si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eust été avant elle, ce n'a point été par hazard ; mais c'est par l'Estat Romain constitué de la maniere que nous avons veuë, étoit pour ainsi parler du temperament qui devoit estre le plus fecond en Heros.

Un Estat qui se sent ainsi formé, se sent aussi en même temps d'une force incomparable, & ne se croit jamais sans ressource. Aussi voyons nous que les Romains n'ont jamais desesperé de leurs affaires ni quand Porsena Roy d'Etrurie les affamoit dans leurs murailles ; ni quand les Gaulois, aprés avoir brûlé leur ville, inondoient tout leur païs, & les tenoient serrez dans le Capitole ; ni quand Pyrrhus Roy des Epirotes aussi habile qu'entreprenant les effrayoit par ses Elephans, & défaisoit toutes leurs armées ; ni quand Annibal déja tant de fois vainqueur leur tua encore plus de cinquante

mille hommes & leur meilleure milice dans la bataille de Cannes.

Ce fut alors que le Conſul Terentius Varro qui venoit de perdre par ſa faute une ſi grande bataille, fut receu à Rome comme s'il euſt été victorieux, parce ſeulement que dans un ſi grand malheur il n'avoit point deſeſperé des affaires de la Republique. Le Senat l'en remercia publiquement,& deſlors on réſolut, ſelon les anciennes maximes, de n'écouter dans ce triſte eſtat aucune propoſition de paix. L'Ennemi fut étonné, le Peuple reprit cœur, & crut avoir des reſſources que le Senat connoiſſoit par ſa prudence.

En effet, cette conſtance du Senat, au milieu de tant de malheurs qui arrivoient coup ſur coup, ne venoit pas ſeulement d'une reſolution opiniaſtre de ne ceder jamais à la fortune, mais d'une profonde connoiſſance des forces Romaines & des forces ennemies. Rome ſça-

voit par son cens, c'est à dire, par le rôlle de ses Citoyens toûjours exactement continué depuis Servius Tullius ; elle sçavoit, dis je, tout ce qu'elle avoit de Citoyens capables de porter les armes, & ce qu'elle pouvoit esperer de la jeunesse qui s'élevoit tous les jours. Ainsi elle ménageoit ses forces contre un ennemi qui venoit des bord de l'Afrique ; que le temps devoit détruire tout seul dans un païs étranger où les secours estoient si tardifs, & à qui ses victoires même qui luy coustoient tant de sang estoient fatales. C'est pourquoy, quelque perte qui fust arrivée, le Senat toûjours instruit de ce qui luy restoit de bons soldats, n'avoit qu'à temporiser, & ne se laissoit jamais abbatre. Quand par la défaite de Cannes, & par les révoltes qui suivirent, il vit les forces de la Republique tellement diminuées, qu'à peine eust on pû se défendre si les ennemis eussent pressé, il se soustint par courage,

& sans se troubler de ses pertes, il se mit à regarder les démarches du vainqueur. Aussi tost qu'on eût apperceu qu'Annibal au lieu de poursuivre sa victoire, ne songeoit durant quelque temps qu'à en joüir, le Senat se rasseura, & vit bien qu'un ennemi capable de manquer à sa fortune, & de se laisser éblouïr par ses grands succés, n'estoit pas né pour vaincre les Romains. Deslors Rome fit tous les jours de plus grandes entreprise ; & Annibal tout habile, tout courageux, tout victorieux qu'il étoit, ne put tenir contre elle.

Il est aisé de juger par ce seul évenement à qui devoit enfin demeurer tout l'avantage. Annibal enflé de ses grands succés, crut la prise de Rome trop aisée, & se relascha. Rome au milieu de ses malheurs, ne perdit ni le courage ni la confiance, & entreprit de plus grandes choses que jamais. Ce fut incon-

tinent aprés la défaite de Cannes qu'elle assiégea Syracuse & Capouë, l'une infidele aux Traitez, & l'autre rebelle. Syracuse ne put se défendre, ni par ses fortifications, ni par les inventions d'Archimede. L'armée victorieuse d'Annibal vint vainement au secours de Capouë. Mais les Romains firent lever à ce Capitaine le siege de Noble. Un peu aprés les Carthaginois défirent & tuerent en Espagne les deux Scipions. Dans toute cette guerre, il n'estoit rien arrivé de plus sensible, ni de plus funeste aux Romains. Leur perte leur fit faire les derniers efforts : le jeune Scipion fils de ces Generaux, non content d'avoir relevé les affaires de Rome en Espagne, alla porter la guerre aux Carthaginois dans leur propre ville, & donna le dernier coup à leur Empire.

L'estat de cette ville ne permettoit pas que Scipion y trouvast la même resistãce qu'Annibal trouvoit du costé de Rome, & vous en se-

rez convaincu ſi peu que vous regardiez la conſtitution de ces deux villes.

Rome eſtoit dans ſa force ; & Carthage qui avoit commencé de baiſſer, ne ſe ſouſtenoit plus que par Annibal. Rome avoit ſon Senat uni, & c'eſt preciſément dans ces temps que s'y eſt trouvé ce concert tant loüé dans le livre des Machabées. Le Senat de Carthage étoit diviſé par de vieilles factions irreconciliables; & la perte d'Annibal euſt fait la joye de la plus notable partie des grands Seigneurs. Rome encore pauvre, & attachée à l'agriculture, nourriſſoit une milice admirable, qui ne reſpiroit que la gloire, & ne ſongeoit qu'à agrandir le nom Romain. Carthage enrichie par ſon trafic voyoit tous ſes Citoyens attachez à leurs richeſſes, & nullement exercez dans la guerre. Au lieu que les armées Romaines eſtoient preſque toutes compoſées des Citoyens, Carthage au contraire tenoit pour maxime de n'a-

*Polyb. I. III. VI. 49. &c.*

voir que des troupes étrangeres souvent autant à craindre à ceux qui les payent qu'à ceux contre qui on les employe.

Ces défauts venoient en partie de la premiere institution de la Republique de Carthage, & en partie s'y étoient introduits avec le temps Carthage a toûjours aimé les richesses, & Aristote l'accuse d'y estre attachée jusqu'à donner lieu à ses Citoyens de les préferer à la vertu. Par là une Republique toute faite pour la guerre, comme le remarque le même Aristote, à la fin en a negligé l'exerciee. Ce Philosophe ne la reprend pas de n'avoir que des milices étrangeres; & il est à croire qu'elle n'est tombée que long temps aprés dans ce défaut. Mais les richesses y menent naturellement une Republique marchande : on veut joüir de ses biens, & on croit tout trouver dans son argent. Carthage se croyoit forte, parce qu'elle avoit beaucoup de soldats, & n'avoit pû apprendre par

*Arist. Pol. II. II.*

tant de revoltes qu'elle avoit veu arriver dans les derniers temps, qu'il n'y a rien de plus mal-heureux qu'un Eſtat qui ne ſe ſouſtient que par les Etrangers, où il ne trouve ni zele, ni ſeureté, ni obeïſſance.

Il eſt vray que le grand genie d'Annibal ſembloit avoir remedié aux défauts de ſa Republique. On regarde comme un prodige, que dans un païs étranger, & durant ſeize ans entiers, il n'ait jamais veu, je ne dis pas de ſedition, mais de murmure dans une armée toute composée de peuples divers, qui ſans s'entendre entre eux s'accordoient ſi bien à entendre les ordres de leur General. Mais l'habilité d'Annibal ne pouvoit pas ſouſtenir Carthage, lors qu'attaquée dans ſes murailles par un General comme Scipion, elle ſe trouva ſans forces. Il fallut rappeller Annibal à qui il ne reſtoit plus que des Troupes affoiblies plus par leurs propres victoires que par celles des Romains, & qui acheverent de ſe rui-

*Polyb. XI. 17.*

ner par la longueur du voyage. Ainsi Annibal fut battu, & Carthage autrefois maîtresse de toute l'Afrique, de la mer Mediterranée & de tout le commerce de l'Univers, fut contrainte de subir le joug que Scipion luy imposa.

Voilà le fruit glorieux de la patience Romaine. Des peuples qui s'enhardissoient & se fortifioient par leurs malheurs avoient bien raison de croire qu'on sauvoit tout pourveu qu'on ne perdist pas l'esperance; & Polybe a tres-bien conclu, que Carthage devoit à la fin obéir à Rome par la seule nature des deux Republiques.

Que si les Romains s'estoient servis de ces grandes qualitez politiques & militaires, seulement pour conserver leur Estat en paix, ou pour proteger leurs alliez opprimez comme ils en faisoient le semblant, il faudroit autant louër leur équité que leur valeur & leur prudence. Mais quand ils eurent gousté la douceur de la victoire, ils vou-

lurent que tout leur cedaſt, & ne prétendirent à rien moins qu'à mettre premierement leurs voiſins, & en ſuite tout l'Univers ſous leurs Loix.

Pour parvenir à ce but, ils ſceurent parfaitement conſerver leurs alliez, les unir entre eux, jetter la diviſion & la jalouſie parmi leurs ennemis, penetrer leurs conſeils, découvrir leurs intelligences, & prévenir leurs entrepriſes.

Ils n'obſervoient pas ſeulement les démarches de leurs ennemis, mais encore tous les progrés de leurs voiſins : curieux ſur tout, ou de diviſer, ou de contrebalancer par quelque autre endroit les puiſſances qui devenoient trop redoutables, ou qui mettoient de trop grands obſtacles à leurs cõqueſtes.

Ainſi les Grecs avoient tort de s'imaginer du temps de Polybe que Rome s'agrandiſoit pluſtoſt par hazard que par conduite. Ils eſtoient trop paſſionnez pour leur nation, & trop jaloux des peuples qu'ils *Polyb.I. 63.*

voyoient s'élever au dessus d'eux : ou peut-estre que voyant de loin l'Empire Romain s'avancer si vîte, sans penetrer les conseils qui faisoient mouvoir ce grand corps, ils attribuoient au hazard, selon la coûtume des hommes, les effets dont les causes ne leur estoient pas connuës. Mais Polybe que son étroite familiarité avec les Romains faisoit entrer si avant dans le secret des affaires, & qui observoit de si prés la politique Romaine durant les guerres Puniques, a été plus équitable que les autres Grecs, & a veu que les conquestes de Rome estoient la suite d'un dessein bien entendu. Car il voyoit les Romains du milieu de la Mer Mediterranée porter leurs regards par tout aux environs jusqu'aux Espagnes & jusqu'en Syrie ; observer ce qui s'y passoit, s'avancer regulierement & de proche en proche ; s'affermir avant que de s'étendre ; ne se point charger de trop d'affaires ; dissimuler quelque temps, & se declarer à

propos ;

propos ; attendre qu'Annibal fust vaincu pour desarmer Philippe Roy de Macedoine qui l'avoit favorisé ; aprés avoir commencé l'affaire; n'être jamais las ni contens jusqu'à ce que tout fust fait; ne laisser aux Macedoniens aucun moment pour se reconnoître; & aprés les avoir vaincus, rendre par un Decret public à la Grece si long-temps captive, la liberté à laquelle elle ne pensoit plus ; par ce moyen répandre d'un costé la terreur, & de l'autre la veneration de leur nom : c'en estoit assez pour conclure que les Romains ne s'avançoient pas à la conqueste du monde par hazard, mais par conduite.

C'est ce qu'a veu Polybe dans le temps des progrés de Rome. Denis d'Halicarnasse qui a écrit apres l'établissement de l'Empire & du těps d'Auguste, a conclu la même chose, en reprenant dés leur origine les anciennes institutions de la Republique Romaine, si propres de leur nature à former un peuple invin- *Dion. Hal. Ant. Rom. l. II.*

cible & dominant. Vous en avez assez veu pour entrer dans les sentimens de ces sages Historiens, & pour condamner Plutarque, qui toûjours trop passionné pour ses Grecs, attribuë à la seule fortune la grandeur Romaine, & à la seule vertu celle d'Alexandre.

*Plut. lib. de fort. Alex. & de fort. Rom.*

Mais plus ces Historiens font voir de dessein dans les conquestes de Rome, plus ils y montrent d'injustice. Ce vice est inseparable du desir de dominer, qui aussi pour cette raison est justement condamné par les regles de l'Evangile. Mais la seule Philosophie suffit pour nous faire entendre que la force nous est donnée pour conserver nostre bien, & non pas pour usurper celuy d'autruy. Ciceron l'a reconnu, & les regles qu'il a données pour faire la guerre sont une manifeste condamnation de la conduite des Romains.

*Cic. de Off. III.*

Il est vray qu'ils parurent assez équitables au commencement de leur Republique. Il sembloit

qu'ils vouloient eux-mêmes moderer leur humeur guerriere en la resserrant dans les bornes que l'équité prescrivoit. Qu'y a-t-il de plus beau, ni de plus saint que le College des Féciaux, soit que Numa en soit le Fondateur, comme le dit Denis d'Halicarnasse, ou que ce soit Ancus Martius, comme le veut Tite Live ? Ce conseil étoit établi pour juger si une guerre étoit juste : avant que le Senat la proposast, ou que le Peuple la resolust, cét examen d'équité precedoit toûjours. Quand la justice de la guerre estoit reconnuë, le Senat prenoit ses mesures pour l'entreprẽdre: mais on envoyoit avant toutes choses redemander dans les formes à l'usurpateur les choses injustement ravies, & on n'en venoit aux extrêmitez qu'aprés avoir épuisé les voyes de douceur. Sainte institution s'il en fût jamais, & qui fait honte aux Chrêtiens, à qui un Dieu venu au monde pour pacifier toutes choses, n'a pû inspirer la charité &

*Dion. Hal. II. ant. Rom.*

*Tit. Liv l. 32.*

la paix. Mais que servent les meilleures institutions, quand enfin elles degenerent en pures ceremonies? La douceur de vaincre & de dominer corrōpit bientôt dans les Romains ce que l'équité naturelle leur avoit donné de droiture. Les deliberations des Féciaux ne furent plus parmi eux qu'une formalité inutile; & encore qu'ils exerçassent envers leurs plus grands ennemis des actions de grande équité, & même de grande clemence, l'ambition ne portoit pas à la justice de regner dans leurs Conseils.

Au reste leurs injustices estoient d'autant plus dangereuses, qu'ils sçavoient mieux les couvrir du pretexte specieux de l'équité, & qu'ils mettoient sous le joug insensiblement les Rois & les Nations sous couleur de les proteger & de les défendre.

Ajoûtons encore qu'ils étoient cruels à ceux qui leur resistoient: autre qualité assez naturelle aux Conquerans, qui sçavent que l'é-

pouvante fait plus de la moitié des conquêtes. Faut-il dominer à ce prix, & le commandement est-il si doux, que les hommes le veüillent acheter par des actions si inhumaines? Les Romains, pour répandre par tout la terreur, affectoient de laisser dans les Villes prises des spectacles terribles de cruauté; & de paroistre impitoyables à qui entendoit la force, sans même épargner les Rois qu'ils faisoient mourir inhumainement, aprés les avoir menez en triomphe chargez de fers, & traînez à des chariots comme des esclaves. *Pol. X. 15.*

Mais s'ils estoient cruels & injustes pour conquerir, ils gouvernoient avec équité les nations subjuguées. Ils tâchoient de faire goûter leur gouvernement aux peuples soûmis, & croyoient que c'estoit le meilleur moyen de s'asseurer leurs conquestes. Le Senat tenoit en bride les Gouverneurs, & faisoit justice aux peuples. Cette compagnie

estoit regardée comme l'azile des oppressez : aussi les concussions & les violences ne furent-elles connuës parmi les Romains que dans derniers temps de la Republique, & la retenuë de leurs Magistrats étoit l'admiration de toute la terre.

Ce n'étoit donc pas de ces Conquerans brutaux & avares qui ne respirent que le pillage, ou qui établissent leur domination sur la ruine des païs vaincus. Les Romains rendoient meilleurs tous ceux qu'ils prenoient en y faisant fleurir la justice, l'agriculture, le commerce, les arts même & les sciences, aprés qu'ils les eurent une fois goûtées.

C'est ce qui leur a donné l'Empire le plus florissant, & le mieux établi aussi bien que le plus étendu qui fut jamais. Depuis l'Euphrate & le Tanaïs jusqu'aux Colônes d'Hercule & la mer Atlantique, toutes les terres & toutes les mers leur obeïssent : du milieu & comme du centre de la mer Mediterranée ils

embrassoient toute l'étenduë de cette mer, penetrant au long & au large tous les Etats d'alentour, & la tenant entre deux pour faire la communication de leur Empire. On est encore effrayé quand on considere que les nations qui sont à present des Royaumes si redoutables toutes les Gaules, toutes les Espagnes, la grande Bretagne presque toute entiere, l'Illyrique jusqu'au Danube, la Germanie jusqu'à l'Elbe, l'Afrique jusqu'à ses deserts affreux & impenetrables, la Grece, la Thrace, la Syrie, l'Egypte, tous les Royaumes de l'Asie Mineure, & ceux qui sont enfermez entre le Pont-Euxin & la mer Caspie, & les autres que j'oublie peut-estre, ou que je ne veux pas rapporter, n'ont été durant plusieurs siecles que des Provinces Romaines. Tous les peuples de nostre monde jusqu'aux plus barbares, ont respecté leur puissance, & les Romains y ont établi presque par tout avec leur Empire les Loix & la politesse.

C'est une espece de prodige, que dans un si vaste Empire qui embrassoit tant de Nations & tant de Royaumes, les peuples ayent été si obeïssans & les revoltes si rares. La politique Romaine y avoit pourveu par divers moyens qu'il faut vous expliquer en peu de mots.

Les Colonies Romaines établies de tous costez dans l'Empire, faisoient deux effets admirables : l'un de décharger la ville d'un grand nombre de Citoyens, & la pluspart pauvres; l'autre, de garder les postes principaux, & d'accoûtumer peu à peu les peuples étrangers aux mœurs Romaines.

Ces Colonies qui portoient avec elles leurs privileges, demeuroient toûjours attachées au corps de la Republique, & peuploient tout l'Empire de Romains.

Mais outre les Colonies, un grand nombre de villes obtenoient pour leurs Citoyens le droit de Citoyens Romains ; & unies par leur interest au Peuple dominant,

elles tenoient dans les devoir les villes voiſines.

Il arriva à la fin que tous les ſujets de l'Empire ſe crurent Romains. Les honneurs du peuple victorieux peu à peu ſe communiquerent aux peuples vaincus : le Senat leur fut ouvert,& ils pouvoient aſpirer juſqu'à l'Empire. Ainſi, par la clemence Romaine, toutes les nations n'étoient plus qu'une ſeule nation, & Rome fut regardée comme la commune patrie.

Quelle facilité n'apportoit pas à la navigation & au commerce cette merveilleuſe union de tous les peuples du monde ſous un même Empire ? La ſocieté Romaine embraſſoit tout;& à la reſerve de quelques frontieres inquietées quelquefois par les voiſins, tout le reſte de l'Univers jouïſſoit d'une paix profonde. Ni la Grece, ni l'Aſie Mineure, ni la Syrie, ni l'Egypte, ni enfin la pluſpart des autres Provinces n'ont jamais été ſens guerre que ſous l'Empire Romain;& il eſt aiſé

d'entendre qu'un commerce si agreable des Natiõs servoit à maintenir dans tout le corps de l'Empire la concorde & l'obeïssance.

Les Legions distribuées pour la garde des frõtieres,en défendant le dehors,affermissoient le dedans. Ce n'étoit pas la coûtume des Romains d'avoir des Citadelles dans leurs places, ni de fortifier leurs frontieres; & je ne voy gueres commencer ce soin que sous Valentinien I. Auparavant on mettoit la force & la seureté de l'Empire uniquement dãs les troupes qu'on disposoit, de maniere qu'elles se prestoient la main les unes les autres. Au reste comme l'ordre estoit qu'elles campassent toûjours, les Villes n'en estoient point incommodées; & la discipline ne permettoit pas aux soldats de se répandre dans la campagne. Ainsi les armées Romaines ne troubloient ni le commerce ni le labourage. Elle faisoient dans leur camp comme une espece de Villes qui ne differoient des autres que parce que

les travaux y étoient continuels, la diſcipline plus ſevere& le commandemét plus ferme. Elles étoient toûjours preſtes pour le moindre mouvement ; & c'étoit aſſez pour tenir les peuples dans le devoir, que de leur montrer ſeulement dans le voiſinage cette milice invincible.

Mais rien ne maintenoit tant la paix de l'Empire, que l'ordre de la Juſtice. L'ancienne Republique l'avoit établi : les Empereurs & les Sages l'ont expliqué ſur les mêmes fondemens : tous les peuples, juſqu'aux plus barbares, le regardoient avec admiration ; & c'eſt par là principalement que les Romains étoient jugez dignes d'eſtre les Maîtres du monde. Au reſte, ſi les Loix Romaines ont paru ſi ſaintes, que leur majeſte ſubſiſte encore malgré la ruine de l'Empire : c'eſt que le bon ſens, qui eſt le maiſtre de la vie humaine, y regne par tout, & qu'on ne voit nulle part une plus belle application des principes de l'équité naturelle.

Malgré cette grandeur du nom Romain, malgré la politique profonde; & toutes les belles institutions de cette fameuse Republique, elle portoit en son sein la cause de sa ruine dans la jalousie perpetuelle du Peuple contre le Senat, ou plûtôt des Plebeïens contre les Patriciens. Romulus avoit établi cette distinction. Il falloit bien que les Rois eussent des gens distinguez qu'ils attachassent à leur personne par des liens particuliers, & par lesquels ils gouvernassent le reste du peuple. C'est pour cela que Romulus choisit les Peres dont il forma le corps du Senat. On les appelloit ainsi, à cause de leur dignité & de leur âge; & c'est d'eux que sont sorties dans la suite les familles Patriciennes. Au reste, quelque autorité que Romulus eust reservée au Peuple, il avoit mit les Plebeïens en plusieurs manieres dans la dépendance des Patriciens; & cette subordination necessaire à la Royauté avoit été conservée non seule-

*Dion. Hal. II.*

*Ibid.*

ment sous les Rois, mais encore dans la Republique. C'estoit parmi les Patriciens qu'on prenoit toûjours les Senateurs. Aux Patriciens appartenoient les Emplois, les Commandemens,les Dignitez, même celle du Sacerdoce;& les Peres qui avoient été les auteurs de la liberté, n'abandonnerent pas leurs prerogatives.Mais la jalousie se mit bien-tôt entre les deux Ordres.Car je n'ay pas besoin de parler icy des Chevaliers Romains,troisiéme Ordre comme mitoyen entre les Patriciens & le simple Peuple qui prenoit tantost un parti & tantost l'autre. Ce fut donc entre ces deux Ordres que se mit la jalousie : elle se reveilloit en diverses occasions ; mais la cause profonde qui l'entretenoit étoit l'amour de la liberté.

La maxime fondamentale de la Republique estoit de regarder la liberté comme une chose inseparable du nom Romain. Un Peuple nourri dans cét esprit ; disons plus,un Peuple qui se croyoit né pour comman-

der aux autres peuples, & que Virgile pour cette raison appelle si noblement un Peuple-Roy, ne vouloit recevoir de Loy que de luy-même.

L'autorité du Senat estoit jugée necessaire pour moderer les Conseils publics, qui sans ce temperament eussent été trop tumultueux. Mais au fond, c'estoit au Peuple à donner les commandemens, à établir les Loix, à décider de la paix & de la guerre. Un peuple qui joüissoit des droits les plus essentiels de la Royauté, entroit en quelque sorte dans l'humeur des Rois. Il vouloit bien estre conseillé, mais non pas forcé par le Senat. Tout ce qui paroissoit trop imperieux, tout ce qui s'élevoit au dessus des autres, en un mot tout ce qui blessoit ou sembloit blesser l'égalité que demande un Estat libre, devenoit suspect à ce Peuple delicat. L'amour de la liberté, celuy de la gloire & des conquestes rendoit de tels esprits difficiles à manier; & cette audace

qui leur faiſoit tout entreprendre au dehors, ne pouvoit manquer de porter la diviſion au dedans.

Ainſi Rome ſi jalouſe de ſa liberté, par cét amour de la liberté qui étoit le fondement de ſon Eſtat, a veû la diviſion ſe jetter entre tous les Ordres dont elle étoit compoſée. De là ces jalouſies furieuſes entre le Senat & le Peuple, entre les Patriciens & les Plebeïens; les uns alleguant toûjours que la liberté exceſſive ſe détruit enfin elle-même; & les autres craignant au contraire, que l'autorité, qui de ſa nature croît toûjours, ne degenerât enfin en tyrannie.

Entre ces deux extrémitez, un Peuple d'ailleurs ſi ſage ne put trouver le milieu. L'intereſt particulier qui fait que de part ou d'autre on pouſſe plus loin qu'il ne faut même ce qu'on a commencé pour le bien public, ne permettoit pas qu'on demeurât dans des conſeils moderez. Les eſprits ambitieux & remüans excitoient les jalouſies

pour s'en prevaloir, & ces jalousies tantôt plus couvertes, & tantôt plus declarées selon les temps, mais toûjours vivantes dans le fond des cœurs, ont enfin causé ce grand changement qui arriva du temps de Cesar, & les autres qui ont suivi.

VII. *La suite des changemens de Rome est expliquée.* Il vous sera aisé d'en découvrir toutes les causes, si aprés avoir bien compris l'humeur des Romains, & la constitution de leur Republique, vous prenez soin d'observer un certain nombre d'évenemens principaux, qui quoy qu'arrivez en des temps assez éloignez, ont une liaison manifeste. Les voicy ramassez ensemble pour une plus grande facilité.

Romulus nourri dans la guerre, & reputé fils de Mars, bastit Rome, qu'il peupla de gens ramassez, bergers, esclaves voleurs qui étoient venus chercher la franchise & l'impunité dans l'asile qu'il avoit ouvert à tous venans : il en vint aussi quelques-uns plus qualifiez & plus honnestes.

Il nourrit ce peuple farouche dans l'esprit de tout entreprendre par la force, & ils eurent par ce moyen jusqu'aux femmes qu'ils épouserent.

Peu à peu il établit l'ordre, & reprima les esprits par des Loix tres-saintes. Il commença par la Religion, qu'il regarda comme le fondement des Estats. Il la fit aussi serieuse, aussi grave, & aussi modeste que les tenebres de l'Idolatrie le pouvoient permettre. Les Religions étrangeres & les Sacrifices qui n'étoient pas établis par les coûtumes Romaines, furent défendus. Dans la suite on se dispensa de cette Loy; mais c'estoit l'intention de Romulus qu'elle fût gardée, & on en retint toûjours quelque chose. *Dion. Hal. II.*

Il choisit parmi tout le Peuple ce qu'il y avoit de meilleur, pour en former le Conseil public, qu'il appella le Senat. Il le composa de deux cens Senateurs, dont le nombre fut encore aprés augmenté, & de là sortirent les familles nobles qu'on

appelloit Patriciennes. Les autres s'appelloient les Plebeïens, c'est à dire, le commun peuple.

Le Senat devoit digerer & proposer toutes les affaires : il en regloit quelques-unes souverainement avec le Roy, mais les plus generales estoient rapportées au Peuple qui en decidoit.

Romulus, dans une assemblée où il survint tout à coup un grand orage, fut mis en pieces par les Senateurs qui le trouvoient trop imperieux ; & l'esprit d'indépendance commença deslors à paroître dans cét Ordre.

Pour appaiser le Peuple qui aimoit son Prince, & donner une grande idée du Fondateur de la Ville, les Senateurs publierent que les Dieux l'avoient enlevé au Ciel ; & luy firent dresser des Autels.

Numa Pompilius second Roy, dans une longue & profonde paix acheva de former les mœurs, & de regler la Religion sur les mêmes fondemens que Romulus avoit posez.

Tullus Hostilius établit par de severes reglemens la discipline militaire & les ordres de la guerre que son successeur Ancus Martius accompagna de ceremonies sacrées, afin de rendre la milice sainte & religieuse.

Apres luy, Tarquin l'ancien, pour se faire des creatures, augmenta le nombre des Senateurs jusqu'au nombre de trois cens où ils demeurerent fixez durant plusieurs siecles, & commença les grands ouvrages qui devoient servir à la commodité publique.

Servius Tullius projeta l'établissement d'une Republique sous le commandement de deux Magistrats annuels qui seroient choisis par le Peuple.

En haine de Tarquin le Superbe, la Royauté fut abolie avec des execrations horribles contre tous ceux qui entreprendroient de la rétablir, & Brutus fit jurer au Peuple qu'il se maintiendroit éternellement dans sa liberté.

Les memoires de Servius Tullius furent ſuivis dans ce changement. Les Conſuls élûs par le Peuple entre les Patriciens eſtoient égalez aux Rois, à la reſerve qu'ils eſtoient deux qui avoient entre eux un tour reglé pour commander, & qu'ils changeoient tous les ans.

Collatin nommé Conſul avec Brutus comme ayant été avec luy l'auteur de la liberté : quoy que mari de Lucrece, dont la mort avoit donné lieu au changement, & intereſſé plus que tous les autres à la vengeance de l'outrage qu'elle avoit receu, devint ſuſpect parce qu'il eſtoit de la famille Royale, & fut chaſſé.

Valere ſubſtitué à ſa place, au retour d'une expedition où il avoit delivré ſa patrie des Veïentes & des Etruriens, fut ſoupçonné par le Peuple d'affecter la tyrannie à cauſe d'une maiſon qu'il faiſoit bâtir ſur une éminence. Non ſeulement il ceſſa de baſtir ; mais devenu tout populaire, quoy que Pa-

tricien, il établit la Loy qui permet d'appeller au Peuple, & luy attribuë en certains cas le jugement en dernier reſſort.

Par cette nouvelle Loy, la Puiſſance Conſulaire fut affoiblie dans ſon origine, & le Peuple étendit ſes Droits.

A l'occaſion des contraintes qui s'executoient pour dettes par les riches contre les pauvres, le Peuple ſoûlevé contre la puiſſance des Conſuls & du Senat, fit cette retraite fameuſe au Mont Aventin.

Il ne ſe parloit que de liberté dans ces aſſemblées; & le Peuple Romain ne ſe crut pas libre s'il n'avoit des voyes legitimes pour reſiſter au Senat. On fut contraint de luy accorder des Magiſtrats particuliers appellez Tribuns du Peuple, qui puiſſent l'aſſembler, & le ſecourir contre l'autorité des Conſuls, par oppoſition, ou par appel. *Dion. Hal. VI.*

Ces Magiſtrats, pour s'autoriſer, nourriſſoient la diviſion entre

les deux Ordres, & ne cessoient de flater le Peuple, en proposant que les terres des païs vaincus, ou le prix qui proviendroit de leur vente, fût partagé entre les Citoyens.

Le Senat s'opposoit toûjours constamment à ces Loix ruineuses à l'Estat, & vouloit que le prix des terres fût adjugé au tresor public.

Le Peuple se laissoit conduire à ses Magistrats seditieux, & conservoit neanmoins assez d'équité pour admirer la vertu des grands hommes qui luy resistoient.

Contre ces dissensions domestiques, le Senat ne trouvoit point de meilleur remede que de faire naître continuellement des occasions de guerres étrangeres. Elles empeschoient les divisions d'estre poussées à l'extremité, & reünissoient les Ordres dans la défense de la patrie.

Pendant que les guerres reüssissent, & que les conquestes s'augmentent, les jalousies se réveillent.

Les deux partis fatiguez de tant de diviſions qui menaçoient l'Eſtat de ſa ruine, conviennent de faire des Loix pour donner le repos aux uns & aux autres, & établir l'égalité qui doit eſtre dans une Ville libre.

Chacun des Ordres pretend que c'eſt à luy qu'appartient l'établiſſement de ces Loix.

La jalouſie augmentée par ces pretenſions fait qu'on reſout d'un commun accord une Ambaſſade en Grece pour y chercher les inſtitutions des Villes de ce païs, & ſur tout les Loix de Solon qui eſtoient les plus populaires. Les Loix des XII. Tables ſont établies, & les Décemvirs qui les redigerent furent privez du pouvoir dont ils abuſoient.

Pendant qu'on voit tout tranquille, & que des Loix ſi équitables ſemblent établir pour jamais le repos public, les diſſenſions ſe réchauffent par les nouvelles pretenſions du Peuple qui aſpire aux hon-

neurs & au Consulat reservé jusqu'alors au premier Ordre.

La Loy pour les y admettre est proposée. Plûtost que de rabaisser le Consulat, les Peres consentent à la creation de trois nouveaux Magistrats qui auroient l'autorité de Consuls sous le nom de Tribuns militaires, & le Peuple est admis à cét honneur.

Content d'établir son droit, il use moderément de sa victoire & continuë quelque temps à donner le commandement aux seuls Patriciens.

Aprés de longues disputes on revient au Consulat, & peu à peu les honneurs deviennent communs entre les deux Ordres, quoy que les Patriciens soient toûjours plus considerez dans les élections.

App. Præf. op. Les guerres continuent, & les Romains soûmettent aprés cinq cens ans les Gaulois Cisalpins leurs principaux ennemis, & toute l'Italie.

Là

Là commencent les guerres Puniques, & les choſes en viennent ſi avant, que chacun de ces deux Peuples jaloux croit ne pouvoir ſubſiſter que par la ruine de l'autre.

Rome preſte à ſuccomber ſe soûtient principalement durant ſes malheurs par la conſtance & par la ſageſſe du Senat.

A la fin la patience Romaine l'emporte : Annibal eſt vaincu, & Carthage ſubjugueé par Scipion l'Africain.

Rome victorieuſe s'étend prodigieuſement durant deux cens ans par mer & par terre, & reduit tout l'Univers ſous ſa puiſſance.

En ces temps & depuis la ruine de Carthage ; les Charges dont la dignité auſſi bien que le profit s'augmentoit avec l'Empire, furent briguées avec fureur. Les pretendans ambitieux ne ſongerent qu'à flater le peuple, & la concorde des Ordres entretenuë par l'occupation des guerres Puniques ſe trou-

bla plus que jamais. Les Gracques mirent tout en confusion, & leurs seditieuses propositions furent le commencement de toutes les guerres civiles.

*Vell. Paterc. II. 3.*

Alors on commença à porter des armes, & à agir par la force ouverte dans les assemblées du Peuples Romain, où chacun auparavant vouloit l'emporter par les seules voyes legitimes, & avec la liberté des opinions.

La sage conduite du Senat & les grandes guerres survenuës moderent les broüilleries.

Marius Plebeïen, grand homme de guerre, avec son élonquence militaire & ses harangues seditieuses, où il ne cessoit d'attaquer l'orgueil de la Noblesse, reveilla la jalousie du Peuple, & s'éleva par ce moyen aux plus grands honneurs.

Sylla Patricien se mit à la teste du parti contraire, & devint l'objet de la jalousie de Marius.

Les brigues & la corruption peuvent tout dans Rome. L'amour de la patrie & le reſpect des Loix s'y éteint.

Pour comble de malheurs, les guerres d'Aſie apprennent le luxe aux Romains & augmentent l'avarice.

En ce temps, les Generaux commencerent à s'attacher leurs ſoldats, qui ne regardoient en eux juſqu'alors que le caractere de l'autorité publique.

Sylla dans la guerre contre Mithridate laiſſoit enrichir ſes ſoldats pour les gagner.

Marius de ſon coſté propoſoit à ſes partiſans des partages d'argent & de terre,

Par ce moyen maîtres de leurs troupes, l'un ſous pretexte de ſoutenir le Senat, & l'autre ſous le nom du Peuple, ils ſe firent une guerre furieuſe juſques dans l'enceinte de la Ville.

Le parti de Marius & du Peu-

ple fut tout à fait abbatu, & Sylla se rendit souverain sous le nom de Dictateur.

Il fit des carnages effroyables, & traita durement le Peuple & par voye de fait & de paroles, jusques dans les assemblées legitimes.

Plus puissant & mieux établi que jamais, il se reduisit de luy-même à la vie privée, mais aprés avoir fait voir que le Peuple Romain pouvoit souffrir un Maître.

Pompée que Sylla avoit élevé succeda à une grande partie de sa puissance. Il flatoit tantôt le Peuple & tantôt le Senat pour s'établir : mais son inclination & son interest l'attacherent enfin au dernier parti.

Vainqueur des Pirates, des Espagnes & de tout l'Orient, il devient tout-puissant dans la Republique, & principalement dans le Senat.

Cesar qui veut du moins estre son égal, se tourne du costé du

Peuple, & imitant dans son Consulat les Tribuns les plus sedicieux il propose avec des partages de terre, les Loix les plus populaires qu'il put inventer.

La comqueste des Gaules porte au plus haut point la gloire & la pussance de Cesar.

Pompée & luy s'unissent par interest, & puis se broüillent par jalousie. La guerre civile s'allume. Pompée croit que son seul nom soûtiendra tout, & se neglige. Cesar actif & prevoyant remporte la victoire, se rend le maître.

Il fait diverses tentatives pour voir si les Romains pourroient s'accoustumer au nom de Roy. Elles ne servent qu'à le rendre odieux. Pour augmenter la haine publique, le Senat luy décerne des honneurs jusqu'alors inoüis dans Rome : de sorte qu'il est tué en plein Senat comme un tyran.

Antoine sa creature qui se trou-

va Consul au temps de sa mort, émeut le peuple contre ceux qui l'avoient tué, & tâcha de profiter des broüilleries pour usurper l'autorité souveraine. Lepidus qui avoit aussi un grand commandement sous Cesar, tâcha de le maintenir. Enfin le jeune Cesar, à l'âge de dix-neuf ans, entreprit de venger la mort de son pere, & chercha l'occasion de succeder à sa puissance.

Il sceut se servir pour ses interests des ennemis de sa maison, & même de ses concurrens.

Les troupes de son pere se donnerent à luy touchées du nom de Cesar, & des largesses prodigieuses qu'il leur fit.

Le Senat ne peut plus rien : tout se fait par la force & par les soldats, qui se livrent à qui plus leur donne.

Dans cette funeste conjoncture le Triumvirat abbatit tout ce

que Rome nourriſſoit de plus courageux & de plus oppoſé à la tyrannie. Ceſar & Antoine defirent Brutus & Caſſius : la liberté expira avec eux. Les vainqueurs , aprés s'eſtre d'éfaits du foible Lepide , firent divers accords & divers partages où Ceſar comme plus habile trouvant toûjours le moyen d'avoir la meilleure part , mit Rome dans ſes intereſts & prit le deſſus. Antoine entreprend en vain de ſe relever, & la bataille Actiaque ſoûmet tout l'Empire à la puiſſance d'Auguſte Ceſar.

Rome fatiguée & épuiſée par tant de guerre civiles , pour avoir du repos,eſt contrainte de renoncer à ſa liberté.

La maiſon des Ceſars , s'attachant ſous le grand nom l'Empereur le commandement des armées, exerce une puiſſance abſoluë.

Rome ſous les Ceſars plus ſoigneuſe de ſe conſerver que de

s'étendre, ne fait presque plus de conquestes que pour éloigner les Barbares qui vouloient entrer dans l'Empire

A la mort de Caligula, le Senat sur le point de rétablir la liberté & la puissance Consulaire, en est empêché par les gens de guerre qui veulent un Chef perpetuel, & que leur Chef soit le Maistre.

Dans les revoltes causées par les violences de Neron, chaque armée élit un Empereur, & les gens de guerre connoissent qu'ils sont maistres de donner l'Empire.

Ils s'emportent jusqu'à le vendre publiquement au plus offrant, & s'accoûtument à secoüer le joug. Avec l'obeïssance, la discipline se perd. Les bons Princes s'obstinent en vain à la conserver, & leur zele pour maintenir l'ancien ordre de la milice Romaine, ne sert qu'à les exposer à la fureur des soldats.

Dans les changemens d'Empereur, chaque armée entreprenant de faire le ſien, il arrive des guerres civiles, & des maſſacres effroyables.

Ainſi l'Empire s'énerve par le relâchement de la dicipline, & tout enſemble il s'épuiſe par tant de guerres inteſtines.

Au milieu de tant de deſordres, la crainte & la majeſté du nom Romain diminuë. Les Parthes ſouvent vaincus deviennent redoutables du coſté de l'Orient ſous l'ancien nom de Perſes qu'ils reprennent, Les nations Septentrionales qui habitoient des terres froides & incultes, attirées par la beauté & par la richeſſe de celle de l'Empire, en tentent l'entrée de toutes parts.

Un ſeul homme ne ſuffit plus à ſoûtenir le fardeau d'un Empire ſi vaſte & ſi fortement attaqué.

La prodigieuſe multitude des

guerres, & l'humeur des soldats qui vouloient voir à leur teste des Empereurs & des Cesars, oblige à les multiplier.

L'Empire même estant regardé comme un bien hereditaire, les Empereurs se multiplient naturellement par la multitude des enfans des Princes.

Marc Aurele associe son frere à l'Empire. Severe fait ses deux enfans Empereurs. La necessité des affaires oblige Diocletien à partager l'Orient & l'Occident entre luy & Maximien : chacun d'eux surchargé, se soûlage en élisant deux Cesars.

Par cette multitude d'Empereurs & de Cesars, l'Estat est accablé d'une dépense excessive, le Corps de l'Empire est desuni, & les guerres civiles se multiplient.

Constantin fils de l'Empereur Constantius Chlorus partage l'Empire comme un heritage entre les enfans : la posterité suit ces exem-

ples, & on ne voit preſque plus un ſeul Empereur.

La molleſſe d'Honorius, & celle de Valentinien III. Empereurs d'Occident fait tout perir.

L'Italie & Rome même ſont ſaccagées à diverſes fois, & deviennent la proye des Barbares.

Tout l'Occident eſt à l'abandon. L'Afrique eſt occupée par les Vandales, l'Eſpagne par les Viſigots, la Gaule par les Francs, la grande Bretagne par les Saxons, Rome & l'Italie même par les Herules, & en ſuite par les Oſtrogots. Les Empereurs Romains ſe renferment dans l'Orient, & abandonnent le reſte, même Rome & l'Italie.

L'Empire reprend quelque force ſous Juſtinien par la valeur de Beliſaire & de Narſes. Rome ſouvent priſe & repriſe, demeure enfin aux Empereurs. Les Saraſins devenus puiſſans par la

division de leurs voisins, & par la nonchalance des Empereurs, leur enlevent la plus grande partie de l'Orient, & les tourmentent tellement de ce costé-là, qu'ils ne songent plus à l'Italie. Les Lombards y occupent les plus belles & les plus riches Provinces. Rome reduite à l'extremité par leurs entreprises continuelles, & demeurée sans défense du costé de ses Empereurs, est contrainte de se jetter entre les bras des François. Pepin Roy France passe les monts, & reduit les Lombards. Charlemagne, aprés en avoir éteint la domination, se fait couronner Roy d'Italie, où sa seule moderation conserve quelques petits restes aux successeurs des Cesars; & en l'an 800. de Nôtre-Seigneur élû Empereur par les Romains, il fonde le nouvel Empire.

Il vous est maintenant aisé

de connoiſtre les cauſes de l'élevation & de la chute de Rome.

Vous voyez que cét Eſtat fondé ſur la guerre, & par là naturellement diſpoſé à empierer ſur ſes voiſins, a mis tout l'Univers ſous le joug pour avoir porté au plus haut point la politique & l'art militaire.

Vous voyez les cauſes des diviſions de la Republique, finalement de ſa chute dans les jalouſies de ſes Citoyens, & dans l'amour de la liberté pouſſé juſqu'à un excés & une delicateſſe inſupportable.

Vous n'avez plus de peine à diſtinguer tous les temps de Rome, ſoit que vous vouliez la conſiderer en elle-même, ſoit que vous la gardiez par rapport aux autres peuples; & vous voyez les changemens qui doivent ſuivre la diſpoſition des affaires en chaque temps.

En elle-même vous la voyez

au commencement dans un Estat Monarchique établi selon les loix primitives, en suite dans sa liberté, & enfin soûmise encore une fois au gouvernement Monarchique, mais par force & par violence.

Il vous est aisé de concevoir de quelle sorte s'est formé l'Estat populaire en suite des commencemens qu'il avoit dés les temps de la Royauté ; & vous ne voyez pas dans une moindre évidence ; comment dans la liberté s'établissoient peu à peu les fondemens de la nouvelle Monarchie.

Car de même que vous avez veû le projet de la Republique dressé dans la Monarchie par Servius Tullius, qui donna comme un premier goût de la liberté au Peuple Romain ; vous avez aussi observé que la tyrannie de Sylla, quoy que passagere, quoy que courte ; a fait voir que Rome, malgré sa fierté,

eſtoit autant capable de porter le joug que les peuples qu'elle tenoit aſſervis.

Pour connoître ce qu'a operé ſucceſſivement cette jalouſie furieuſe entre les Ordres, vous n'avez qu'à diſtinguer les deux temps que je vous ay expreſſément marquez : l'un où le Peuple eſtoit retenu dans certaines bornes par les perils qui l'environnoient de tous coſtez ; & l'autre, où n'ayant plus rien à craindre au dehors, il s'eſt abandonné ſans reſerve à ſa paſſion.

Le caractere eſſentiel de chacun de ces deux temps, eſt que dans l'un l'amour de la Patrie & des Loix retenoit les eſprits; & que dans l'autre tout ſe décidoit par l'intereſt & par la force.

De là s'enſuivoit encore que dans le premier de ces deux temps les hommes de commandement qui aſpiroient aux honneurs

par les moyens legitimes, tenoient les soldats en bride & attachez à la Republique ; au lieu que dans l'autre temps où la violence emportoit tout, ils ne songeoient qu'à les ménager pour les faire entrer dans leurs desseins malgré l'autorité du Senat.

Par ce dernier estat la guerre estoit necessairement dans Rome ; & parce que dans la guerre où les loix ne peuvent plus rien, la seule force décide, il falloit que le plus fort demeurast le Maistre, par consequent que l'Empire retournast en la puissance d'un seul.

Et les choses s'y disposoient tellement par elles-mêmes, que Polybe qui a vêcu dans le temps le plus florissant de la Republique, a préveu par la seule disposition des affaires que l'Estat de Rome à la longue reviendroit à la Monarchie.

La Raison de ce changement est

que la diviſion entre les Ordres n'a pû ceſſer parmi les Romains que par l'autorité d'un Maiſtre abſolu, & que d'ailleurs la liberté eſtoit trop aimée pour eſtre abandonnée volontairement. Il falloit donc peu à peu l'affoiblir par des pretextes ſpecieux, & faire par ce moyen qu'elle pût eſtre ruinée par la force ouverte,

La tromperie, ſelon Ariſtote, devoit commencer en flatant le peuple, & devoit naturellement eſtre ſuivie de la violence. *Polyb. V. 4.*

Mais de là on devoit tomber dans un autre inconvenient par la puiſſance des gens de guerre, mal inévitable à cet Eſtat.

En effet, cette Mornarchie que formerent les Ceſars s'étant érigeé par les armes, il falloit qu'elle fuſt toute militaire; & c'eſt pourquoy elle s'établit ſous le nom d'Empereur, titre propre & naturels du commandement des armées.

Par là vous avez pû voir que comme la Republique avoit son foible inévitable, c'est à dire, la jalousie entre le peuple & le Senat, la Monarchie des Cesars avoit aussi le sien, & ce foible estoit la licence des soldats qui les avoient faits.

Car il n'estoit pas possible que les gens de guerre qui avoient changé le gouvernement, & établi les Empereurs, fussent longtemps sans s'appercevoir que c'étoit eux en effet qui disposoient de l'Empire.

Vous pouvez maintenant ajoûter aux temps que vous venez d'observer, ceux qui vous marquent l'état & le changement de la milice; celuy où elle est soumise & attachée aux Senat & au peuple Romain; celuy où elle s'attache à ses Generaux, celuy où elle les éleve à la puissance absoluë sous le titre militaire d'Empereurs, celuy on maîtresse en

quelque façon de ſes propres Empereurs qu'elle creoit, elle les fait & les défait à ſa fantaiſie. De là le relâchement, de là les ſeditions & les guerres que vous avez veuës; de là enfin la ruine de la milice avec celle de l'Empire.

Tels ſont les temps remarquables qui nous marquent les changemens de l'Eſtat de Rome conſiderée en elle-même. Ceux qui nous la font connoître par rapport aux autres peuples, ne ſont pas moins aiſées à diſcerner.

Il y a le temps où elle combat contre ſes égaux, & où elle eſt en peril. Il dure un peu plus de 500. ans, & finit à la ruine des Gaulois en Italie, & de l'Empire des Carthaginois.

Celuy où elle combat, toûjours plus forte & ſans peril, quelque grandes que ſoient les guerres qu'elle entreprenne. Il dure 200.

ans, & va jusqu'à l'établissement de l'Empire des Cesars.

Celuy où elle conserve son Empire & sa majesté. Il dure 400. ans & finit au regne de Theodose le Grand.

Celuy enfin où son Empire entamé de toutes parts, tombe peu à peu. Cet Estat qui dure aussi 400. ans, commence aux enfans de Theodose, & se termine enfin à Charlemagne.

Je n'ignore pas, MONSEIGNEUR, qu'on pourroit ajoûter aux causes de la ruine de Rome beaucoup d'incidens particuliers. Les rigueurs des creanciers sur les debiteurs ont excité de grandes & de frequentes revoltes. La prodigieuse quantité de Gladiateurs & d'Esclaves, dont Rome & l'Italie estoit surchargée, ont causé d'effroyables violences, & même des guerres sanglantes. Rome épuisée par tant de guerres civiles & étrangeres

ſe fit tant de nouveaux Citoyens ou par brigue ou par raiſon, qu'à peine pouvoit-elle ſe reconnoître elle-même parmi tant d'étrangers qu'elle avoit naturaliſez. Le Senat ſe rempliſſoit de Barbares : le ſang Romain ſe mêloit : l'amour de la Patrie par lequel Rome s'étoit élevée au deſſus de tous les peuples du monde n'étoit pas naturel à ces Citoyens venus de dehors ; & les autres ſe gâtoient par le mélange. Les partialitez ſe multiplioient avec cette prodigieuſe multiplicité des Citoyens nouveaux ; & les eſprits turbulens y trouvoient de nouveaux moyens de broüiller & d'entreprendre.

Cependent le nombre des pauvres s'augmentoit ſans fin par le luxe, par les débauches, & par la faineantiſe qui s'introduiſoit. Ceux qui ſe voyoient ruinez n'avoient de reſource que dans les ſeditions, & en tous cas ſe ſoucioient

peut que tout perist aprés eux. Vous sçavez que c'est ce qui fit la conjuration de Catilina. Les Grands ambitieux & les miserables qui n'ont rien à perdre aiment toûjours le changement. Ces deux genres de Citoyens prevaloient dans Rome ; & l'Etat mitoyen, qui seul tient tout en balance dans les Etats populaires, estant le plus foible, il falloit que la Republique tombât.

On peut joindre encore à cecy l'humeur & le genie particulier de ceux qui ont causé les grands mouvemens, je veux dire Grecques, de Marius, de Sylla, de Pompée, de Jule Cesar, d'Antoine & d'Auguste. J'en ay marqué quelque chose, mais je me suis attaché principalement à vous découvrir les causes universelles & la vraye racine du mal, c'est à dire, cette jalousie entre les deux Ordres dont il vous estoit important de considerer toutes les suites.

Mais ſouvenez-vous, MONSEIGNEUR, que ce long enchaînement des cauſes particulieres qui font & défont les Empires dépend des ordres ſecrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des Cieux les resnes de tous les Royaumes, il a tous les cœurs en ſa main, tantoſt il retient les paſſions, tantoſt il leur lâche la bride, & par là il remuë tout le genre humain. Veut-il faire des Conquerans ; Il fait marcher l'épouvante devant eux, & il inſpire à eux & à leurs ſoldats une hardieſſe invincible. Veut-il faire des Legiſlateurs ? Il leur envoye ſon eſprit de ſageſſe & de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les Eſtats, & poſer les fondemens de la tranquillité publique. Il connoiſt la ſageſſe humaine toûjours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ſes veuës, & puis il l'abandonne à ſes

ignorances : il l'aveugle , il la precipite, il la confond par elle mesme : elle s'envelope , elle s'embarrasse dans ses propres subtilitez , & ses precautions luy sont un piege. Dieu exerce par ce moyen les redoutables jugemens , selon les regles de sa justice toûjours infaillible. C'est luy qui prepare les effets dans les causes les plus éloignées , & qui frappe ces grands coups dont le contrecoup porte si loin. Quand il veut lascher le dernier , & renverser les Empires , tout est foible & irregulier dans les Conseils. L'Egypte autrefois si sage marche enyvrée ; étourdie & chancelante , parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses Conseils ; elle ne sçait plus ce qu'elle fait , elle est perduë. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il luy plaist , le sens égaré , & celuy qui insultoit à l'aveuglement des

autres tombé luy-méme dans des tenebres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour luy renverser le sens que ses longues prosperitez.

C'est ainsi que Dieu regne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hazard, ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons nostre ignorance. Ce qui est hazard à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un Conseil plus haut, c'est à dire, dans ce Conseil eternel qui renferme toutes les causes & tous les effets dans un méme ordre. De cette sorte tout concourt à la méme fin, & c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hazard, ou de l'irregularité dans les rencontres particulieres.

Par là se verifie ce que dit l'Apostre, que *Dieu est heureux, & le seul puissant Roy des Rois & Seigneur des Seigneur.* Heureux, dont

le repos est inalterable, qui voit tout changer sans changer luy-mesme, & qui fait tous les changemens par un conseil immuable : qui donne, & qui oste la puissance ; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un Peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, & qui est le seul en qui elle reside naturellement.

C'est pourquoy tous ceux qui gouvernent se sentent assujetis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'il ne pensent, & leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets impréveus. Ni ils ne sont maistres des dispositions que les siecles passez ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prevoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celuy-la seul tien tout en sa main, qui sçait le nom de ce qui est & de ce qui n'est pas encore, qui pre-

side à tous les temps, & previent tous les conseils.

Alexandre ne croyoit pas travailler pour ses Capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquestes. Quand Brutus inspiroit au peuple Romain un amour immense de la liberté, il ne songeoit pas qu'il jettoit dans les esprits le principe de cette licence effrenée, par laquelle la tirannie qu'il vouloit détruire devoit estre un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Cesars flatoient les soldats, ils n'avoient pas dessein de donner des maistres à leurs successeurs & à l'Empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autre desseins que les siens. Dieu seul sçait tout reduire à sa volonté. C'est pourquoy tout est surprenant à ne regarder que les causes particulieres, & neanmoins tout s'avance avec une suite reglée. Ce Discours vous le fait entendre; & pour ne

plus parler des autres Empires, vous voyez par combien de conseils impréveus, mais toutefois suivis en eux-mêmes, la fortune de Rome a esté menée depuis Romulus jusqu'à Charlemagne.

Vous croirez peut-estre, MONSEIGNEUR, qu'il auroit fallu vous dire quelque chose de plus de vos François & de Charlemagne qui a fondé le nouvel Empire. Mais outre que son Histoire fait partie de celle de France que vous écrivez vous même, & que vous avez déja si fort avancée, je me reserve à vous faire un second Discours où j'auray une raison necessaire de vous parler de la France & de ce grand Conquerant, qui étant égal en valeur à ceux que l'Antiquité a le plus vantez, les surpasse en pieté, en sagesse & en justice.

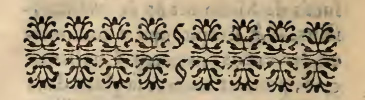
Ce même Discours vous découvrira les causes des prodigieux

ſucés de Mahomet & de ſes ſucceſſeurs. Cét Empire qui a commencé deux cens ans avant Charlemagne, pouvoit trouver ſa place dans ce Diſcours : mais j'ay cru qu'il valoit mieux vous faire voir dans une meſme ſuite ſes commencemens & ſa décadence.

Ainſi je n'ay plus rien à vous dire ſur la premiere Partie de l'Hiſtoire Univerſelle. Vous en découvrez tous les ſecrets, & il ne tiendra plus qu'à vous d'y remarquer toute la ſuite de la Religion & celle des grands Empires juſqu'à Charlemagne.

Pendant que vous les verrez tomber preſque tous-deux-mêmes, & que vous verrez la Religion ſe ſoûtenir par ſa propre force, vous connoiſtrez aiſément quelle eſt la ſolide grandeur, & où un homme ſenſé doit mettre ſon eſperance.

*FIN.*



# TABLE

## DE LA SUITE

## DE L'HISTOIRE

## UNIVERSELLE,

Contenuë en cette seconde Partie.

## TROISIE'ME PARTIE.

## LES EMPIRES.

ACV 1468650


L 297.

